

DELPHINE
DE VIGAN

No et moi

ROMAN



DELPHINE DE VIGAN

No et moi



Jean-Claude Lattès

© Éditions Jean-Claude Lattès, 2007.
978-2-709-63119-8

« – Je vous ai dit,
je regardais la mer,
j'étais cachée dans les rochers et je regardais la mer. »
J.M.G. Le Clézio, *Lullaby*.

Delphine de Vigan est l'auteur de *Jours sans faim* (Grasset), *Un soir de décembre* (Lattès) et des *Jolis Garçons* (Lattès). *No et moi* est son quatrième roman. Il a obtenu le Prix des Libraires 2008 et a été élu « Révélation de l'année 2007 » par le magazine *Lire*.

Pour Iona et Arthur.

— Mademoiselle Bertignac, je ne vois pas votre nom sur la liste des exposés.

De loin Monsieur Marin m'observe, le sourcil levé, les mains posées sur son bureau. C'était compter sans son radar longue portée. J'espérais le sursis, c'est le flagrant délit. Vingt-cinq paires d'yeux tournées vers moi attendent ma réponse. *Le cerveau* pris en faute. Axelle Vernoux et Léa Germain pouffent en silence derrière leurs mains, une dizaine de bracelets tintent de plaisir à leurs poignets. Si je pouvais m'enfoncer cent kilomètres sous terre, du côté de la lithosphère, ça m'arrangerait un peu. J'ai horreur des exposés, j'ai horreur de prendre la parole devant la classe, une faille sismique s'est ouverte sous mes pieds, mais rien ne bouge, rien ne s'effondre, je préférerais m'évanouir là, tout de suite, foudroyée, je tomberais raide de ma petite hauteur, les Converse en éventail, les bras en croix, Monsieur Marin écrirait à la craie sur le tableau noir : ci-gît Lou Bertignac, meilleure élève de la classe, asociale et muette.

— ... J'allais m'inscrire.

— Très bien. Quel est votre sujet ?

— Les sans-abri.

— C'est un peu général, pouvez-vous préciser ?

Lucas me sourit. Ses yeux sont immenses, je pourrais me noyer à l'intérieur, disparaître, ou laisser le silence engloutir Monsieur Marin et toute la classe avec lui, je pourrais prendre mon sac Eastpack et sortir sans un mot, comme Lucas sait le faire, je pourrais m'excuser et avouer que je n'en ai pas la moindre idée, j'ai dit ça au hasard, je vais y réfléchir, et puis j'irais voir Monsieur Marin à la fin du cours pour lui expliquer que je ne peux pas, un exposé devant toute la classe c'est tout simplement au-dessus de mes forces, je suis désolée, je fournirais un certificat médical s'il le faut, inaptitude pathologique aux exposés en tout genre, avec le tampon et tout, je serais dispensée. Mais Lucas me regarde et je vois bien qu'il attend que je m'en sorte, il est avec moi, il se dit qu'une fille dans mon genre ne peut pas se ridiculiser devant trente élèves, son poing est serré, un peu plus il le brandirait au-dessus de lui, comme les supporters de foot encouragent les joueurs, mais soudain le silence pèse, on se croirait dans une église.

— Je vais retracer l'itinéraire d'une jeune femme sans abri, sa vie, enfin... son histoire. Je veux dire... comment elle se retrouve dans la rue.

Ça frémit dans les rangs, on chuchote.

— Très bien. C'est un beau sujet. On recense chaque année de plus en plus de femmes en errance, et de plus en plus jeunes. Quelles sources documentaires pensez-vous utiliser, mademoiselle Bertignac ?

Je n'ai rien à perdre. Ou tellement que ça ne se compte pas sur les doigts d'une main, ni même de dix, ça relève de l'infiniment grand.

— Le... le témoignage. Je vais interviewer une jeune femme SDF. Je l'ai rencontrée hier, elle a accepté.

Silence recueilli.

Sur sa feuille rose, Monsieur Marin note mon nom, le sujet de mon exposé, je vous inscris pour le 10 décembre, ça vous laisse le temps de faire des recherches complémentaires, il rappelle quelques consignes générales, pas plus d'une heure, un éclairage socio-économique, des exemples, sa voix se perd, le poing de Lucas s'est desserré, j'ai des ailes transparentes, je vole au-dessus des tables, je ferme les yeux, je suis une minuscule poussière, une particule invisible, je suis légère comme un soupir. La sonnerie retentit. Monsieur Marin nous autorise à sortir, je range mes affaires, j'enfile ma veste, il m'interpelle.

— Mademoiselle Bertignac, j'aimerais vous dire deux mots.

C'est mort pour la récréation. Il m'a déjà fait le coup, deux mots dans sa numération personnelle, ça se compte en milliers. Les autres traînent pour sortir, ils aimeraient bien savoir. En attendant je regarde mes pieds, mon lacet est défait, comme d'habitude. D'où vient qu'avec un Q.I. de 160 je ne suis pas foutue de faire un lacet ?

— Vous ferez attention à vous, avec votre histoire d'interview. N'allez pas faire de mauvaises rencontres, vous devriez peut-être vous faire accompagner par votre mère ou votre père.

— Ne vous inquiétez pas. Tout est organisé.

Ma mère ne sort plus de chez moi depuis des années et mon père pleure en cachette dans la salle de bains. Voilà ce que j'aurais dû lui dire.

D'un trait définitif, Monsieur Marin m'aurait rayée de la liste.

La gare d'Austerlitz, j'y vais souvent, le mardi ou le vendredi, quand je finis les cours plus tôt. J'y vais pour regarder les trains qui partent, à cause de l'émotion, c'est un truc que j'aime bien, voir l'émotion des gens, c'est pour ça que je ne rate jamais les matches de foot à la télévision, j'adore quand ils s'embrassent après les buts, ils courent avec les bras en l'air et ils s'enlacent, et puis aussi *Qui veut gagner des millions*, il faut voir les filles quand elles donnent la bonne réponse, elles mettent leurs mains devant leur bouche, renversent la tête en arrière, poussent des cris et tout, avec des grosses larmes dans leurs yeux. Dans les gares, c'est autre chose, l'émotion se devine dans les regards, les gestes, les mouvements, il y a les amoureux qui se quittent, les mamies qui repartent, les dames avec des grands manteaux qui abandonnent des hommes au col relevé, ou l'inverse, j'observe ces gens qui s'en vont, on ne sait pas où, ni pourquoi, ni pour combien de temps, ils se disent au revoir à travers la vitre, d'un petit signe, ou s'évertuent à crier alors qu'on ne les entend pas. Quand on a de la chance on assiste à de vraies séparations, je veux dire qu'on sent bien que cela va durer longtemps ou que cela va paraître très long (ce qui revient au même), alors là l'émotion est très dense, c'est comme si l'air s'épaississait, comme s'ils étaient seuls, sans personne autour. C'est pareil pour les trains à l'arrivée, je m'installe au début du quai, j'observe les gens qui attendent, leur visage tendu, impatient, leurs yeux qui cherchent, et soudain ce sourire à leurs lèvres, leur bras levé, leur main qui s'agite, alors ils s'avancent, ils s'étreignent, c'est ce que je préfère, entre tout, ces effusions.

Bref, voilà pourquoi je me trouvais gare d'Austerlitz. J'attendais l'arrivée du TER de 16 h 44, en provenance de Clermont-Ferrand, c'est mon préféré parce qu'il y a toute sorte de gens, des jeunes, des vieux, des bien habillés, des gros, des maigres, des mal fagotés et tout. J'ai fini par sentir que quelqu'un me tapait sur l'épaule, ça m'a pris un peu de temps parce que j'étais très concentrée, et dans ce cas-là un mammoth pourrait se rouler sur mes baskets, je ne m'en rendrais pas compte. Je me suis retournée.

— T'as pas une clope ?

Elle portait un pantalon kaki sale, un vieux blouson troué aux coudes, une écharpe Benetton comme celle que ma mère garde au fond de son

placard, en souvenir de quand elle était jeune.

— Non, je suis désolée, je ne fume pas. J'ai des chewing-gums à la menthe, si vous voulez.

Elle a fait la moue, puis m'a tendu la main, je lui ai donné le paquet, elle l'a fourré dans son sac.

— Salut, je m'appelle No. Et toi ?

— No ?

— Oui.

— Moi, c'est Lou... Lou Bertignac. (En général, ça fait son petit effet, car les gens croient que je suis de la famille du chanteur, peut-être même sa fille, une fois quand j'étais au collège, j'ai fait croire que oui, bon après ça s'est compliqué, quand il a fallu que je donne des détails, que je fasse signer des autographes et tout, j'ai dû avouer la vérité.)

Cela n'a pas eu l'air de l'émouvoir. Je me suis dit que ce n'était pas son genre de musique. Elle s'est dirigée vers un homme qui lisait son journal debout, à quelques mètres de nous. Il a levé les yeux au ciel en soupirant, a sorti une cigarette de son paquet, elle l'a attrapée sans le regarder, puis elle est revenue vers moi.

— Je t'ai déjà vue ici, plusieurs fois. Qu'est-ce que tu fais ?

— Je viens pour regarder les gens.

— Ah. Et des gens, y'en a pas par chez toi ?

— Si. Mais c'est pas pareil.

— T'as quel âge ?

— Treize ans.

— T'aurais pas deux ou trois euros, j'ai pas mangé depuis hier soir ?

J'ai cherché dans la poche de mon jean, il me restait quelques pièces, j'ai tout donné sans regarder. Elle a compté avant de refermer sa main.

— T'es en quelle classe ?

— En seconde.

— C'est pas l'âge normal, ça ?

— Ben... non. J'ai deux ans d'avance.

— Comment ça se fait ?

— J'ai sauté des classes.

— J'ai bien compris, mais comment ça se fait, Lou, que t'as sauté des classes ?

J'ai trouvé qu'elle me parlait d'une manière bizarre, je me suis demandé si elle n'était pas en train de se moquer de moi, mais elle avait un air très

sérieux et très embêté à la fois.

— Je ne sais pas. J’ai appris à lire quand j’étais à la maternelle, alors je ne suis pas allée au CP, et puis après j’ai sauté le CM1. En fait je m’ennuyais tellement que j’enroulais mes cheveux autour d’un doigt et je tirais dessus, toute la journée, alors au bout de quelques semaines j’ai eu un trou. Au troisième trou, j’ai changé de classe.

Moi aussi j’aurais bien voulu lui poser des questions, mais j’étais trop intimidée, elle fumait sa cigarette et me regardait de haut en bas et de bas en haut, comme si elle cherchait un truc que je pourrais lui donner. Le silence s’était installé (entre nous, parce que sinon il y avait la voix synthétique dans le haut-parleur qui nous cassait les oreilles), alors je me suis sentie obligée d’ajouter que maintenant, ça allait mieux.

— Ça va mieux quoi, les cheveux ou l’ennui ?

— Ben... les deux.

Elle a ri. Alors j’ai vu qu’il lui manquait une dent, je n’ai même pas eu à réfléchir un dixième de seconde pour trouver la bonne réponse : une prémolaire.

Depuis toute la vie je me suis toujours sentie en dehors, où que je sois, en dehors de l’image, de la conversation, en décalage, comme si j’étais seule à entendre des bruits ou des paroles que les autres ne perçoivent pas, et sourde aux mots qu’ils semblent entendre, comme si j’étais hors du cadre, de l’autre côté d’une vitre immense et invisible.

Pourtant hier j’étais là, avec elle, on aurait pu j’en suis sûre dessiner un cercle autour de nous, un cercle dont je n’étais pas exclue, un cercle qui nous enveloppait, et qui, pour quelques minutes, nous protégeait du monde.

Je ne pouvais pas rester, mon père m’attendait, je ne savais pas comment lui dire au revoir, s’il fallait dire madame ou mademoiselle, ou si je devais l’appeler No puisque je connaissais son prénom. J’ai résolu le problème en lançant un au revoir tout court, je me suis dit qu’elle n’était pas du genre à se formaliser sur la bonne éducation et tous ces trucs de la vie en société qu’on doit respecter. Je me suis retournée pour lui faire un petit signe de la main, elle est restée là, à me regarder partir, ça m’a fait de la peine parce qu’il suffisait de voir son regard, comme il était vide, pour savoir qu’elle n’avait personne pour l’attendre, pas de maison, pas d’ordinateur, et peut-être nulle part où aller.

Le soir au dîner j'ai demandé à ma mère comment de très jeunes filles pouvaient être dans la rue, elle a soupiré et m'a répondu que la vie était ainsi : injuste. Pour une fois je me suis contentée de ça, alors que les premières réponses sont souvent des esquives, il y a longtemps que je le sais.

J'ai revu la pâleur de son teint, ses yeux agrandis par la maigreur, la couleur de ses cheveux, son écharpe rose, sous l'empilement de ses trois blousons j'ai imaginé un secret, un secret planté dans son cœur comme une épine, un secret qu'elle n'avait jamais dit à personne. J'ai eu envie d'être près d'elle. Avec elle. Dans mon lit j'ai regretté de ne pas lui avoir demandé son âge, ça me tracassait. Elle avait l'air si jeune.

En même temps il m'avait semblé qu'elle connaissait vraiment la vie, ou plutôt qu'elle connaissait de la vie quelque chose qui faisait peur.

Lucas s'est assis au dernier rang, à sa place. De la mienne je peux voir son profil, son air de bagarre. Je peux voir sa chemise ouverte, son jean trop large, ses pieds nus dans ses baskets. Il est renversé sur sa chaise, bras croisés, en position d'observation, comme quelqu'un qui aurait atterri là par hasard, en raison d'une erreur d'aiguillage ou d'un malentendu administratif. Posé au pied de sa table, son sac semble vide. Je l'observe à la dérobée, je me souviens de lui, le jour de la rentrée.

Je ne connaissais personne et j'avais peur. Je m'étais installée dans le fond, Monsieur Marin distribuait les fiches, Lucas s'est tourné vers moi, il m'a souri. Les fiches étaient vertes. Leur couleur change chaque année, mais les cases sont toujours les mêmes, nom, prénom, profession des parents, et puis tout un tas de trucs à remplir qui ne regardent personne. Comme Lucas n'avait pas de stylo, je lui en ai prêté un, je lui ai tendu comme j'ai pu, de l'autre côté de l'allée centrale.

— Monsieur Muller, je vois que vous commencez l'année dans les meilleures dispositions. Votre matériel est resté sur la plage ?

Lucas n'a pas répondu. Il a jeté un œil dans ma direction, j'avais peur pour lui. Mais Monsieur Marin a commencé la distribution des emplois du temps. Sur ma fiche je suis arrivée à la case « frères et sœurs », j'ai écrit zéro en toutes lettres.

Le fait d'exprimer l'absence de quantité par un nombre n'est pas une évidence en soi. Je l'ai lu dans mon encyclopédie des Sciences. L'absence d'un objet ou d'un sujet s'exprime mieux par la phrase « il n'y en a pas » (ou « plus »). Les nombres demeurent une abstraction et le zéro ne dit ni l'absence ni le chagrin.

J'ai relevé la tête et j'ai vu que Lucas me regardait, parce que j'écris de la main gauche avec le poignet retourné, ça étonne toujours les gens, tant de complication pour tenir un stylo. Il me regardait avec l'air de se demander comment une si petite chose avait pu arriver jusque-là. Monsieur Marin a fait l'appel puis il a commencé son premier cours. Dans ce silence attentif j'ai pensé que Lucas Muller était le genre de personne à qui la vie ne fait pas peur. Il était resté appuyé sur sa chaise et ne prenait pas de notes.

Aujourd'hui je connais tous les noms, les prénoms et les habitudes de la classe, les affinités et les rivalités, le rire de Léa Germain et les chuchotements d'Axelle, les jambes interminables de Lucas qui dépassent dans les allées, la trousse clignotante de Lucille, la longue tresse de Corinne, les lunettes de Gauthier. Sur la photo prise quelques jours après la rentrée, je suis devant, là où on met les plus petits. Au-dessus de moi, tout en haut, Lucas se tient debout, l'air renfrogné. Si on admet que par deux points on peut faire passer une droite et une seule, un jour je dessinerai celle-ci, de lui vers moi ou de moi vers lui.

No est assise par terre, appuyée contre un poteau, elle a déposé devant ses pieds une boîte de thon vide dans laquelle sont tombées quelques pièces. Je n'ai pas vérifié les horaires des trains sur le panneau d'affichage, je me suis dirigée directement vers les quais, à l'endroit même où elle m'avait abordée, je m'avance vers elle d'un pas décidé, je m'approche et soudain j'ai peur qu'elle ne se souvienne pas de moi.

— Salut.

— Tiens, Lou Bertignac.

Elle a dit ça sur un ton hautain, celui qu'on utilise pour imiter les gens un peu snobs dans les sketches comiques ou les publicités. J'ai failli faire marche arrière mais j'avais pas mal répété et n'avais pas envie de renoncer.

— J'ai pensé qu'on pourrait aller boire un chocolat... ou autre chose... Si tu veux. Je t'invite.

Elle se lève d'un bond, attrape son sac en toile, marmonne qu'elle ne peut pas laisser tout ça là, elle désigne du menton une petite valise à roulettes et deux sacs en plastique pleins à craquer, je prends les sacs et lui laisse la valise, j'entends un merci derrière moi, sa voix me paraît moins assurée que la première fois. Je suis fière d'avoir fait ça, d'ouvrir la marche, et pourtant je suis morte de peur à l'idée de me retrouver en face d'elle. Près des guichets nous croisons un homme avec un grand manteau sombre, il lui fait un signe, je me retourne, je la vois répondre, de la même manière, avec un petit mouvement de la tête, imperceptible, en guise d'explication elle me dit qu'il y a beaucoup de flics dans les gares. Je n'ose pas poser de question, je regarde autour de moi si j'en repère d'autres, mais je ne vois rien, je suppose qu'il faut beaucoup d'entraînement pour les reconnaître. Comme je m'apprête à entrer dans le café situé à côté du panneau d'affichage des trains, elle me retient par l'épaule. Elle ne peut pas aller là, elle est grillée. Elle préférerait sortir. Nous passons devant le relais à journaux, elle fait un détour pour saluer la femme qui tient la caisse que j'observe de loin, elle a une grosse poitrine, ses lèvres sont peintes et ses cheveux roux flamboyant, elle donne à No un Bounty et un paquet de petits Lu, No me rejoint. Nous traversons le boulevard et entrons dans l'une de ces brasseries aux larges vitrines qui se ressemblent toutes, j'ai juste le temps de lire le nom inscrit sur l'auvent. À l'intérieur du Relais d'Auvergne ça sent la saucisse et le

chou, je cherche dans ma base de données interne à quelle spécialité culinaire peut correspondre cette odeur, potée au chou, chou farci, choux de Bruxelles, chou blanc, savez-vous planter les choux, il faut toujours que je prenne les chemins de traverse, que je me disperse, c'est énervant mais c'est plus fort que moi.

Nous nous asseyons, No garde ses mains sous la table. Je commande un coca, elle prend une vodka. Le serveur hésite quelques secondes, un peu plus il va lui demander son âge, mais elle soutient son regard avec une insolence incroyable, ça veut dire *ne me fais pas chier connard*, ça j'en suis sûre, on peut le lire comme sur une pancarte, et puis il voit son blouson troué, celui qu'elle garde au-dessus, et comme il est sale, il dit ça marche et tourne les talons.

Je vois souvent ce qui se passe dans la tête des gens, c'est comme un jeu de pistes, un fil noir qu'il suffit de faire glisser entre ses doigts, fragile, un fil qui conduit à la vérité du Monde, celle qui ne sera jamais révélée. Mon père un jour il m'a dit que ça lui faisait peur, qu'il ne fallait pas jouer à ça, qu'il fallait savoir baisser les yeux pour préserver son regard d'enfant. Mais moi les yeux je n'arrive pas à les fermer, ils sont grands ouverts et parfois je mets mes mains devant pour ne pas voir.

Le serveur revient, il pose les verres devant nous, No attrape le sien d'un geste impatient. Alors je découvre ses mains noires, ses ongles rongés jusqu'au sang, et les traces de griffures sur ses poignets. Ça me fait mal au ventre.

On boit comme ça, en silence, je cherche quelque chose à dire mais rien ne vient, je la regarde, elle a l'air si fatiguée, pas seulement à cause des cernes sous ses yeux, ni de ses cheveux emmêlés, retenus par un vieux chouchou, ni de ses vêtements défraîchis, il y a ce mot qui me vient à l'esprit, *abîmée*, ce mot qui fait mal, je ne sais plus si elle était déjà comme ça, la première fois, peut-être n'avais-je pas remarqué, il me semble plutôt qu'en l'espace de quelques jours elle a changé, elle est plus pâle ou plus sale, et son regard plus difficile à attraper.

C'est elle qui parle en premier.

— T'habites dans le quartier ?

— Non. À Filles du Calvaire. Près du Cirque d'Hiver.

— Et toi ?

Elle sourit. Elle ouvre ses mains devant elle, ses mains noires et vides, dans un geste d'impuissance qui veut dire : rien, nulle part, ici... ou je ne

sais pas.

Je bois une grande gorgée de mon coca et je demande :

— Alors où tu dors ?

— À droite ou à gauche. Chez des gens. Des connaissances. Rarement plus de trois ou quatre jours au même endroit.

— Et tes parents ?

— J'en ai pas.

— Ils sont morts ?

— Non.

Elle me demande si elle peut prendre autre chose à boire, ses pieds gigotent sous la table, elle ne peut pas s'appuyer sur le dossier, ni poser ses mains quelque part, elle m'observe, détaille mes vêtements, change de position, revient à la précédente, elle fait tourner entre ses doigts un briquet orange, il y a dans tout son corps une forme d'agitation, de tension, nous restons comme ça, en attendant que le serveur revienne, j'essaie de sourire, pour avoir l'air naturel, mais il n'y a rien de plus difficile que d'avoir l'air naturel quand précisément on y pense, et pourtant j'ai beaucoup d'entraînement, je me retiens de poser le déluge de questions qui se bousculent dans ma tête, quel âge as-tu, depuis quand tu ne vas plus à l'école, comment tu fais pour manger, qui sont ces gens chez qui tu dors, mais j'ai peur qu'elle s'en aille, qu'elle se rende compte qu'avec moi elle perd son temps.

Elle entame sa deuxième vodka, elle se lève pour attraper une cigarette sur la table d'à-côté (notre voisin vient de descendre aux toilettes en abandonnant son paquet), elle aspire une longue bouffée et me demande de lui parler.

Elle ne dit pas : et toi, ni qu'est-ce que tu fais dans la vie, elle dit exactement ça :

— Est-ce que tu peux me parler ?

Parler je n'aime pas trop ça, j'ai toujours l'impression que les mots m'échappent, qu'ils se dérobent, s'éparpillent, ce n'est pas une question de vocabulaire ni de définition, parce que des mots j'en connais pas mal, mais au moment de les dire ils se troublent, se dispersent, c'est pourquoi j'évite les récits et les discours, je me contente de répondre aux questions que l'on me pose, je garde pour moi l'excédent, l'abondance, ces mots que je multiplie en silence pour approcher la vérité.

Mais No est devant moi et son regard est comme une prière.

Alors je me lance, dans le désordre, et tant pis si j'ai l'impression d'être tout nue, tant pis si c'est idiot, quand j'étais petite je cachais sous mon lit une boîte à trésors, avec dedans toute sorte de souvenirs, une plume de paon du Parc Floral, des pommes de pain, des boules en coton pour se démaquiller, multicolores, un porte-clés clignotant et tout, un jour j'y ai déposé un dernier souvenir, je ne peux pas te dire lequel, un souvenir très triste qui marquait la fin de l'enfance, j'ai refermé la boîte, je l'ai glissée sous mon lit et ne l'ai plus jamais touchée, mais des boîtes ceci dit j'en ai d'autres, une pour chaque rêve, dans ma nouvelle classe les élèves m'appellent *le cerveau*, ils m'ignorent ou me fuient, comme si j'avais une maladie contagieuse, mais au fond je sais que c'est moi qui n'arrive pas à leur parler, à rire avec eux, je me tiens à l'écart, il y a aussi un garçon, il s'appelle Lucas, il vient me voir parfois à la fin des cours, il me sourit, il est en quelque sorte le chef de la classe, celui que tout le monde respecte, il est très grand, très beau et tout, mais je n'ose pas lui parler, le soir j'expédie mes devoirs et je vaque à mes occupations, je cherche des nouveaux mots, c'est comme un vertige, parce qu'il y en a des milliers, je les découpe dans les journaux, pour les apprivoiser, je les colle sur les grands cahiers blancs que ma mère m'a offerts, quand elle est sortie de l'hôpital, j'ai plein d'encyclopédies aussi, mais je ne m'en sers plus tellement, à force je les connais par cœur, au fond du placard j'ai une cachette secrète, avec des tas de trucs que je ramasse dans la rue, des trucs perdus, des trucs cassés, abandonnés et tout...

Elle me regarde avec l'air amusé, elle n'a pas l'air de me trouver bizarre, rien ne semble l'étonner, avec elle je peux dire mes pensées, même si elles se mélangent ou se bousculent, je peux dire le désordre qu'il y a dans ma tête, je peux dire *et tout* sans qu'elle me le fasse remarquer, parce qu'elle comprend ce que ça veut dire, j'en suis sûre, parce qu'elle sait que *et tout* c'est pour toutes les choses qu'on pourrait ajouter mais qu'on passe sous silence, par paresse, par manque de temps, ou bien parce que ça ne se dit pas.

Elle pose son front entre ses bras, sur la table, alors je continue, je ne sais pas si cela m'est déjà arrivé, je veux dire de parler aussi longtemps, comme dans un monologue de théâtre, sans aucune réponse, et puis voilà qu'elle s'endort, j'ai terminé mon coca et je reste là, à la regarder dormir, c'est toujours ça de pris pour elle, la chaleur du café et la banquette bien

rembourrée que j'ai veillé à lui laisser, je ne peux pas lui en vouloir, moi aussi je me suis endormie quand on est allés voir *L'École des femmes* avec la classe, et pourtant c'était vraiment bien, mais j'avais trop de trucs dans ma tête et parfois c'est comme les ordinateurs, le système se met en veille pour préserver la mémoire.

Vers sept heures, je commence à avoir vraiment la trouille de me faire engueuler, je la secoue doucement.

Elle ouvre un œil, je chuchote.

— Je suis désolée, mais il faut que j'y aille.

L'empreinte des mailles de son pull est tatouée sur sa joue.

— T'as payé ?

— Oui.

— Je vais rester un peu ici.

— Est-ce qu'on pourra se revoir ?

— Si tu veux.

J'enfile mon manteau et je sors. Dans la rue je me retourne pour lui faire un signe à travers la vitre, mais No ne me regarde pas.

— Mademoiselle Bertignac, vous viendrez me voir à la fin du cours, j'ai fait quelques recherches sur votre sujet, je vous donnerai des éléments.

— Oui monsieur.

Il faut dire oui monsieur. Il faut entrer en silence dans la classe, sortir ses affaires, répondre présent à l'appel de son nom, de manière audible, attendre que Monsieur Marin donne le signal pour se lever quand retentit la sonnerie, ne pas balancer les pieds sous sa chaise, ne pas regarder son portable pendant les cours, ni jeter un œil à la pendule de la salle, ne pas faire des tortillons avec ses cheveux, ne pas faire de messes basses avec son voisin ou sa voisine, ne pas avoir les fesses à l'air, ni le nombril, il faut lever le doigt pour prendre la parole, avoir les épaules couvertes même s'il fait quarante degrés, ne pas mâchonner son stylo et encore moins du chewing-gum. Et j'en passe. Monsieur Marin est la Terreur du lycée. Il est contre les strings, les tailles basses, les pantalons qui traînent par terre, le gel et les cheveux décolorés, Mademoiselle Dubosc vous reviendrez en classe quand vous porterez un vêtement digne de ce nom, Monsieur Muller voici un peigne, je vous donne deux minutes pour vous coiffer.

Mes dix-huit de moyenne ne garantissent aucune immunité, depuis le premier jour il m'interpelle dès que je regarde par la fenêtre, dès que je m'éloigne, deux secondes suffisent, Mademoiselle Bertignac auriez-vous l'amabilité de revenir parmi nous, vous avez tout le temps de rejoindre votre Ford intérieure, dites-moi, quel temps fait-il dans vos sphères ? Monsieur Marin doit avoir une douzaine de paires d'yeux invisibles réparties sur tout le corps, un détecteur d'inattention greffé dans les narines et des antennes de limace. Il voit tout, entend tout, rien ne lui échappe. Et pourtant je n'ai pas le ventre à l'air, mes cheveux sont lisses et attachés, je porte des jeans normaux et des pulls à manches longues, je fais ce qu'il faut pour me fondre dans le décor, je n'émetts aucun son, ne prends la parole que lorsqu'il m'interroge et mesure trente centimètres de moins que la plupart des élèves de la classe. Tout le monde respecte Monsieur Marin. Il n'y a que Lucas pour oser quitter le cours, la tête haute, après lui avoir répondu : les peignes, Monsieur Marin, c'est comme les brosses à dents, ça ne se prête pas.

— Selon les estimations il y a entre 200 000 et 300 000 personnes sans domicile fixe, 40 % sont des femmes, le chiffre est en augmentation constante. Et parmi les SDF âgés de 16 à 18 ans, la proportion de femmes atteint 70 %. Vous avez choisi un bon sujet, mademoiselle Bertignac, même s'il n'est pas facile à traiter, j'ai emprunté pour vous à la bibliothèque un ouvrage très intéressant sur l'exclusion en France, je vous le confie, ainsi que cette photocopie d'un article récent paru dans *Libération*. Si vous avez besoin d'aide, n'hésitez pas à me solliciter. Je compte sur vous pour faire un exposé moins rébarbatif que ceux de vos collègues, vous en avez les capacités, je vous laisse filer, profitez de votre récréation.

J'ai la gorge serrée et les yeux qui me piquent. Dans la cour je rejoins mon petit coin, près du banc, je m'appuie sur le seul arbre du paysage, c'est comme si c'était le mien, au bout de deux mois plus personne ne tente de venir là, c'est ma place, de loin j'observe les autres, les filles rigolent et se poussent du coude, Léa porte une jupe longue et des bottines à lacets, elle se maquille, elle a des yeux bleus en amande, un sens inouï de la répartie, elle a toujours quelque chose de drôle ou d'intéressant à dire, tous les garçons la regardent, Axelle aussi, même si elle est moins jolie, elle n'a pas peur, ça se voit, elle n'a peur de rien, elles boivent des coups au café en sortant du lycée, elles se téléphonent, s'envoient des SMS, elles vont à des soirées, discutent le soir sur MSN, elles vont chez H&M le mercredi après-midi. Un jour, juste après la rentrée, elles m'ont invitée à leur anniversaire, j'ai dit merci en regardant mes pieds, j'ai confirmé que je viendrais. J'ai réfléchi pendant une semaine à ce que j'allais mettre, j'avais tout prévu, je m'étais entraînée sur la radio pour danser, j'avais acheté un cadeau pour chacune, et puis le soir est venu. J'ai enfilé mon plus beau jean et le tee-shirt que j'avais acheté chez Pimkie, mes grandes bottes, ma veste noire, je m'étais lavé les cheveux le matin pour qu'ils soient plus soyeux, dans le miroir j'ai observé mon reflet. J'étais toute petite : j'avais des petites jambes, des petites mains, des petits yeux, des petits bras, j'étais une toute petite chose qui ne ressemblait à rien. Je me suis imaginée en train de danser dans le salon, chez Léa Germain, au milieu des autres, j'ai reposé le sac avec les cadeaux, j'ai enlevé ma veste, j'ai allumé la télé. Ma mère était assise sur le canapé, elle m'a regardée faire, j'ai bien vu qu'elle cherchait quelque chose à dire, il aurait suffi de peu, j'en suis sûre, par exemple si elle avait dit tu es très jolie, ou seulement tu es toute mignonne, je crois que j'aurais trouvé la

force de sortir, d'appuyer sur le bouton de l'ascenseur et tout. Mais ma mère est restée dans son silence et j'ai regardé la pub avec la fille qui met un déodorant magique et danse au milieu des gens, les flashes crépitent et elle tourne sur elle-même avec une robe à volants, j'avais envie de pleurer.

Le lundi je suis allée m'excuser de ne pas être venue, j'ai inventé un prétexte familial, Axelle m'a dit que j'avais raté la fête de l'année, j'ai baissé les yeux. Depuis ce jour Léa Germain et Axelle Vernoux ne m'ont plus jamais adressé la parole.

Un jour Madame Cortanze, une psychologue que j'ai vue pendant quelques mois, m'a expliqué ce que ça voulait dire, être IP (intellectuellement précoce). « Imagine que tu es une voiture extrêmement moderne, équipée d'un nombre d'options et de fonctionnalités plus important que la plupart des voitures, que tu es plus rapide, plus performante. C'est une grande chance. Mais ce n'est pas si facile. Car personne ne sait exactement le nombre d'options dont tu disposes ni ce qu'elles te permettent de faire. Toi seule peux le savoir. Et puis la vitesse, c'est dangereux. Parce qu'à huit ans, ce n'est pas pour autant que tu connais le code de la route, ni que tu sais conduire. Il y a beaucoup de choses que tu dois apprendre : à rouler quand il pleut, quand il neige, à regarder les autres voitures, à les respecter, à te reposer quand tu as roulé trop longtemps. C'est ça, devenir une grande personne. »

J'en ai treize et je vois bien que je n'arrive pas à grandir dans le bon sens, je ne sais pas déchiffrer les panneaux, je ne maîtrise pas mon véhicule, je me trompe sans cesse de direction, et j'ai plus souvent l'impression d'être enfermée sur une piste d'autos tamponneuses que de rouler sur un circuit de compétition.

Appuyée contre mon arbre je cherche une maladie que je pourrais contracter en vrai, autour du 10 décembre, quelque chose de tellement grave qu'il serait impossible de soupçonner que cela puisse avoir un rapport avec mon exposé. Le téta nos ou la tuberculose me paraissent peu probables, à cause des vaccins et tout, les fractures sont trop douloureuses (je le sais parce que je me suis cassé le bras l'an passé avec mes cousins), et puis on n'est même pas sûr de rester chez soi, la méningite présente l'intérêt d'entraîner la fermeture du lycée mais on peut en mourir, pour la

mononucléose il faut embrasser des garçons et ce n'est pas encore d'actualité. Bref, même en buvant l'eau du caniveau ou en plongeant la tête la première dans le bac vert des poubelles de l'immeuble, je ne suis pas sûre d'attraper quoi que ce soit. Et un truc classique du style rhume ou angine, ce n'est pas la peine d'y compter. Je suis malade une fois tous les cinq ans et toujours pendant les vacances scolaires. Il ne me reste qu'à espérer une alerte à la bombe, voire un attentat terroriste nécessitant la reconstruction totale de l'établissement.

Ça vient de sonner. Les élèves commencent à regagner les étages, ils se disent à plus', se tapent dans les mains, Lucas s'approche, on dirait qu'il vient vers moi, je cherche ce que je pourrais bien faire pour me donner une contenance, j'enfonce mes mains dans mes poches, pourquoi tout à coup fait-il cinquante degrés dans mon manteau ? Si seulement j'étais équipée d'une fonction *refroidissement d'urgence*, ça m'arrangerait un peu.

— Dis donc, t'as fait mouche avec tes sans-abri ! Marin, il ne va pas te lâcher comme ça, c'est le genre de sujet qui le branche grave.

Je suis muette. Je suis une carpe. Mes neurones ont dû s'éclipser par la porte de derrière, mon cœur bat comme si je venais de courir six cents mètres, je suis incapable d'émettre une réponse, ne serait-ce que oui ou non, je suis pathétique.

— T'inquiète pas, Pépite, je suis sûr que tout va bien se passer. Tu sais, l'année dernière je l'avais déjà, Marin. Pour les exposés, il est cool. Il aime quand ça sort de l'ordinaire. Et puis c'est carrément bien, ton idée d'interview. Tu viens ?

Je lui emboîte le pas. C'est un garçon particulier. Je le sais depuis le début. Pas seulement à cause de son air en colère, son dédain ou sa démarche de voyou. À cause de son sourire, un sourire d'enfant.

Le prof d'arts plastiques rend les travaux réalisés la semaine précédente, je regarde par la fenêtre, il me semble que les nuages sont en chute libre, il y a des traînées blanches partout dans le ciel, une odeur de soufre, et si le sol se mettait à trembler ? Je dois faire un exposé.

Un éclat de voix me ramène dans la classe. Il n'y a rien. Ni tempête ni ouragan, aucune catastrophe naturelle en gestation, Axelle et Léa

s'échangent des petits mots sous la table, à bien y réfléchir ça sent surtout les frites de la cantine.

Il me reste à étudier les documents que Monsieur Marin m'a donnés. Et à convaincre No de m'aider.

C'est un jour gris et il pleut. Je sors du métro et m'engouffre aussitôt dans la gare, de loin je la repère, devant le kiosque à journaux, elle est debout, elle ne fait pas la manche. Je m'avance vers elle, elle répond par un grognement quand je lui dis bonjour, elle a l'air de très mauvaise humeur. No accepte de me suivre pour prendre un verre, j'ai pris soin de brandir mon porte-monnaie pour signifier clairement que c'était moi qui payais. Au café je fais des efforts pour ne pas regarder ses mains, mes pieds balancent à toute vitesse sous la banquette, je regarde autour en quête d'un point sur lequel fixer mon attention, je m'arrête sur les œufs durs posés sur le comptoir, je pense à l'œuf carré que nous avons fabriqué avec mes cousins l'été dernier, ils avaient trouvé l'astuce dans *Pif Gadget*. Il fallait le faire cuire, l'éplucher tandis qu'il était encore chaud, le glisser dans un moule en carton fabriqué à partir de la maquette fournie dans le journal, et le laisser vingt-quatre heures au réfrigérateur. C'est vrai que ça fait un drôle d'effet, un œuf carré, comme toutes les choses qu'on n'a pas l'habitude de voir, j'en imagine d'autres, des fourchettes télescopiques, des fruits translucides, une poitrine amovible, mais No est en face de moi, l'air renfrogné, ce n'est pas le moment de s'éparpiller, il faut que je revienne à l'essentiel, si seulement j'étais équipée d'un bouton *retour immédiat à la réalité*, ça m'arrangerait un peu.

— Je voulais te voir parce que j'ai un truc à te demander (c'est l'introduction, j'ai préparé).

— Ouais ?

— Pour mon cours de SES, j'ai un exposé à faire...

— C'est quoi ce truc ?

— ... C'est Sciences économiques et sociales. Un cours où on étudie pas mal de trucs, par exemple la situation économique en France, la bourse, la croissance, les classes sociales, le quart-monde, et tout... tu vois ?

— Mmm.

— Bon, en fait, les exposés, c'est ma hantise, je veux dire que j'ai vraiment la trouille et le prof, c'est pas une crème. Le problème c'est que j'ai raconté que j'allais faire un truc sur les sans-abri... un truc pour expliquer par exemple, euh... comment (là je rentre dans le vif du sujet, la partie délicate, je ne me souviens plus du tout ce que j'avais prévu, avec

l'émotion, c'est toujours comme ça)... comment des femmes, en particulier des jeunes femmes, peuvent se retrouver dans la rue. Comme toi.

— Je t'ai dit que je dormais chez des potes.

— Oui, bien sûr, je sais bien, c'est ce que je voulais dire, des femmes sans domicile fixe, quoi...

— T'as parlé de moi ?

— Non,... enfin, si... pas de toi, avec ton nom bien sûr mais j'ai dit que j'allais faire une interview.

— Une interview ?

Ses yeux se sont agrandis, elle ramasse machinalement la mèche qui lui tombe dans les yeux.

— Je reprendrais bien une bière.

— D'accord, pas de souci (je suis lancée, il ne faut surtout pas s'interrompre, briser le fil, il faut que ça s'enchaîne), donc si tu veux bien, je pourrais te poser quelques questions, ça me servirait à illustrer les choses, comme un témoignage, tu vois ?

— Je vois très bien.

Ce n'est pas gagné. Elle fait signe au serveur, il acquiesce de loin.

— Tu serais d'accord ?

Elle ne répond pas.

— Tu pourrais me dire simplement comment ça se passe, tu vois, pour manger, pour dormir, ou si tu préfères me parler d'autre gens que tu connais qui sont dans la même situation.

Toujours rien.

— Et puis comme ça, je reviendrai te voir. On boira des coups.

Le serveur pose la bière sur la table, il veut *encaisser de suite*, j'ai déjà remarqué que les serveurs ont leur propre langage, ils terminent leur service donc ils *encaissent de suite*, peu importe s'ils sont toujours là deux heures plus tard, c'est pareil dans tout Paris, je tends mon billet de cinq euros, No baisse la tête, j'en profite pour l'observer en détail, si on fait abstraction des traces noires sur son visage et sur son cou, de ses cheveux sales, elle est très jolie. Si elle était propre, bien habillée et bien coiffée, si elle était moins fatiguée, elle serait peut-être même encore plus jolie que Léa Germain.

Elle relève la tête.

— Qu'est-ce que tu me donnes en échange ?

Il est tard et mon père doit être inquiet, je rentre à la maison par le chemin le plus court, je me repasse la conversation en boucle, c'est facile parce que j'enregistre tout, le moindre soupir, je ne sais pas d'où ça vient, depuis que je suis toute petite je sais faire ça, les mots s'impriment dans ma tête comme sur une bande passante, sont stockés pendant plusieurs jours, j'efface au fur et à mesure ce qui doit l'être pour éviter l'encombrement. Le dîner est prêt, la table mise. Ma mère est couchée. Mon père pose le plat devant moi, il attrape mon assiette pour me servir, verse l'eau dans les verres, je vois bien qu'il est triste, il fait des efforts pour paraître enjoué, mais sa voix sonne faux. Je sais reconnaître ça, entre autres choses, le son des voix quand le mensonge est à l'intérieur, et les mots qui disent le contraire des sentiments, je sais reconnaître la tristesse de mon père, et celle de ma mère, comme des lames de fond. J'avale le poisson pané et la purée, j'essaie de sourire pour le rassurer. Mon père est très fort pour animer une conversation et donner l'impression qu'il se passe des choses quand il ne se passe rien. Il sait faire les questions et les réponses, relancer la discussion, digresser, enchaîner, seul, dans le silence de maman. D'habitude j'essaie de l'aider, de faire bonne figure, de prendre part, je demande des précisions, des exemples, je pousse les raisonnements, je cherche la contradiction, mais cette fois je ne peux pas, je pense à mon exposé, à Lucas, à No, tout se mêle dans une même sensation de peur, il me parle de son travail et d'un voyage qu'il doit faire prochainement, je regarde le papier peint de la cuisine, les dessins de quand j'étais petite collés au mur et le grand cadre avec les photos de nous trois, les photos d'avant.

— Tu sais Lou, il faudra du temps pour qu'on retrouve l'ancienne maman. Beaucoup de temps. Mais il ne faut pas t'inquiéter. On y arrivera.

Dans mon lit, je pense à No, à son blouson dont j'ai compté les trous. Il y en a cinq : deux trous de cigarette et trois accrocs.

Dans mon lit je pense à Lucas et il y a cette phrase qui revient :

— T'inquiète pas, Pépité, je suis sûr que tout va bien se passer.

Quand j'étais petite je passais des heures devant la glace à essayer de recoller mes oreilles. Je me trouvais moche, je me demandais si ça pouvait se réparer, par exemple en les enfermant tous les jours dans un bonnet de bain, été comme hiver, ou dans un casque de vélo, ma mère m'avait expliqué que bébé je dormais sur le côté, l'oreille mal pliée. Quand j'étais petite je voulais être un feu rouge, au plus grand carrefour, il me semblait qu'il n'y avait rien de plus digne, de plus respectable, régler la circulation, passer du rouge au vert et du vert au rouge pour protéger les gens. Quand j'étais petite je regardais ma mère se maquiller devant le miroir, je suivais ses gestes un à un, le crayon noir, le rimmel, le rouge sur les lèvres, je respirais son parfum, je ne savais pas que c'était si fragile, je ne savais pas que les choses peuvent s'arrêter, comme ça, et ne plus jamais revenir.

Quand j'avais huit ans ma mère est tombée enceinte. Cela faisait longtemps qu'ils essayaient d'avoir un deuxième enfant, mon père et elle. Elle était allée chez le gynécologue, elle avait pris des médicaments, elle avait eu des piqûres, et puis ça avait fini par venir. Dans l'encyclopédie des mammifères j'avais étudié la reproduction, l'utérus, les ovules, les spermatozoïdes et tous ces trucs-là, alors j'avais pu poser des questions précises, pour comprendre ce qui se passait. Le médecin avait parlé d'une fécondation in vitro (j'aurais trouvé ça épique d'avoir un frère ou une sœur fabriqué dans une éprouvette) mais finalement ils n'en avaient pas eu besoin, ma mère est tombée enceinte au moment où ils n'y croyaient plus. Le jour où elle a fait le test, nous avons bu du champagne et trinqué en levant nos coupes. Il ne fallait en parler à personne, avant que les trois mois soient passés, les trois mois où les mères risquent de perdre les bébés. Moi j'étais sûre que ça allait marcher, je suivais dans mes encyclopédies la taille de l'embryon, les différentes étapes de son développement et tout, j'observais les schémas et je faisais des recherches complémentaires sur Internet. Au bout de quelques semaines, on a pu l'annoncer à tout le monde et on a commencé à se préparer. Mon père a transféré son bureau dans le salon, pour libérer la pièce, on a acheté un lit pour le bébé qui était une fille. Ma mère a sorti les habits de quand j'étais petite, on les a triés ensemble, on a tout installé, bien plié dans la grande commode laquée. L'été nous

sommes partis à la montagne, je me souviens du ventre de maman, dans son maillot de bain rouge, au bord de la piscine, de ses cheveux longs abandonnés au vent, de ses siestes à l'ombre du parasol. Quand nous sommes rentrés à Paris, il ne restait plus que deux ou trois semaines avant la naissance. Je trouvais ça incroyable d'imaginer qu'un bébé allait sortir du ventre de maman. Que cela puisse se déclencher comme ça, d'un seul coup, sans prévenir, même si j'avais lu beaucoup de choses dans ses livres de grossesse, même si tout cela pouvait s'expliquer de manière scientifique. Un soir ils sont partis à la maternité. Ils m'ont laissée chez la voisine d'en face pour la nuit, mon père portait la valise que nous avions préparée ensemble, avec les petits pyjamas, les chaussons et tout, ça se voyait qu'ils étaient heureux. Le matin très tôt il a téléphoné, ma sœur était née. Le lendemain j'ai pu aller la voir, elle dormait dans un lit en plastique transparent, monté sur des roulettes, à côté de ma mère.

Je sais qu'on envoie des avions supersoniques et des fusées dans l'espace, qu'on est capable d'identifier un criminel à partir d'un cheveu ou d'une minuscule particule de peau, de créer une tomate qui reste trois semaines au réfrigérateur sans prendre une ride, et qu'on peut faire tenir dans une puce microscopique des milliards d'informations. Mais rien, rien de tout ce qui existe et ne cesse d'évoluer, ne me paraîtra plus incroyable, plus spectaculaire que ça : Thaïs était sortie du ventre de maman.

Thaïs avait une bouche, un nez, des mains, des pieds, des doigts, des ongles. Thaïs ouvrait et fermait les yeux, bâillait, tétait, agitait ses petits bras, et cette mécanique de haute précision avait été fabriquée par mes parents.

Parfois quand je suis seule à la maison, je regarde les photos, les premières. Il y a Thaïs dans mes bras, Thaïs endormie sur le sein de ma mère, nous quatre, assis sur le lit de la maternité – celle-ci c'est ma grand-mère qui l'a prise, elle n'est pas très bien cadrée, on voit la chambre en arrière-fond, les murs bleus, les cadeaux, les boîtes de chocolats. Il y a surtout le visage de maman, incroyablement lisse, et son sourire. Quand je fouille dans le petit coffre en bois où les photos sont rangées, j'ai le cœur qui bat très fort, à déchirer ma poitrine. Maman serait folle si elle me surprenait.

Au bout de quelques jours, elles sont revenues à la maison. J'aimais bien changer Thaïs, lui donner son bain, essayer de la consoler quand elle

pleurait. Je me dépêchais de rentrer de l'école pour les retrouver. Quand elle a commencé à boire au biberon, je m'installais sur le canapé, un coussin calé sous le bras, pour lui donner celui du soir, il fallait faire attention aux bulles d'air et à la vitesse de la tétine, je m'en souviens.

Ces moments ne nous appartiennent plus, ils sont enfermés dans une boîte, enfouis au fond d'un placard, hors de portée. Ces moments sont figés comme sur une carte postale ou un calendrier, les couleurs finiront peut-être par passer, déteindre, ils sont interdits dans la mémoire et dans les mots.

Un dimanche matin j'ai entendu le cri de maman, un cri que je n'oublierai jamais.

Encore aujourd'hui, quand je laisse mon esprit vagabonder, quand je ne surveille pas le chemin de mes pensées, quand ça flotte dans ma tête parce que je m'ennuie, quand autour de moi le silence se prolonge, le cri revient et me déchire le ventre.

J'ai couru dans la chambre, j'ai vu maman qui secouait Thaïs, en hurlant, je ne comprenais pas, elle la serrait contre elle, la secouait de nouveau, l'embrassait, Thaïs avait les yeux fermés, mon père était déjà au téléphone pour appeler le SAMU. Et puis maman s'est laissée glisser sur la moquette, elle s'est recroquevillée sur le bébé, à genoux, elle pleurait en disant non non non. Je me souviens qu'elle était seulement vêtue d'un soutien-gorge et d'une culotte, je me suis dit ce n'est pas une tenue pour recevoir des gens, en même temps il me semblait que quelque chose était en train de se passer, quelque chose d'irréparable, les médecins sont arrivés vite, ils ont examiné Thaïs et je sais que maman a vu dans leurs yeux que c'était fini. C'est à ce moment-là que papa a pris conscience que j'étais là, il m'a emmenée à l'écart, son visage était pâle et ses lèvres tremblaient. Il m'a serrée très fort dans ses bras, sans un mot.

Il y a eu les faire-part, les conversations à voix basse, les innombrables coups de téléphone, les lettres, l'enterrement. Et puis un grand vide comme un trou noir. On n'a pas tellement pleuré, je veux dire, tous ensemble, peut-être qu'on aurait dû, peut-être qu'aujourd'hui ce serait plus facile. La vie a repris, comme avant, avec le même rythme, les mêmes horaires, les mêmes habitudes. Ma mère était là, avec nous, elle préparait les repas, faisait les machines, étendait le linge, mais c'était comme si une part d'elle s'était

absentée pour rejoindre Thaïs dans un endroit qu'elle seule connaissait. Elle a prolongé son premier arrêt maladie par un second et puis un autre encore, elle ne pouvait plus travailler. J'étais en CM2, l'institutrice a demandé à voir mon père parce qu'elle trouvait que j'avais un comportement *anormal* pour une enfant de mon âge. J'ai assisté à l'entretien, elle a dit que j'étais renfermée et solitaire, que je faisais preuve d'une *maturité inquiétante*, je me souviens de ces mots, elle a fait allusion à la mort subite de Thaïs, toute l'école savait, elle a dit que c'était un grand traumatisme pour une famille, que chacun risquait de se perdre, qu'il fallait se faire aider. C'est elle qui a conseillé à mon père de m'emmener voir une psychologue. C'est pourquoi jusqu'à la fin de l'année j'ai été voir Madame Cortanze tous les mercredis. Elle m'a fait repasser des tests de Q.I. et d'autres tests avec des noms bizarres ou des initiales dont je ne me souviens plus. J'y suis allée sans traîner les pieds, pour faire plaisir à mon père, je refusais de faire des dessins et tous ces trucs qu'on fait faire aux enfants chez les psychologues pour deviner des choses qu'ils pensent sans vraiment les penser ou sans savoir qu'ils les pensent, mais j'acceptais de parler. Madame Cortanze hochait la tête avec beaucoup de conviction, m'interrompait rarement, je lui faisais part de mes théories sur le monde, c'est à ce moment-là que j'ai commencé, théorie des sous-ensembles, théorie de l'infiniment stupide, théorie des cols roulés, équations sans inconnue, segments visibles et invisibles, et j'en passe. Elle écoutait vraiment, se rappelait toujours ce que j'avais dit la fois précédente, se lançait dans des rapprochements ou des déductions, et je hochais la tête à mon tour, pour ne pas la contrarier ni lui faire de la peine, parce que Madame Cortanze avait un chignon incroyable posé au-dessus de la tête dont la hauteur relevait sans aucun doute de la pure magie.

Ma mère est tombée malade. Nous l'avons vue s'éloigner, petit à petit, sans pouvoir la retenir, nous avons tendu la main sans pouvoir la toucher, nous avons crié sans qu'elle semble nous entendre. Elle ne parlait plus, ne se levait plus, elle restait au lit toute la journée, ou dans le grand fauteuil du salon, à somnoler devant la télé. Parfois elle me caressait les cheveux ou le visage, le regard dans le vide, parfois elle serrait ma main, comme ça, sans raison, parfois elle m'embrassait les yeux. Elle ne prenait plus ses repas avec nous. Ne s'occupait plus de la maison. Mon père lui parlait pendant des heures, parfois il se fâchait contre elle, j'entendais des éclats de voix qui

venaient de la chambre, j'essayais de distinguer les mots et les prières, je collais mon oreille contre le mur, je m'endormais comme ça, assise dans mon lit, et me réveillais en sursaut quand mon corps retombait sur les draps.

L'été suivant nous avons rejoint des amis à la mer. Maman est restée presque tout le temps dans la maison, elle n'a pas mis son maillot de bain, ni ses sandales avec la grosse fleur au milieu, je crois qu'elle s'habillait tous les jours de la même manière, quand elle pensait à s'habiller. Il faisait chaud, cette année-là, une drôle de chaleur moite, collante et tout, avec mon père nous avons essayé de rester gais, de retrouver l'ambiance de nos vacances, comme avant, mais nous n'étions pas assez forts.

Maintenant je sais une bonne fois pour toutes qu'on ne chasse pas les images, et encore moins les brèches invisibles qui se creusent au fond des ventres, on ne chasse pas les résonances ni les souvenirs qui se réveillent quand la nuit tombe ou au petit matin, on ne chasse pas l'écho des cris et encore moins celui du silence.

Ensuite, comme chaque année, je suis partie un mois en Dordogne, chez mes grands-parents. À la fin de l'été mon père est venu me rejoindre, il avait des choses importantes à me dire. Ma mère avait été admise dans un hôpital spécialisé pour les personnes en grave dépression et j'étais inscrite à Nantes dans un collège spécialisé pour les enfants intellectuellement précoces.

J'ai demandé à mon père dans quoi il avait l'intention de se spécialiser. Il a souri et m'a prise dans ses bras.

J'ai passé quatre années à Nantes. Quand j'y pense maintenant cela paraît beaucoup, je veux dire si on compte un, deux, trois, quatre années scolaires, chacune correspondant environ à dix mois, chaque mois comportant trente ou trente et un jours, cela paraît énorme, et je ne compte pas les heures, ni les minutes, pourtant ce temps-là s'est ramassé sur lui-même, vide comme une page laissée blanche dans un cahier, cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas de souvenirs, mais que les couleurs sont fausses, éclatées, comme sur une photo surexposée. Je rentrais à Paris un week-end sur deux. Au début j'allais voir ma mère à l'hôpital, le cœur serré, la peur au ventre, ses yeux étaient vitreux comme ceux des poissons morts, son visage figé, elle regardait la télévision dans la salle commune, de loin je reconnaissais son corps voûté, le tremblement de ses mains, mon père

essayait de me rassurer, elle prenait beaucoup de médicaments, il y avait des effets secondaires, mais les médecins étaient optimistes, elle allait mieux. Plus tard elle est sortie, elle venait me chercher à la gare Montparnasse avec lui, ils m'attendaient au bout du quai, de loin j'essayais de m'habituer à sa silhouette, immobile, brisée, nous nous embrassions sans effusions, mon père attrapait mon sac et nous nous dirigions vers l'escalator, je respirais à pleins poumons l'odeur de Paris, nous montions tous les trois dans la voiture. Le lendemain ils me ramenaient à la gare, le temps était passé si vite, il fallait repartir.

Pendant des semaines j'ai rêvé qu'un dimanche soir mon père dirait ce n'est plus possible, reste avec nous, tu ne peux pas être si loin, qu'il ferait demi-tour avant d'arriver à la gare. Pendant des semaines j'ai rêvé qu'au dernier feu rouge, ou bien au moment de couper le contact, il dirait c'est absurde, ou bien c'est ridicule, ou bien ça fait trop mal.

Pendant des semaines, j'ai rêvé qu'un jour il appuierait sur l'accélérateur, pied au plancher, et nous projetterait tous les trois dans le mur du parking, unis pour toujours.

J'ai fini par revenir pour de bon, j'ai retrouvé Paris, une chambre d'enfant qui ne me ressemble plus, j'ai demandé à mes parents de m'inscrire dans un lycée normal pour élèves normaux. Je voulais que la vie reprenne comme avant, quand tout semblait simple et s'enchaînait sans qu'on y pense, je voulais que plus rien ne nous distingue des autres familles où les parents prononcent plus de quatre mots par jour et où les enfants ne passent pas leur temps à se poser toutes les mauvaises questions. Parfois je me dis que Thaïs aussi devait être intellectuellement précoce, c'est pour ça qu'elle a lâché l'affaire, quand elle a compris quelle galère ça allait être, et que contre ça il n'y a rien, pas de remède, pas d'antidote. Je voudrais seulement être comme les autres, j'envie leur aisance, leurs rires, leurs histoires, je suis sûre qu'ils possèdent quelque chose que je n'ai pas, j'ai longtemps cherché dans le dictionnaire un mot qui dirait la facilité, l'insouciance, la confiance et tout, un mot que je collerais dans mon cahier, en lettres capitales, comme une incantation.

L'automne est venu et nous essayons de reprendre le cours de notre vie. Mon père a changé de travail, il a fait repeindre les murs de la cuisine et ceux du salon. Ma mère va mieux. C'est ce qu'il répond au téléphone. Oui, oui, Anouk va mieux. Beaucoup mieux. Elle récupère. Petit à petit. Parfois j'ai envie de lui arracher le téléphone des mains et de hurler à toute force non Anouk ne va pas mieux, Anouk est si loin de nous que nous ne pouvons pas lui parler, Anouk nous reconnaît à peine, elle vit depuis quatre ans dans un monde parallèle, inaccessible, un genre de quatrième dimension, et se fout pas mal de savoir si nous sommes vivants.

Quand je rentre chez moi je la trouve assise sur son fauteuil, au milieu du salon. Elle n'allume pas la lumière, du matin jusqu'au soir elle reste là, je le sais, sans bouger, elle déplie une couverture sur ses genoux, elle attend que le temps passe. Quand j'arrive elle se lève, accomplit une succession de gestes et de déplacements, par habitude ou par automatisme, sort du placard les paquets de biscuits, pose les verres sur la table, s'assoit près de moi sans rien dire, ramasse la vaisselle, range ce qui reste, passe un coup d'éponge. Les questions sont toujours les mêmes, tu as passé une bonne journée, tu as beaucoup de travail aujourd'hui, tu n'as pas eu froid avec ton blouson, elle écoute les réponses d'une oreille distraite, nous sommes dans un jeu de rôle, elle est la mère et moi la fille, chacune respecte son texte et suit les indications.

Plus jamais elle ne pose la main sur moi, plus jamais elle ne touche mes cheveux, ne caresse ma joue, plus jamais elle ne me prend par le cou ou par la taille, plus jamais elle ne me serre contre elle.

Je compte un, deux, trois, quatre gouttes, je regarde le nuage ocre se dissoudre dans l'eau, comme la peinture s'échappe du pinceau au fond du verre, la couleur se répand peu à peu, teinte le liquide, disparaît. Depuis longtemps je suis *insomniaque*, un mot qui finit comme maniaque, patraque, hypocondriaque, bref un mot qui dit que quelque chose se détraque, j'avale des gélules aux plantes le soir au dîner, et quand ça ne suffit pas mon père me donne du *Rivotril*, un médicament qui emmène dans un trou noir, un trou où on ne pense plus à rien. Je dois en prendre le moins souvent possible, à cause de l'accoutumance, mais ce soir le sommeil m'échappe, il y a des heures que j'essaie, je compte tout ce qui peut se compter, les dents du mouton, les cheveux du marchand de sable, ses taches de rousseur et ses grains de beauté, je suis comme une pile sous la couette, je sens mon cœur battre dans mon cou, il y a trop de mots dans ma tête qui se mélangent, se percutent, comme un immense carambolage, des phrases toutes brouillées se disputent le devant de la scène et les moutons bêlent de concert en fond sonore, mademoiselle Bertignac, il faudra prévoir une partie sur le SAMU social, Pépite, est-ce que tu sais que tu ressembles à la fée Clochette, avec ton bonnet, c'est à cette heure-ci que tu rentres, non je veux pas que tu enregistres, une pression s'il vous plaît, mesdemoiselles je vais encaisser, non demain je peux pas, après-demain si tu veux, les parapluies ça sert à rien parce que je les perds, mais enfin laissez descendre les gens avant de monter.

Je ne sais pas finalement ce qui l'a décidée à accepter. Je suis revenue quelques jours plus tard, elle était devant la gare, en face de l'antenne de police il y a un vrai campement de sans-abri, avec des tentes, des cartons, des matelas et tout, elle était debout, elle discutait avec eux. Je me suis approchée, elle me les a présentés d'abord, la mine solennelle, droite comme un i, Roger, Momo et Michel, puis, main tendue vers moi : Lou Bertignac, qui vient pour m'interviewer. Momo s'est marré, il n'avait plus beaucoup de dents, Roger m'a tendu la main et Michel s'est renfrogné. Roger et Momo voulaient que je les interviewe aussi, ça les faisait rire, Roger a approché son poing comme un micro sous le menton de Momo, alors Momo, ça fait combien de temps que t'as pas pris un bain, moi je

n'étais pas à l'aise mais j'essayais de faire bonne figure, j'ai expliqué que c'était pour le lycée (qu'ils n'aillent pas s'imaginer qu'ils allaient passer au journal de vingt heures) et que l'enquête portait uniquement sur les femmes. Roger a dit que tout ça c'était la faute aux toquards du gouvernement et que les politiques c'était tous de la merde, j'ai fait oui de la tête parce qu'il valait mieux être d'accord de toute façon, il a sorti d'un sac en plastique un vieux bout de saucisson sec dont il a coupé quelques tranches qu'il a offertes à la ronde, sauf à Momo (sans doute parce qu'il ne pouvait pas en manger avec si peu de dents). Je n'ai pas osé refuser, même si je dois avouer que ça ne me disait rien qui vaille, j'aurais eu trop peur de le vexer, j'ai avalé presque tout rond, sans mâcher, ça avait le goût de rance, je crois que je n'ai jamais rien avalé d'aussi mauvais, et pourtant je mange à la cantine.

Nous nous sommes dirigées vers le café, No et moi, je lui ai dit qu'ils étaient sympas, ses copains, elle s'est arrêtée et m'a répondu : dehors, on n'a pas d'amis. Le soir quand je suis rentrée j'ai noté la phrase sur mon cahier.

Nous prenons rendez-vous d'une fois sur l'autre, parfois elle vient, parfois elle ne vient pas. J'y pense toute la journée, j'attends la fin des cours avec impatience, dès que la sonnerie retentit je me précipite dans le métro, avec toujours cette peur de ne pas la revoir, cette peur qu'il lui soit arrivé quelque chose.

Elle vient d'avoir dix-huit ans, elle a quitté à la fin du mois d'août un foyer d'urgence dans lequel elle a été accueillie pendant quelques mois, tant qu'elle était encore mineure, elle vit dans la rue mais elle n'aime pas qu'on le dise, il y a des mots qu'elle refuse d'entendre, je fais attention, car si elle se fâche elle ne dit plus rien, elle se mord la lèvre et regarde par terre. Elle n'aime pas les adultes, elle ne fait pas confiance. Elle boit de la bière, se ronge les ongles, traîne derrière elle une valise à roulettes qui contient toute sa vie, elle fume les cigarettes qu'on lui donne, du tabac roulé quand elle peut en acheter, ferme les yeux pour s'extraire du monde. Elle dort ici ou là, chez une copine qu'elle a rencontrée en pension et qui travaille au rayon charcuterie du Auchan de la Porte de Bagnolet, chez un contrôleur SNCF qui l'héberge de temps en temps, elle squatte à droite ou à gauche, au gré de ses rencontres, elle connaît un garçon qui a réussi à récupérer une tente

Médecins du Monde et dort dehors, une fois ou deux il l'a recueillie, sans rien lui demander, elle m'a dit si tu passes rue de Charenton, en face du vingt-neuf, tu verras sa tente, c'est son coin. Quand elle ne sait pas où dormir, elle appelle le SAMU social pour trouver un centre d'accueil d'urgence, mais avant l'hiver c'est difficile car beaucoup sont fermés.

Au Relais d'Auvergne, nous avons notre table, un peu à l'écart, nos habitudes et nos silences. Elle boit un demi ou deux, je prends un coca, je connais par cœur les murs jaunis, leur peinture écaillée, les appliques de verre poli, les cadres et leurs images démodées, l'air agacé du serveur, je connais No, sa manière d'être assise, en déséquilibre, ses hésitations et sa pudeur, l'énergie qu'elle dépense pour avoir l'air normal.

On s'assoit l'une en face de l'autre, je vois la fatigue sur son visage, c'est comme un voile gris qui la recouvre, l'enveloppe, et peut-être la protège. Elle a fini par accepter que je prenne des notes. Au début, je n'osais pas poser de questions, mais maintenant je me lance et je relance, je demande quand, pourquoi, comment, elle ne se laisse pas toujours faire, mais parfois ça marche, elle raconte pour de vrai, les yeux baissés, les mains sous la table, parfois elle sourit. Elle raconte la peur, le froid, l'errance. La violence. Les allers-retours en métro sur la même ligne, pour tuer le temps, les heures passées dans des cafés devant une tasse vide, avec le serveur qui revient quatre fois pour savoir si *Mademoiselle désire autre chose*, les laveries automatiques parce qu'il y fait chaud et qu'on y est tranquille, les bibliothèques, surtout celle de Montparnasse, les centres d'accueil de jour, les gares, les jardins publics.

Elle raconte cette vie, sa vie, les heures passées à attendre, et la peur de la nuit.

Je la quitte le soir sans savoir où elle dort, la plupart du temps elle refuse de me répondre, parfois elle se lève précipitamment parce que c'est l'heure de la fermeture des portes, elle doit courir à l'autre bout de Paris pour prendre sa place dans une file d'attente, obtenir un numéro de rang ou de chambre, se doucher dans une salle d'eau dégueulassée par les autres et chercher son lit dans un dortoir dont les couvertures sont infestées de puces ou de poux. Parfois elle ignore où, parce qu'elle n'a pas réussi à joindre le SAMU social dont le numéro est presque toujours saturé, ou parce qu'ils

n'ont plus de place. Je la laisse repartir, sa valise bringuebalant derrière elle, dans l'humidité des derniers soirs d'automne.

Parfois, je la laisse là, devant une chope vide, je me lève, je me rassois, je m'attarde, je cherche quelque chose qui pourrait la réconforter, je ne trouve pas de mots, je n'arrive pas à partir, elle baisse les yeux, elle ne dit rien.

Et notre silence est chargé de toute l'impuissance du monde, notre silence est comme un retour à l'origine des choses, à leur vérité.

J'avais cru comprendre qu'elle espérait quelque chose, en échange. La première fois, quand je lui ai tendu le paquet que j'avais préparé, elle est devenue blême, d'un seul coup, elle a dit qu'est-ce que tu crois ? J'ai voulu lui donner mon bonnet, mon parapluie, mon baladeur MP3 et même de l'argent. Elle a refusé. La seule chose qu'elle accepte c'est que je paye ce qu'elle boit. Depuis une semaine ou deux, je lui donne le compte exact la fois d'avant, pour qu'elle puisse m'attendre au café. Il faut dire qu'il commence à faire froid. Les deux fois elle a dépensé les sous avant de venir, mais maintenant le serveur nous connaît, il la laisse s'asseoir et commander. J'ai dit à mes parents que je préparais un exposé avec Léa Germain et que j'allais chez elle pour travailler. Ils sont contents que je me sois fait une amie, ils trouvent ça positif. Comme j'ai dilapidé tout l'argent que ma grand-mère m'avait donné pour mon anniversaire (prévu initialement pour m'acheter l'*Encyclopedia Universalis* en Cd-rom) j'invente des sorties au cinéma avec des élèves de la classe – huit euros à chaque fois – quand je rentre je raconte des scènes, avec beaucoup de détails inventés, parce que de toute façon mes parents ne vont jamais au cinéma, et puis je donne mon opinion sur le film, je pioche dans *20 minutes* ou *À Nous Paris*, les journaux gratuits qu'on trouve dans le métro, je brode et j'ajoute ma petite touche personnelle.

Nous nous retrouvons directement au café. La gare devient dangereuse pour No, elle ne peut pas rester plusieurs jours de suite au même endroit. Cela fait partie de sa vie. Se poser. Repartir. Éviter les risques. Dans la rue il y a des règles, et des dangers. Mieux vaut ne pas se faire remarquer. Baisser les yeux. Se fondre dans le décor. Ne pas empiéter sur le territoire du voisin. Éviter les regards.

Dehors, elle n'est rien d'autre qu'une proie.

Aujourd'hui elle raconte ce temps suspendu, arrêté, les heures passées à marcher pour que le corps ne se refroidisse pas, les haltes dans les Monoprix ou les grands magasins, à traîner entre les rayons, les stratégies pour éviter de se faire repérer, les expulsions plus ou moins violentes des vigiles. Elle me décrit ces endroits invisibles qu'elle a appris à connaître,

caves, parkings, entrepôts, bâtiments techniques, chantiers abandonnés, hangars. Elle n'aime pas parler d'elle. Elle le fait à travers la vie des autres, ceux qu'elle croise, ceux qu'elle suit, elle raconte leur dérive et parfois leur violence, elle parle des femmes, elle précise, pas des clochardes, non, pas des timbrées, elle dit note bien ça, Lou, avec tes mots, des femmes normales qui ont perdu leur travail ou qui se sont enfuies de chez elle, des femmes battues ou chassées, qui sont hébergées en centres d'urgence ou vivent dans leur voiture, des femmes qu'on croise sans les voir, sans savoir, logées dans des hôtels miteux, qui font la queue tous les jours pour nourrir leur famille et attendent la réouverture des Restos du Cœur.

Une autre fois elle parle d'un type qui l'a suivie, toute une journée, elle ne savait plus comment s'en débarrasser, il s'est assis à côté d'elle sur un banc près du canal Saint-Martin, quand elle s'est levée il est resté derrière elle, pas loin, elle a enjambé le tourniquet du métro, s'est glissée derrière le portillon, il a fait de même, elle dit ça se voyait qu'il avait rien d'autre à foutre, un vrai zonard, je les repère à quinze mille je peux te dire. En pleine rue elle a fini par l'insulter, elle a crié tellement fort qu'il a fait demi-tour. Elle est sur la brèche, sur le qui-vive, elle ne supporte pas que les gens la regardent, au café c'est pareil, si quelqu'un se retourne elle ne tarde jamais à l'envoyer promener, tu veux ma photo ou qu'est-ce qu'elle a ma gueule ? Il y a quelque chose chez elle qui en impose, qui force le respect, en général les gens se lèvent et s'en vont, en bougonnant, une fois un type a marmonné pauvre fille ou un truc comme ça, No s'est levée elle a craché par terre, à ses pieds, il y avait une telle violence dans son regard, le type est parti sans demander son reste.

Un autre jour elle me parle d'une femme qui dort dans le bas de la rue Oberkampf, toutes les nuits, elle ne veut pas qu'on l'emmène, elle s'installe là chaque soir, avec six ou sept sacs en plastique, devant le fleuriste, elle déploie son duvet, elle dispose avec précaution les sacs autour d'elle, elle dort là, à découvert, chaque nuit. Je demande quel âge elle a, No ne sait pas, elle dit dans les cinquante piges bien tassées, elle l'a vue l'autre jour, chez les petits frères des pauvres, la femme est sortie avec ses pieds tout gonflés, elle avait du mal à marcher, elle était pliée en deux, complètement courbée, elle faisait de tout petits pas, No l'a aidée à transporter les sacs vers son

coin, la femme a dit je vous remercie infiniment, et No ajoute : faudrait que tu voies comment elle parle, on dirait une présentatrice télé.

Hier elle était à la Soupe Saint-Eustache, il y a eu une bagarre entre deux femmes, pour une histoire de mégot qui traînait par terre, la cigarette n'avait été fumée qu'à moitié, elles se sont battues à mort, quand on les a séparées la plus jeune avait une pleine poignée de cheveux dans les mains et l'autre du sang dans la bouche. Pour la première fois la voix de No s'altère, elle se tait, elle a les images dans les yeux et je vois que ça lui fait du mal, elle dit voilà ce qu'on devient, des bêtes, des putain de bêtes.

Elle me décrit ses journées, ce qu'elle voit, ce qu'elle entend, j'écoute avec toutes mes oreilles, et j'en ai pas mal, j'ose à peine respirer. C'est un cadeau qu'elle me fait, j'en suis sûre, un cadeau à sa manière, avec cette moue qui ne la quitte pas, cet air de dégoût, et puis les mots durs qu'elle dit parfois, lâche-moi, fous-moi la paix ou encore qu'est-ce que tu crois ? (c'est une question sans en être une, qui revient souvent, comme si elle me disait : à quoi tu crois, en quoi tu crois, est-ce que tu crois en Dieu ?). C'est un cadeau qui n'a pas de prix, un cadeau qui pèse lourd dont j'ai peur de ne pas être digne, un cadeau qui modifie les couleurs du monde, un cadeau qui remet en question toutes les théories.

C'est un jour de décembre, le ciel est bas et lourd comme dans les poésies, la buée trouble les vitres du café, dehors il pleut des seaux. Mon exposé est dans deux jours, j'ai rempli un cahier tout entier, j'écris à toute vitesse, j'ai peur que ce soit la dernière fois, j'ai peur du moment où je vais la quitter, je sens que quelque chose manque, quelque chose d'important, je ne sais rien de sa famille, ni de ses parents, à chaque fois que j'ai essayé elle a fait semblant de ne pas entendre, d'être trop fatiguée, ou bien elle s'est levée, elle devait rentrer. La seule chose que j'ai réussi à savoir c'est que sa mère vit à Ivry. Elle ne s'est jamais occupée d'elle. No a été placée dans une famille d'accueil quand elle avait douze ans. Elle l'a vue trois ou quatre fois depuis, c'était il y a longtemps. Il paraît que sa mère a un fils. Qu'elle a refait sa vie.

Ce soir il est trop tard, il est trop tard pour tout, voilà ce que je pense, voilà ce qui revient dans ma tête, *il est trop tard pour elle*, et moi je vais rentrer chez moi.

À partir de quand il est trop tard ? Depuis quand il est trop tard ? Depuis le premier jour où je l'ai vue, depuis six mois, deux ans, cinq ans ? Est-ce qu'on peut sortir de là ? Comment peut-on se retrouver à dix-huit ans dehors, sans rien, sans personne ? Sommes-nous de si petites choses, si infiniment petites, que le monde continue de tourner, infiniment grand, et se fout pas mal de savoir où nous dormons ? Voilà les questions auxquelles je prétendais répondre. Mon cahier est plein, j'ai fait des recherches complémentaires sur Internet, j'ai regroupé des articles, découvert des enquêtes, j'ai synthétisé des chiffres, des statistiques, des tendances, mais rien de tout cela n'a de sens, rien de tout cela n'est compréhensible, même avec le plus gros Q.I. du monde, je suis là, le cœur en miettes, sans voix, en face d'elle, je n'ai pas de réponse, je suis là, paralysée, alors qu'il suffirait de la prendre par la main et de lui dire viens chez moi.

Je note deux ou trois trucs sur la dernière page, histoire de me donner une contenance. Elle se tait, il est dix-huit heures. C'est peut-être la dernière fois, et il n'y a rien devant elle, rien de plus, aucun projet, aucun chemin,

aucune issue, elle ne sait même pas où elle va dormir ce soir, je vois bien qu'elle y pense aussi, pourtant elle ne dit rien. Je finis par me lever.

— Bon, ben, il faut que j'y aille.

— OK.

— Tu restes là ?

— Ouais, je vais rester un peu.

— Tu veux commander quelque chose d'autre ?

— Non, ça va aller.

— Tu... tu seras encore à la gare, de temps en temps ?

— P'têt, je sais pas.

— On peut se voir mardi, à la même heure ? Comme ça je te raconterai, pour mon exposé.

— Ouais, si tu veux.

Je descends dans le métro et j'ai le vertige, c'est une peur bien plus grande qu'un exposé devant toute la classe, une peur qui dépasse celle que j'éprouverais si j'étais condamnée à faire un exposé par semaine jusqu'à la fin de mes jours, une peur qui n'a pas de nom.

... Il y a cette ville invisible, au cœur même de la ville. Cette femme qui dort chaque nuit au même endroit, avec son duvet et ses sacs. À même le trottoir. Ces hommes sous les ponts, dans les gares, ces gens allongés sur des cartons ou recroquevillés sur un banc. Un jour, on commence à les voir. Dans la rue, dans le métro. Pas seulement ceux qui font la manche. Ceux qui se cachent. On repère leur démarche, leur veste déformée, leur pull troué. Un jour on s'attache à une silhouette, à une personne, on pose des questions, on essaie de trouver des raisons, des explications. Et puis on compte. Les autres, des milliers. Comme le symptôme de notre monde malade. *Les choses sont ce qu'elles sont.* Mais moi je crois qu'il faut garder les yeux grands ouverts. Pour commencer.

Voilà, c'était la conclusion. Coup d'œil à ma montre, pas de dépassement. Je dois être à peu près aussi rouge que mon pull, je garde la tête baissée, je n'ose pas regarder Monsieur Marin, je range mes papiers étalés sur le bureau, il va falloir que je regagne ma place, je ne suis pas sûre d'avoir la force, quand je suis bouleversée j'ai les jambes coupées, pourquoi ils ne disent rien, pourquoi y a-t-il ce silence tout à coup, sont-ils tous morts, sont-ils en train de rire et je n'entends plus, suis-je devenue sourde comme un pot, je n'ose pas relever la tête, si seulement j'étais équipée d'une fonction *téléportation-immédiate-vers-dix-minutes-plus-tard* ça m'arrangerait un peu, ils applaudissent, je ne rêve pas, j'ai bien entendu, voilà, je regarde, je suis face à eux, toute la classe, ils applaudissent, même Léa Germain et Axelle Vernoux, Monsieur Marin sourit.

Assise maintenant à ma place, je pourrais m'endormir là, d'un seul coup, tant je suis fatiguée, comme si j'avais dépensé toute l'énergie d'une année en une seule heure, comme si j'avais vidé toutes mes cartouches et qu'il ne me restait plus rien, pas une étincelle, pas même la force de rentrer chez moi. Monsieur Marin m'a mis 18, il termine le cours par quelques définitions dont nous prenons note : aide sociale, couverture médicale unique, revenu minimum d'insertion (pas avant vingt-cinq ans), quart-monde, expuls...

Une main est posée sur mon épaule :

— Pépite, ça a sonné...

Lucas m'aide à ranger mes affaires dans mon sac, nous sortons de la classe en dernier, dans le couloir il éclate de rire, il ne s'en remet pas, Pépite tu t'es endormie en plein cours de Marin, c'est à mettre dans les annales du lycée, Lou Bertignac roupille en cours et s'en tire sans heure de colle ! Je ris aussi je crois, je suis heureuse, là, tout de suite, dans l'engourdissement du sommeil, et si c'était ça le bonheur, pas même un rêve, pas même une promesse, juste l'instant.

J'y suis retournée à l'heure dite, le jour dit. No n'était pas là. Je l'ai attendue devant la brasserie, j'ai cherché dans toute la gare, au kiosque à journaux, devant les guichets, dans les toilettes, j'ai attendu près du poteau devant lequel elle s'asseyait parfois, quand les flics n'étaient pas là, dans la foule j'ai cherché la couleur de son blouson et celle de ses cheveux, je me suis assise dans la salle d'attente des voyageurs, j'ai guetté sa silhouette frêle par la vitre. J'y suis retournée le lendemain, et le surlendemain. Et puis d'autres jours. Un soir, tandis que je repassais pour la dixième fois devant le relais à journaux, la dame rousse m'a fait signe de venir la voir. Je me suis approchée.

— C'est Nolwenn que tu cherches ?

— Oui.

— Ça fait un bon moment que je ne l'ai pas vue. Elle ne vient plus trop par ici ces derniers temps. Qu'est-ce que tu lui veux ?

— Ben rien... on devait boire un verre.

— Elle a dû changer de crèmerie. Mais dis-moi, tes parents, ils savent que t'es là ?

— Non.

— Tu sais, mon p'tit, tu ne devrais pas traîner avec une fille comme ça. Moi je l'aime bien, Nolwenn, mais c'est une fille de la rue, une fille qui vit dans un autre monde que le tien, toi tu as sans doute des devoirs et des tas d'autres choses à faire et tu ferais mieux de rentrer chez toi.

Je suis descendue dans le métro, j'ai attendu la rame, je regardais les affiches et j'avais envie de pleurer, parce que No n'était plus là, parce que je l'avais laissée partir, parce que je ne lui avais pas dit merci.

Ma mère est assise dans son fauteuil, mon père n'est pas rentré. Elle n'a pas allumé la lumière, elle a les yeux fermés, je tente de me faufiler sans bruit jusqu'à ma chambre mais elle m'appelle. Je m'approche d'elle, elle sourit. Quand elle me regarde comme ça, quand elle est si près de moi, une autre image se superpose, une image nette et transparente en même temps, comme un hologramme, c'est un autre visage, plus doux, plus tranquille, il n'y a pas ce pli à son front, c'est elle avant, elle me sourit avec un vrai

sourire qui vient du dedans, pas un sourire de façade qui cache les fissures, pas un sourire silencieux, c'est elle et en même temps ce n'est plus elle, je ne distingue plus la vraie de la fausse, bientôt j'oublierai ce visage-là, ma mémoire lâchera prise, bientôt il n'y aura plus que les photos pour se souvenir. Ma mère ne me demande pas pourquoi je rentre si tard elle n'a plus la notion du temps, elle dit ton père a appelé il ne va pas tarder, je pose mes affaires et je commence à mettre le couvert, elle se lève, me suit dans la cuisine, elle me demande comment ça va, elle est là, avec moi, et je sais ce que ça lui coûte, c'est un effort, je réponds que tout va bien, oui, le lycée, ça se passe bien, j'étais chez ma copine, celle dont je t'ai parlé, j'ai eu 18 à mon exposé, je ne sais plus si je vous l'ai dit, ça va, oui, les profs sont sympas, les élèves aussi, dans deux jours on est en vacances.

— Déjà ?

Elle s'étonne, le temps passe si vite, déjà Noël, déjà l'hiver, déjà demain et rien ne bouge, voilà le problème, en effet, notre vie est immobile et la terre continue de tourner.

Quand la porte s'ouvre il y a cet air froid qui vient du dehors, et d'un seul coup envahit l'entrée, mon père referme aussitôt derrière lui, voilà, il est au chaud, nous sommes au chaud, je pense à No, quelque part j'ignore où, sur quel pavé, dans quel courant d'air.

— Tiens ma puce, je t'ai trouvé un truc qui va t'intéresser.

Mon père me tend un livre, *De l'infiniment petit à l'infiniment grand*, je l'avais repéré sur Internet et j'en rêvais depuis des semaines, il pèse des tonnes, il y a plein d'images magnifiques sur papier glacé et tout, il va falloir que je tienne jusqu'à après le dîner pour l'engloutir.

En attendant je m'empare de l'emballage de la Moussaka qui traîne sur la table de la cuisine, j'annonce haut et fort mon intention de le garder : dorénavant tout emballage de produit Picard devra m'être remis en main propre. Je prévois prochainement un test comparatif, ce n'est pas que cela soit mauvais mais les plats surgelés ont tous plus ou moins le même goût, moussaka, hachis Parmentier, poêlée méridionale, brandade et j'en passe, il doit y avoir un ingrédient commun, quelque chose qui domine. Ma mère rit, c'est suffisamment rare pour justifier une recherche approfondie.

Dans mon lit je pense à la femme du kiosque à journaux, il y a cette phrase qui me revient, *c'est une fille qui vit dans un autre monde que le tien*.

Moi je m'en fous pas mal qu'il y ait plusieurs mondes dans le même monde et qu'il faille rester dans le sien. Je ne veux pas que mon monde soit un sous-ensemble A qui ne possède aucune intersection avec d'autres (B, C, ou D), que mon monde soit une patate étanche tracée sur une ardoise, un ensemble vide. Moi je préférerais être ailleurs, suivre une droite qui mènerait dans un endroit où les mondes communiquent entre eux, se recouvrent, où les contours sont perméables, où la vie est linéaire, sans rupture, où les choses ne s'arrêtent pas brutalement, sans raison, où les moments importants sont livrés avec leur mode d'emploi (niveau de risque, branchement sur secteur ou pile, durée prévisible d'autonomie) et les équipements nécessaires (airbags, GPS, aide au freinage d'urgence).

Parfois il me semble qu'à l'intérieur de moi quelque chose fait défaut, un fil inversé, une pièce défectueuse, une erreur de fabrication, non pas quelque chose en plus, comme on pourrait le croire, mais quelque chose qui manque.

— Monsieur Muller, venez au tableau.

Lucas déplie son grand corps, il se lève avec nonchalance, monte sur l'estrade, se poste devant la surface lisse.

— Tracez un rond.

Lucas prend la craie, s'exécute.

— C'est votre note.

Frémissement général.

— Vous pouvez ranger vos affaires et terminer l'heure en permanence. Je ne peux accepter un devoir aussi médiocre sur un contrôle de connaissances prévu depuis deux semaines.

Monsieur Marin distribue les copies, Lucas range ses affaires, impassible, il me jette un regard complice.

Il en faut davantage pour l'ébranler. Il traîne des pieds, se dirige vers la porte, il prend tout son temps.

À la sortie du lycée je l'aperçois, il est appuyé contre un panneau de sens interdit, il fume une cigarette. Il me fait signe et m'appelle, à chaque fois c'est la même sensation, à l'intérieur de mon corps, comme un trou d'air, comme si mon estomac descendait d'un coup dans mes talons et remontait aussi sec, c'est pareil dans les ascenseurs de la Tour Montparnasse pour la visite panoramique. Il m'attendait.

— Tu veux venir chez moi, Pépité ?

Panique à Disneyland, alerte rouge, mobilisation générale, affolement biologique, court-circuit, carambolage interne, évacuation d'urgence, révolution sidérale.

— Euh... merci... non... j'ai pas (cette puissance du dialogue, comme dirait mon père).

J'en meurs d'envie mais si jamais.

Peut-être que ça n'a rien à voir avec ça.

Si jamais il m'embrasse.

Peut-être qu'il veut juste qu'on discute un peu.

Mais si jamais.

Quand on embrasse, dans quel sens faut-il tourner la langue ? (La logique voudrait que ce soit dans le sens des aiguilles d'une montre, en

même temps, embrasser, je suppose que cela échappe au rationnel, à l'ordre des choses, il n'est donc pas exclu que cela se fasse en sens inverse).

— Je dois rentrer. Merci. Une autre fois peut-être.

Il s'éloigne, mains dans les poches, le bas de son jean est usé à force de traîner par terre, il est beau même de loin. Peut-être qu'il n'y aura pas d'autre fois. Peut-être que dans la vie on a une seule chance, tant pis si on ne sait pas la saisir, ça ne revient pas. Peut-être que je viens de rater *ma* chance. Dans le bus je regarde les gens, je me demande s'ils ont su saisir leur chance, rien ne l'indique ni ne l'infirme, ils ont tous la même expression de fatigue, parfois un vague sourire, je m'arrête une ou deux stations plus tôt, pour marcher, je fais ça souvent, quand je n'ai pas envie de rentrer chez moi, pas tout de suite. Je ne vais plus à la gare, je traîne un peu sur le boulevard Richard-Lenoir, c'est un endroit où il y a beaucoup de sans-abri, sur le terre-plein central, autour des jardins et dans les squares, ils sont en groupe, chargés de sacs, de chiens, de duvets, ils se réunissent autour des bancs, ils discutent, boivent des canettes, parfois ils rigolent, ils sont gais, parfois ils se disputent. Souvent il y a des filles avec eux, jeunes, elles ont des cheveux sales, des vieilles chaussures et tout. Je les observe de loin, leurs visages abîmés, leurs mains écorchées, leurs vêtements noirs de crasse, leurs rires édentés. Je les regarde avec cette honte sur moi, poisseuse, cette honte d'être du bon côté. Je les regarde avec cette peur que No soit devenue comme eux. À cause de moi.

Il y a quelques jours, Mouloud est mort. Depuis dix ans il vivait dehors, dans notre quartier. Il avait sa grille de métro, au croisement de deux rues, dans un renforcement, juste à côté de la boulangerie. C'était son territoire. Sur le trajet de l'école élémentaire, pendant quelques années, je l'ai vu là, tous les matins et tous les soirs. Les élèves le connaissaient bien. Au début, on avait peur de lui. Et puis on s'était habitué. On le saluait. On s'arrêtait pour discuter. Il refusait d'aller dans les foyers parce qu'ils n'acceptaient pas son chien. Même quand il faisait très froid. Les gens lui donnaient des couvertures, des vêtements, de la nourriture. Il avait ses habitudes au café d'en face, il buvait du vin dans des bouteilles en plastique. Pour Noël, on lui offrait des cadeaux. Mouloud était kabyle, il avait les yeux bleus. Il était beau. On racontait qu'il avait été ouvrier chez Renault pendant dix ans, et puis un jour sa femme était partie.

Mouloud a eu un malaise, on l'a emmené à l'hôpital, et le lendemain on a su qu'il était mort d'une embolie pulmonaire. Mon père a appris la nouvelle par les propriétaires du café. Là où Mouloud s'était installé, les gens ont commencé à coller des affiches, des lettres, des hommages, et même une photo de lui. Ils ont allumé des bougies et déposé des fleurs. Le vendredi suivant il y a eu un rassemblement, une centaine de personnes sont venues autour de sa tente qui était restée là, personne n'avait voulu y toucher. Le lendemain *Le Parisien* a publié un article sur Mouloud, avec une photo de son coin transformé en autel.

La dame du bar d'en face a recueilli le chien de Mouloud. Les chiens on peut les prendre chez soi, mais pas les SDF. Moi je me suis dit que si chacun d'entre nous accueillait un sans-abri, si chacun décidait de s'occuper d'une personne, une seule, de l'aider, de l'accompagner, peut-être qu'il y en aurait moins dans la rue. Mon père m'a répondu que ce n'était pas possible. Les choses sont toujours plus compliquées qu'il y paraît. *Les choses sont ce qu'elles sont*, et il y en a beaucoup contre lesquelles on ne peut rien. Voilà sans doute ce qu'il faut admettre pour devenir adulte.

On est capable d'envoyer des avions supersoniques et des fusées dans l'espace, d'identifier un criminel à partir d'un cheveu ou d'une minuscule particule de peau, de créer une tomate qui reste trois semaines au réfrigérateur sans prendre une ride, de faire tenir dans une puce microscopique des milliards d'informations. On est capable de laisser mourir des gens dans la rue.

Pendant les vacances de Noël nous restons à Paris. Ma mère n'aime plus les voyages, la campagne, la montagne, c'est au-dessus de ses forces, elle a besoin de rester là, en terrain connu. Le soir il me semble que je peux nous voir, de l'extérieur, au travers des baies vitrées, le sapin clignote dans le fond du salon, ce sont les mêmes boules et les mêmes guirlandes que l'on ressort depuis des siècles, personne ne s'y intéresse, n'y prête attention, pas même mon père qui pourtant s'y connaît en illusion familiale, nous serions sans doute tous d'accord pour conclure que cela n'a pas de sens, mais personne ne le dit, alors chaque année le carton est ouvert, le sapin décoré, le menu prévu à l'avance. En général mes grands-parents viennent de Dordogne, ils dorment chez nous le soir du réveillon, la seule chose que j'aime c'est qu'on dîne très tard car ils vont à la messe de minuit (ma grand-mère refuse de dîner avant, sinon elle s'endort à cause de la digestion). Le lendemain, ma tante, mon oncle et mes cousins nous rejoignent pour le déjeuner. La trêve de Noël ça veut dire qu'il faut faire semblant d'être content, d'être heureux, de bien s'entendre avec tout le monde. À Noël par exemple on invite ma tante (qui est la sœur de mon père) qui fait toujours des réflexions sur ma mère devant elle, comme si elle n'était pas là, comme si elle faisait partie du décor, Anouk devrait se secouer un peu, il y a quand même un moment où il faut se reprendre en main, tu ne crois pas, Bernard, c'est pas bon pour la petite qui est déjà assez perturbée comme ça, et toi, tu as l'air épuisé, tu ne peux pas être tout le temps au four et au moulin, il va bien falloir qu'elle s'en sorte. Mon père ne répond pas, ma mère fait mine de ne pas avoir entendu, on fait passer le plat, on se ressert de gigot, de dinde ou de je ne sais quoi, on enchaîne sur leurs dernières vacances à l'île Maurice, le buffet était gi-gan-tes-que, les animations for-mi-da-bles, on a rencontré un couple très sympathique, les garçons ont fait de la plongée. Moi je n'aime pas qu'on s'attaque à des gens sans défense, ça me met hors de moi, encore plus quand il s'agit de ma mère, alors un jour je lui ai dit : et toi, Sylvie, comment tu serais si tu avais tenu ton enfant mort dans tes bras ? Ça a jeté un froid polaire d'un seul coup, j'ai bien cru qu'elle allait s'étouffer avec son huître, il y a eu un long silence, c'était un moment magnifique, à cause du sourire qui s'est dessiné sur les lèvres de ma mère,

tout petit, ma grand-mère a passé sa main sur ma joue et puis la conversation a repris.

Noël est un mensonge qui réunit les familles autour d'un arbre mort recouvert de lumières, un mensonge tissé de conversations insipides, enfoui sous des kilos de crème au beurre, un mensonge auquel personne ne croit.

Ils sont tous repartis. Je porte autour du cou une petite chaîne en or avec un pendentif en forme de cœur que mes parents m'ont offert. Un soir à table je pense à No, à Mouloud, à Lucas, je regarde l'assiette posée devant moi, j'essaie de compter les nouilles, et en même temps le nombre de battements de mes pieds sous la table. J'aime bien me diviser en deux, mener de front deux activités parallèles, par exemple chanter une chanson tout en lisant un mode d'emploi ou une affiche sans m'interrompre. Je me fixe des défis, tant pis s'ils sont absurdes. Quarante-six nouilles et cinquante-quatre battements plus tard, j'arrête de compter. Tout ça ne sert à rien. Tout ça ne sert qu'à oublier une chose : No est seule. No est quelque part et je ne sais pas où. No m'a offert son temps et je n'ai rien donné.

Le lendemain j'ai pris le métro jusqu'à la Porte de Bagnole, sans hésiter je me suis engouffrée dans le centre commercial. J'ai hésité à attraper un Caddie, histoire de me fondre dans le décor, il était dix heures, l'hypermarché était déjà plein. Au rayon charcuterie, une dizaine de personnes attendaient, deux vendeuses se partageaient le service. J'ai pris ma place dans la queue et j'ai commencé à les observer. Elles portaient toutes les deux un tablier blanc et une sorte de coiffe en tissu, l'une était blonde avec des cheveux raides, l'autre brune et frisée. Je me suis remise entre les mains du hasard : quand viendrait mon tour, ce serait forcément Geneviève, l'amie de No, qui s'adresserait à moi.

Parfois le hasard obéit à la nécessité. C'est l'une de mes théories (dite *théorie de l'absolument indispensable*). Il suffit de fermer les yeux, visualiser la situation souhaitée, se concentrer sur l'image, ne rien laisser interférer, ne pas se laisser distraire. Alors quelque chose se produit, pile comme on l'a voulu. (Bien sûr cela ne marche pas à tous les coups. Comme toute théorie digne de ce nom, la *théorie de l'absolument indispensable* souffre des exceptions.)

La brune m'a demandé ce que je désirais. J'ai sursauté.

— Je cherche quelqu'un que vous connaissez peut-être. Elle s'appelle No.

— Nollwenn ?

— Oui.

— Qu'est-ce que tu lui veux ?

Je m'étais tellement concentrée que j'en avais oublié ce qu'il fallait dire.

— J'aimerais bien la retrouver.

— Écoute, là, je travaille, j'ai pas le temps de te parler.

— Elle vient toujours chez vous ?

— Non. Je lui ai demandé de partir et de plus revenir. Je pouvais pas la garder. Elle vidait mon frigo, elle foutait rien de ses journées, elle cherchait pas de boulot.

— Vous savez où elle est ?

— Aux dernières nouvelles elle était dans un foyer. Mais ces trucs-là, ça dure jamais très longtemps. Je ne sais plus lequel.

Derrière moi une dame engoncée dans un manteau vert, appuyée sur un caddie rempli à ras bord, commençait à s'impatienter.

J'ai dit merci et j'ai tourné les talons.

J'ai repris le métro, je suis descendue à Bastille, j'ai marché jusqu'à la rue de Charenton. En face du vingt-neuf, le long de l'Opéra, telle que No me l'avait décrite, une tente Igloo était posée à même le trottoir. Derrière, coincés contre le mur, s'accumulaient cartons, cabas et couvertures. La tente était fermée. J'ai appelé. J'ai attendu quelques minutes, hésitante, et puis j'ai commencé à faire glisser la fermeture éclair. J'ai passé ma tête à l'intérieur, il y avait une odeur épouvantable, je me suis mise à quatre pattes, j'ai avancé un peu, à la recherche d'un indice (quand j'étais petite, avec mes cousins on jouait aux détectives, j'étais la meilleure), j'ai jeté un coup d'œil circulaire, des sacs en plastique étaient entassés vers le fond, quelques canettes vides jonchaient le sol.

— Hé ! Ho !

D'un bond j'ai voulu me relever, j'ai marché sur mon lacet, je me suis étalée de tout mon long, à plat ventre, l'homme grondait derrière moi, il m'a attrapée par le col, dans un même mouvement m'a sortie de la tente et m'a remise debout. Si j'avais été équipée d'une fonction *volatilisation instantanée*, ça m'aurait bien arrangée. Il était tout rouge, il sentait le vin. J'étais morte de peur.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

Mon cœur battait à grande vitesse, il m'a fallu à peu près deux minutes pour proférer un son.

— On t'a jamais dit qu'il fallait pas rentrer chez les gens ?

— Excusez-moi, je... Je cherche No. Elle m'a dit qu'elle vous connaissait.

— Je m'en souviens pas.

— Euh... elle est brune, avec les yeux bleus, pas très grande, les cheveux comme moi, un peu moins longs. Elle a dormi une ou deux fois avec vous, enfin, je veux dire, dans votre tente.

— Mouais... ça me dit vaguement quelque chose.

— Vous savez où je pourrais la trouver ?

— Écoute, moi j'veux pas d'emmerdes. Et puis là j'ai des trucs à faire, faut que je range.

— Depuis combien de temps vous ne l'avez pas vue ?

— Je t'ai dit que j'avais pas le temps.

— Vous n'auriez pas une toute petite idée. S'il vous plaît.

— Dis donc, tu sais ce que tu veux, toi... Mais moi je dépanne les gens, comme ça, une nuit ou deux, après j'oublie.

Il m'a regardée longuement, mon manteau, mes bottines, mes cheveux, il s'est gratté la tête, avec l'air de quelqu'un qui hésite.

— T'as quel âge ?

— Treize ans. Bientôt quatorze.

— T'es de sa famille ?

— Non.

— Des fois elle mange à la soupe populaire de la rue Clément. C'est moi qui lui ai refilé le plan. Je la vois là-bas, de temps en temps. Bon, allez, dégage, maintenant.

De retour chez moi j'ai fait des recherches sur le site de la Mairie de Paris, j'ai trouvé l'adresse exacte, les horaires et le numéro de téléphone. Les repas sont servis entre 11 h 45 et 12 h 30, les tickets distribués à partir de 10 h. Plusieurs jours de suite je me suis postée sur le trottoir d'en face, pendant plus d'une heure j'ai regardé les gens entrer et sortir, je ne l'ai pas vue.

C'est le dernier jour des vacances, la queue se déploie sur une cinquantaine de mètres, les portes ne sont pas encore ouvertes, de loin je reconnais son blouson. À mesure que je m'approche, je sens mes jambes faiblir, il faut que je ralentisse, que je prenne le temps, que je calcule des divisions et des multiplications très compliquées dans ma tête, tout en marchant vers elle, pour être sûre d'avancer, je fais souvent ça, quand j'ai peur de me mettre à pleurer, ou de faire marche arrière, j'ai dix secondes pour trouver trois mots qui commencent par h et finissent par e, conjuguer le verbe seoir à l'imparfait du subjonctif ou calculer des multiplications invraisemblables avec des tonnes de retenues. Elle me voit. Elle me regarde droit dans les yeux. Sans un geste, sans un sourire, elle se détourne comme si elle ne m'avait pas reconnue. J'arrive à sa hauteur, je découvre son visage, comme elle a changé, cette amertume à ses lèvres, cet air de défaite, d'abandon. Je m'arrête, elle m'ignore, elle attend, coincée entre deux hommes, elle ne fait pas un pas pour se dégager, elle reste là, derrière le plus gros, le visage enfoui dans son écharpe. Les voix se taisent, pendant quelques secondes, tout le monde me regarde, de bas en haut et de haut en bas.

Je suis bien habillée. Je porte un manteau propre avec une fermeture éclair qui marche, des chaussures cirées, un sac à dos de marque, mes cheveux sont lisses et bien coiffés. Dans les jeux de logique où l'on doit deviner l'intrus, il ne serait pas difficile de me désigner.

Les conversations reprennent, à voix basse, attentives, je m'approche d'elle.

Je n'ai pas le temps d'ouvrir la bouche, elle me fait face, son visage est dur, fermé.

— Qu'est-ce que tu fous là ?

— Je te cherchais...

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Je m'inquiétais pour toi.

— Ça va très bien, merci.

— Mais tu...

— Ça va, t'as compris ? Ça va très bien. J'ai pas besoin de toi.

Elle a élevé la voix, une rumeur commence à parcourir la queue, je perçois seulement des bribes, qu'est-ce qui se passe, c'est la gamine, qu'est-ce qu'elle veut, je ne peux plus faire un geste, No me pousse d'un coup sec, je glisse du trottoir, je ne parviens pas à détacher mes yeux de son visage, elle garde la main tendue pour m'éloigner.

Je voudrais lui dire que moi j'ai besoin d'elle, que je n'arrive plus à lire, ni à dormir, qu'elle n'a pas le droit de me laisser comme ça, même si je sais que c'est le monde à l'envers, de toute façon le monde tourne à l'envers, il n'y a qu'à regarder autour de soi, je voudrais lui dire qu'elle me manque, même si c'est absurde, même si c'est elle qui manque de tout, de tout ce qu'il faut pour vivre, mais moi aussi je suis toute seule et je suis venue la chercher.

Les premiers arrivés commencent à entrer dans le bâtiment, la queue avance vite et je la suis.

— Barre-toi, Lou, je te dis. Tu me fais chier. Tu n'as rien à faire là. C'est pas ta vie, ça, tu comprends, c'est pas ta vie !

Elle a hurlé les derniers mots, avec une violence incroyable, je recule sans cesser de la regarder, je finis par faire demi-tour, je m'éloigne, quelques mètres plus loin je me retourne une dernière fois, je la vois entrer dans le bâtiment, elle se retourne aussi, elle s'arrête, on dirait qu'elle pleure, elle ne bouge plus, les autres la bousculent, la dépassent, j'entends quelqu'un l'engueuler, elle répond par une injure, crache par terre, un homme la pousse, elle disparaît dans l'ombre d'un couloir.

Je repars jusqu'à la station de métro, il suffit de suivre la ligne grise du trottoir, je compte le nombre de poubelles de la ville de Paris, les vertes d'un côté et les jaunes de l'autre, je crois qu'à ce moment-là je la déteste, elle et tous les sans-abri de la terre, ils n'ont qu'à être plus sympathiques, moins sales, c'est bien fait pour eux, ils n'ont qu'à faire des efforts pour se rendre aimables au lieu de picoler sur les bancs et de cracher par terre.

Quand je regarde le ciel, je me demande toujours jusqu'où ça va, s'il y a une fin. Combien de milliards de kilomètres il faudrait faire, pour en voir le bout. J'ai cherché dans mon nouveau livre, il y a un chapitre entier consacré à la question. Diverses observations, interprétées dans le cadre de la théorie du *big bang*, suggèrent que l'univers est âgé de 13,7 milliards d'années. C'est environ 300 000 ans après sa naissance que la lumière a pu y circuler librement (l'univers serait devenu transparent). L'objet le plus lointain théoriquement observable a émis sa lumière aux premiers instants de l'univers transparent. Il définit ce qu'on appelle *l'horizon visible*. Le rayon de 13,7 milliards d'années lumière est donc celui de l'univers visible. Au-delà de cette distance, on ne peut rien voir, on ne sait pas si l'univers s'étend plus loin ou pas. On ne sait pas si la question même a un sens. C'est pour ça que les gens restent chez eux, dans leur petit appartement, avec leurs petits meubles, leurs petits bols, leurs petits rideaux et tout, à cause du vertige. Car si on lève le nez la question inévitablement se pose, et puis aussi celle de savoir ce que nous sommes, nous, si petits, dans tout ça.

Le soir quand mon père rentre je l'assaille de questions auxquelles il ne sait pas toujours répondre, alors il cherche dans des livres, ou bien sur Internet, il n'abandonne jamais, même quand il est très fatigué. L'autre jour je lui ai demandé ce que ça voulait dire, *tellurique*, j'ai bien senti qu'il aurait préféré allumer la télévision et regarder une bonne série avec des flics modernes qui passent leur journée à résoudre des énigmes et traquer des criminels, mais qui ont des soucis comme tout le monde, et des histoires d'amour aussi, n'empêche qu'il a cherché dans ses livres pour me donner une définition exacte. Mon père, s'il avait voulu, il aurait pu être un bon flic de série télé. Il ne s'énervé jamais, il a une veste en cuir, une épouse malade dont il s'occupe très bien et une fille adolescente un peu pénible, bref, tous les ingrédients nécessaires pour qu'on s'attache à lui et qu'on n'ait pas envie qu'il lui arrive quelque chose.

Quand je regarde un film avec lui je fais vœu de silence, mais parfois c'est plus fort que moi, je ne peux pas m'empêcher d'ajouter un commentaire, ou d'attirer son attention, par exemple quand l'héroïne est assise sur le canapé, les cheveux derrière les épaules, et qu'au plan d'après,

alors qu'elle n'a pas bougé, ses cheveux pendent devant. Pour me taquiner il me dit arrête l'ordinateur, Lou, appuie sur pause, et puis il m'ébouriffe, je vais t'en faire une coiffure, moi, tu vas voir.

Quand j'étais petite ma mère déposait un ou deux carrés de chocolat sur une tranche de pain, elle la glissait dans le four, j'attendais derrière la vitre, je regardais le chocolat fondre, passer de la forme solide à la forme molle, c'est ce qui me plaisait le plus, assister à cette métamorphose, bien plus encore que la perspective d'étaler le chocolat sur le pain et de déguster le résultat. Quand j'étais petite je regardais le sang coaguler sur mes écorchures, j'ignorais la douleur, j'attendais la dernière goutte, celle qui allait sécher, celle qui allait devenir une petite croûte que je finirais par arracher. Quand j'étais petite je restais le plus longtemps possible la tête en bas, pour devenir toute rouge, me redressais d'un coup et regardais dans le miroir mon visage reprendre peu à peu une couleur normale. Je faisais des expériences. Aujourd'hui j'attends la transformation de mon corps, mais je ne suis pas comme les autres filles, je ne parle pas de celles de ma classe qui ont quinze ans, je parle de celles de mon âge, je vois bien quand je les croise dans la rue, elles marchent comme si elles allaient quelque part, elles ne regardent pas leurs pieds, et leurs rires résonnent de tous les serments qu'elles ont partagés. Moi je n'arrive pas à grandir, à changer de forme, je suis toute petite, je reste toute petite, peut-être parce que je connais ce secret que tout le monde fait semblant d'ignorer, peut-être parce que je sais à quel point nous sommes de toutes petites choses.

Quand on reste dans un bain trop longtemps on a les doigts tout fripés. J'ai lu l'explication dans un livre : la couche supérieure de notre peau, l'épiderme, absorbe l'eau, se dilate, et fait des plis. Voilà le vrai problème : nous sommes des éponges. Et pour ma part cela ne concerne pas seulement les mains et les pieds. J'absorbe tout, tout le temps, je suis perméable. Ma grand-mère trouve que c'est dangereux et très mauvais pour la santé. Elle dit cette pauvre petite, elle a la tête qui va finir par exploser, avec tout ce qu'elle ingurgite, comment voulez-vous qu'elle s'y retrouve, qu'elle fasse le tri, Bernard, vous devriez l'inscrire à un cours de gymnastique, ou de tennis, qu'elle se dépense un peu, qu'elle transpire, sinon la tête va finir par lui tomber entre les pieds.

Il est monté dans le bus par l'arrière, une station après la mienne. Pile en face de moi. Il m'a tendu la joue, je me tenais à la barre, je l'ai lâchée pour m'approcher de lui, malgré le monde autour de nous j'ai perçu le parfum d'adoucissant qui émanait de ses vêtements.

— T'as passé des bonnes vacances, Pépité ?

J'ai fait la moue.

Lucas se tient devant moi avec cet air désinvolte qui le quitte rarement. Pourtant je sais qu'il sait. Il sait que les filles du lycée sont toutes folles de lui, il sait que Monsieur Marin le respecte même s'il passe son temps à lui faire des remarques, il sait combien le temps nous échappe et que le monde ne tourne pas rond. Il sait voir à travers les vitres et le brouillard, dans la couleur pâle des matins, il sait la force et la fragilité, il sait que nous sommes tout et son contraire, il sait combien c'est difficile de grandir. Un jour il m'a dit que j'étais une fée.

Il m'impressionne. Je l'observe tandis que le bus redémarre, on se pousse vers l'arrière, il réclame des précisions sur mon Noël, je cherche ce que je pourrais bien raconter, me contente de lui retourner la question. Il est parti chez ses grands-parents, à la campagne, il hausse les épaules avec un sourire.

J'aimerais lui dire que j'ai perdu No, que je m'inquiète pour elle, je suis sûre qu'il comprendrait. Lui dire que certains soirs je n'ai pas envie de rentrer chez moi, à cause de toute cette tristesse qui colle aux murs, à cause du vide dans les yeux de ma mère, à cause des photos enfermées dans les boîtes, à cause du poisson pané.

— Un soir si tu veux, Pépité, on pourrait aller à la patinoire ?

— Mmmm.

(J'ai vu des patins à glace, chez Go Sport, il y a des tas de lacets à faire passer dans des crochets. Insoluble.)

Nous descendons du bus devant le lycée, les portes ne sont pas encore ouvertes, les élèves se rassemblent en grappe, discutent, s'esclaffent, allument des cigarettes, Lucas connaît tout le monde mais il reste avec moi.

J'essaie de faire bonne figure, de ne pas laisser les idées envahir ma tête, ces idées qui me traversent souvent, quand je vois tout ce qui pourrait se passer, le meilleur et le pire, elles surgissent n'importe quand, dès que

mon attention se relâche, c'est comme un filtre optique qui fait voir la vie d'une autre couleur. La vie en mieux ou en catastrophe, ça dépend des fois.

J'essaie de ne pas penser qu'un jour Lucas pourrait m'entourer de ses bras et me serrer contre lui.

Je sors par la grande porte, perdue au milieu du flot. Sur le trottoir d'en face, je l'aperçois. Je l'aperçois tout de suite : un point sombre dans la lumière du soir. No m'attend. Elle s'est souvenue du nom de mon lycée et elle est venue. Elle ne traîne pas avec elle son habituel barda, seulement un sac qu'elle porte en bandoulière. No est là, il me suffit de traverser la rue. De loin ça se voit qu'elle est sale, son jean est maculé de traînées noires, ses cheveux collés par petits paquets. Je reste comme ça, plusieurs minutes, immobile, bousculée par les élèves, il y a le bruit des mobylettes, les rires, les éclats de voix, comme un tourbillon autour de moi. Il y a moi. En face d'elle. Quelque chose me retient. Alors je remarque ses yeux gonflés, les traces sombres sur son visage, son incertitude, d'un seul coup je n'ai plus d'amertume, ni de ressentiment, seulement l'envie de la prendre dans mes bras. Je traverse. Je dis viens. Elle me suit jusqu'au Bar Botté. Les gens nous regardent. Les gens nous regardent parce que No vit dans la rue et ça se voit comme le nez au milieu de la figure.

Elle raconte tête baissée, les mains entourant sa tasse, elle cherche la chaleur quitte à se brûler les paumes. Elle dort dans un centre d'hébergement d'urgence du Val-de-Marne où elle a été admise pour quatorze jours. À huit heures trente, chaque matin, elle est dehors. Dehors pour toute une journée. Il faut tuer le temps. Marcher pour ne pas avoir froid. Trouver un endroit abrité pour s'asseoir. Il faut traverser tout Paris pour un repas chaud. Prendre un ticket. Attendre. Repartir. Demander de l'argent à la sortie d'un magasin ou dans le métro. Quand elle a la force. La force de dire s'il vous plaît. Bientôt il faudra trouver un autre lieu d'accueil. C'est sa vie. Aller de foyer en foyer. Tenir le plus longtemps possible. Repousser les échéances. Trouver de quoi manger. Éviter de dormir dans la rue. Chercher du travail, elle a essayé. Les fast-foods, les bars, les restaurants, les supermarchés. Mais sans adresse ou avec celle d'un centre d'hébergement la réponse est toujours la même. Contre ça, elle ne peut rien. Pas d'adresse, pas de boulot. Elle a abandonné. Elle n'a jamais pensé que sa vie deviendrait si merdique, quand elle était petite elle voulait être coiffeuse, faire des shampoings, des couleurs, et puis plus tard avoir un

salon de coiffure. Mais elle n'a pas appris, ni ça, ni autre chose, elle n'a rien appris. Elle dit je sais pas ce que je vais faire, tu vois, je sais plus du tout.

Elle se tait, pendant quelques minutes, le regard dans le vague. Je donnerais tout, mes livres, mes encyclopédies, mes vêtements, mon ordinateur, pour qu'elle ait une vraie vie, avec un lit, une maison et des parents pour l'attendre. Je pense à l'égalité, à la fraternité, à tous ces trucs qu'on apprend à l'école et qui n'existent pas. On ne devrait pas faire croire aux gens qu'ils peuvent être égaux ni ici ni ailleurs. Ma mère a raison. C'est la vie qui est injuste et il n'y a rien à ajouter. Ma mère elle sait quelque chose qu'on ne devrait pas savoir. C'est pour ça qu'elle est inapte pour son travail, c'est marqué sur ses papiers de sécurité sociale, elle sait quelque chose qui l'empêche de vivre, quelque chose qu'on devrait savoir seulement quand on est très vieux. On apprend à trouver des inconnues dans les équations, tracer des droites équidistantes et démontrer des théorèmes, mais dans la vraie vie, il n'y a rien à poser, à calculer, à deviner. C'est comme la mort des bébés. C'est du chagrin et puis c'est tout. Un grand chagrin qui ne se dissout pas dans l'eau, ni dans l'air, un genre de composant solide qui résiste à tout.

No me regarde, sa peau est devenue grise et sèche comme celle des autres, à la voir comme ça il me semble qu'elle est arrivée au bout, au bout de ce qu'on peut supporter, au bout de ce qui est humainement acceptable, il me semble qu'elle ne pourra plus jamais se relever, qu'elle ne pourra plus jamais être jolie et propre, elle sourit pourtant, elle dit ça me fait plaisir de te voir.

Je vois sa lèvre trembler, ça dure à peine une seconde, elle baisse les yeux, je prie dans ma tête de toutes mes forces pour qu'elle ne pleure pas, même si je ne crois pas tous les jours en Dieu, parce que si elle se met à pleurer je m'y mets aussi, et quand je commence ça peut durer des heures, c'est comme un barrage qui cède sous la pression de l'eau, un déluge, une catastrophe naturelle, et pleurer de toute façon ça ne sert à rien. Elle racle le fond de sa tasse avec sa petite cuiller pour attraper le sucre, elle se renverse sur sa chaise, elle a repris le dessus, je le vois à la façon dont elle serre la mâchoire, je la connais.

— Alors ton exposé ?

Je lui raconte combien j'ai eu peur, devant toute la classe, ma voix qui tremblait au début et puis après plus du tout, parce que c'était comme si elle avait été avec moi, comme si elle m'avait donné la force, et puis le soulagement, quand ça a été fini, les applaudissements et tout.

— Et puis, Lucas, tu sais, ce garçon dont je t'avais parlé, ça fait au moins deux fois qu'il me propose de venir chez lui après les cours, et puis il veut que je vienne avec lui à la patinoire, mais à chaque fois je me défile, je sais pas trop quoi faire.

Elle aime que je lui raconte des histoires, elle est comme une toute petite fille, je vois bien qu'elle écoute en vrai, peut-être parce que ça lui rappelle des souvenirs de quand elle allait encore à l'école, elle a les yeux qui brillent, alors je parle, je lui raconte Lucas, ses deux ans de retard, les Opinel qu'il collectionne, ses cheveux noirs, la cicatrice au-dessus de sa bouche, qui descend, blanche, en biais, sur la lèvre, son sac en toile avec des inscriptions au marqueur que je ne comprends pas, son insolence en classe, ses accès de violence, et ce jour où il a tout jeté par terre, les livres, la table, les stylos et tout, avant de quitter le cours, comme un roi, sans même se retourner. Je lui parle de Lucas, de ses dix-sept ans, de son corps qui semble si lourd, si dense, et cette façon qu'il a de me regarder, comme si j'étais une fourmi égarée, ses copies blanches et l'excellence de mes notes, ses trois jours de renvoi et mes devoirs cités en exemple, sa douceur avec moi, pourtant à l'extrême opposé de lui.

— Et toi, t'as déjà été amoureuse d'un garçon ?

— Ouais, quand j'avais ton âge à peu près. J'étais dans un internat, à Frenouville. On n'était pas dans la même classe, mais on se retrouvait le soir, au lieu d'aller en permanence, on traînait dehors, on s'asseyait au pied des arbres, même l'hiver.

— Comment il s'appelait ?

— Loïc.

— Et après ?

— Après quoi ?

— Ben... qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je te raconterai un autre jour.

Elle n'aime pas parler. Il y a toujours un moment où ça s'arrête. Souvent de la même manière : Un autre jour. Une autre fois.

— Ça t'a rendue triste ?

— Je t’ai dit une autre fois.

— Je voulais te demander un truc. Est-ce que tu sais dans quel sens on tourne la langue, quand on embrasse un garçon ?

D’abord elle ouvre ses yeux, très très grand. Et puis elle rit. Je ne l’ai jamais vue rire comme ça. Alors je ris aussi. Si j’avais plus d’argent j’appellerai le garçon et je crierais *Champagne*, je claquerais dans mes mains, je ferais venir des petits-fours comme au mariage de ma grande cousine, des quantités, on mettrait la musique à fond dans le café, on danserait sur les tables, on inviterait tous les gens à notre fête, No irait se changer dans les toilettes, elle enfilerait une belle robe et des jolies chaussures, on fermerait les portes pour être tranquille et pour faire le noir, on monterait le son comme dans la chanson.

— T’as de ces questions ! Y a pas de sens pour embrasser, on n’est pas des machines à laver !

Elle rit encore un peu, et puis elle me demande si je n’ai pas un kleenex, je lui tends le paquet.

Elle regarde l’horloge du café, elle se lève d’un bond, au centre ils doivent être de retour avant dix-neuf heures, sinon on ne les accepte plus. Je lui donne l’argent qu’il me reste pour son ticket de RER. Elle ne refuse pas.

Nous descendons ensemble dans le métro, en bas de l’escalator il faut se séparer. Je dis j’aimerais bien que tu reviennes me voir, si tu peux. Ce n’est plus si difficile à dire. Elle sourit.

— D’accord.

— Tu le promets ?

Elle passe sa main dans mes cheveux, d’un geste rapide, comme on fait avec les enfants.

Et si No venait chez nous. Et si on décidait d'aller à l'encontre de ce qui se fait ou ne se fait pas, si on décidait que *les choses* peuvent être autrement même si c'est très compliqué et toujours bien plus qu'il n'y paraît. Voilà la solution. La seule. Chez nous elle aurait un lit, une place à table, un placard pour ranger ses affaires, une douche pour se laver. Chez nous elle aurait une adresse. Elle pourrait se remettre à chercher du travail. Depuis tout ce temps la chambre de Thaïs est restée vide. Mon père a fini par donner le lit de bébé, les habits et la commode. Plus tard il y a installé un canapé et une table. Il s'y enferme de temps en temps, quand il a du travail à finir. Ou quand il a besoin d'être seul. Ma mère n'y entre plus, en tout cas jamais en notre présence. Elle n'a touché à rien, mon père s'est occupé de tout. Pour désigner la pièce on ne dit plus la *chambre*, on parle dorénavant du *bureau*. La porte reste fermée.

J'attends quelques jours pour me lancer. J'attends le bon moment. Il n'y a pas trente-six façons de présenter les choses. D'un côté la vérité. Brute. De l'autre, une mise en scène, un stratagème pour faire croire que No n'est pas ce qu'elle est. J'imagine différentes hypothèses : No est la cousine d'une amie de classe, venue de province, elle cherche une place de jeune fille au pair pour poursuivre ses études. No est assistante au lycée et cherche une chambre. No revient d'un long séjour à l'étranger. Ses parents sont des amis de Madame Rivery, ma prof de français. No est la fille du proviseur et son père l'a chassée car elle a échoué à ses examens. Je retourne l'affaire dans tous les sens, à chaque fois je me heurte au même problème : au point où elle en est, No est incapable de jouer un rôle. Un bain chaud et des nouveaux vêtements n'y suffiront pas.

Un soir, je prends mon courage à deux mains, nous sommes à table, pour une fois ma mère ne s'est pas couchée à peine la nuit tombée et dîne avec nous, c'est le moment ou jamais. J'annonce la couleur. J'ai quelque chose d'important à leur demander. Il ne faut pas m'interrompre. Sous aucun prétexte. Il faut me laisser aller au bout. J'ai préparé un argumentaire en trois parties comme Madame Rivery nous l'a enseigné, précédé d'une introduction pour poser le sujet et suivi d'une conclusion à double niveau (il

faut poser une question qui ouvre sur un nouveau débat, une nouvelle perspective).

Dans les grandes lignes, le plan est le suivant :

Introduction : j'ai rencontré une jeune fille de dix-huit ans qui vit dans la rue et dans des foyers. Elle a besoin d'aide (je vais à l'essentiel, pas d'ajout, pas de fioritures).

Grand 1 (thèse) : elle pourrait s'installer chez nous, le temps de reprendre des forces, de trouver du travail (j'ai prévu des arguments concrets et des propositions pratiques). Elle dormirait dans le *bureau* et participerait aux tâches ménagères.

Grand 2 (antithèse : on donne soi-même les contre-arguments pour mieux les désintégrer) : Certes, il y a des organismes spécialisés et des assistantes sociales, ce n'est pas forcément à nous de prendre en charge une personne dans cette situation, c'est *plus compliqué qu'il y paraît*, nous ne la connaissons pas, nous ne savons pas à qui nous avons affaire.

Grand 3 (synthèse) : Il y a plus de deux cent mille sans-abri en France et les services sociaux ne peuvent pas faire face. Chaque nuit des milliers de gens dorment dehors. Il fait froid. Et chaque hiver des gens meurent dans la rue.

Conclusion : Qu'est-ce qui nous empêche d'essayer ? De quoi avons-nous peur, pourquoi avons-nous cessé de nous battre ? (Madame Rivery me dit souvent que mes conclusions sont un peu emphatiques, je veux bien l'admettre, mais parfois la fin justifie les moyens.)

J'ai écrit ma démonstration sur un cahier et souligné en rouge les points majeurs. Devant le miroir de la salle de bains j'ai répété, les mains calmes et la voix posée.

Nous sommes attablés devant une pizza de chez Picard dont j'ai mis de côté l'emballage, les rideaux sont tirés, la petite lampe du salon nimbe nos visages d'une lumière orangée. Nous sommes dans un appartement parisien, au cinquième étage, fenêtres fermées, à l'abri. Je commence à parler et très vite je perds le fil, j'oublie le plan, je me laisse emporter par le désir que j'ai de les convaincre, le désir de voir No parmi nous, assise sur nos chaises, sur notre canapé, buvant dans nos bols et mangeant dans nos assiettes, je ne sais pas pourquoi je pense à Boucle d'Or et aux trois ours, alors que No a les cheveux noirs et raides, je pense à cette image du livre que ma mère me lisait quand j'étais petite, Boucle d'Or a tout cassé, le bol, la chaise et le lit, et l'image revient sans cesse, j'ai peur de perdre mes mots alors je parle à

toute vitesse, sans rien suivre, je parle longtemps, je raconte je crois comment j'ai rencontré No, le peu que je sais d'elle, je parle de son visage, de ses mains, de sa valise bringuebalante, de son sourire si rare. Ils m'écoutent jusqu'au bout. Ensuite il y a un silence. Un long long silence.

Et puis la voix de ma mère, encore plus rare que le sourire de No, sa voix soudain si claire.

— On devrait la rencontrer.

Mon père relève la tête, sidéré. La pizza est froide, je forme une boule dans ma bouche, imbibée de salive, et je compte jusqu'à dix avant d'avaler.

Mon père répète après elle, d'accord, on devrait la rencontrer.

Comme quoi *les choses* peuvent être autrement, comme quoi l'infiniment petit peut devenir grand.

J'ai attendu No, je l'ai cherchée des yeux à la sortie du lycée, tous les soirs, retardant le moment où je prendrais le métro pour rentrer, j'ai guetté sa silhouette en déséquilibre, son pas traînant. Je n'ai pas perdu confiance.

Ce soir elle est là. Elle avait promis. Le froid de janvier transperce la peau. Elle a quitté le centre d'hébergement d'urgence où elle était, là-bas on lui a donné d'autres adresses, on l'a recommandée, mais il faut attendre qu'une place se libère. Elle est retournée voir son copain de la rue de Charenton, il l'a prise avec lui quelques nuits, mais d'autres se sont installés à côté d'eux, avec leurs tentes, parce que le coin est bien abrité, et puis ils ont commencé à faire des histoires, à écouter la radio à n'importe quelle heure et à vouloir la baiser. Elle m'explique tout ça d'une seule traite, sur le trottoir, elle dit *baiser* comme elle parlerait à un adulte et je suis fière qu'elle ne me traite pas comme une gamine parce que je sais bien ce que ça signifie, et la différence qu'il y a avec d'autres mots pour dire la même chose, et que les mots ont leur importance et les nuances aussi.

Je ne peux pas la ramener chez moi dans cet état-là. Il faut qu'elle se lave et qu'elle trouve des habits. À cette heure de la journée ma mère est à la maison et No doit être un minimum présentable. Je suis sûre de ça, même si mes parents ont dit oui, une première impression peut tout gâcher. Alors tout va très vite, malgré tout ce qui me tient à distance quand il faut agir, se lancer, parce que souvent les images et les mots envahissent ma tête et me paralysent, mais cette fois il faut que tout aille dans le même sens, sans se bousculer, sans s'éparpiller, il faut mettre un pied devant l'autre sans se poser la question de savoir s'il vaut mieux commencer par le droit ou le gauche. (Un jour Madame Cortanze, la psychologue, a dit à mon père que les enfants intellectuellement précoces ont une grande capacité à conceptualiser, à appréhender le monde, mais qu'ils peuvent être démunis face à des situations relativement simples. Cela m'est apparu comme une grave maladie, un handicap majeur que je ne pourrais jamais surmonter.)

Je demande à No de m'attendre, de ne pas bouger, c'est la première fois je crois que je lui parle sur ce ton, sans appel. Elle n'a plus la force. Plus la force de protester, plus la force de dire non. Je traverse de nouveau la rue, j'attrape Lucas par le bras, en temps normal je ne pourrais jamais faire un geste pareil, mais parfois les circonstances obligent, il y a quelques jours il

m'a dit qu'il vivait presque seul dans un appartement de cinq pièces. Son père est parti vivre au Brésil, il envoie de l'argent. Sa mère dort rarement chez lui, elle lui laisse des mots sur des Post-It jaunes, collés sur la porte d'entrée, ne répond pas aux convocations des professeurs, une ou deux fois par mois elle signe un chèque, quand le frigidaire est vide. La femme de ménage vient chaque semaine et s'inquiète de savoir s'il mange bien.

En quelques mots je lui explique la situation, il faut faire vite et tant pis si je bafouille, tant pis si j'ai des plaques rouges sur le cou, il n'y a pas de temps à perdre. Alors je comprends pourquoi je l'ai choisi lui, lui et lui seul. Il jette un œil à No et il dit : suivez-moi les filles.

Elle m'emboîte le pas sans se faire prier. En arrivant chez Lucas elle vomit dans les toilettes, elle dit qu'elle a pris des médicaments, je n'ose pas demander lesquels. Il sort d'un placard une grande serviette, impeccablement pliée et repassée, comme on en voit dans les publicités pour les adoucissants avec un nounours débile qui raconte sa vie, elle n'a pas dû en voir d'aussi épaisse depuis longtemps, elle ne proteste pas quand je la pousse dans le couloir, je fais couler un bain, tout va toujours aussi vite dans ma tête, tout s'enchaîne parfaitement, les décisions sont suivies d'actions, j'appelle ma mère pour la prévenir que j'arrive avec No dans une heure, je raccroche avant d'entendre sa réponse, au cas où elle aurait changé d'avis, je demande à Lucas s'il peut trouver dans les affaires de la sienne quelque chose qui irait à No. Il allume une cigarette, prend un air de gangster et fait un geste qui veut dire : je m'en occupe. Le bain est prêt. J'aide No à se déshabiller, je respire par la bouche pour ne pas sentir l'odeur, je la regarde entrer dans l'eau chaude, elle a un corps de garçon, les hanches étroites, les bras maigres, des seins minuscules, ses cheveux flottent comme des algues brunes, on devine ses côtes, dans le dos et sous la poitrine, avec la chaleur du bain ses joues se colorent, sa peau est si fine qu'on voit ses veines. Je reste avec elle parce que j'ai peur qu'elle coule. Je prends un gant pour lui laver les épaules, le cou, les jambes, les pieds, avec beaucoup de savon, je lui demande de se lever, de se rasseoir, de me donner un pied, puis l'autre, elle obéit sans rien dire. Je lui tends le gant pour ce qu'il reste à faire et je me retourne, j'entends qu'elle se lève une nouvelle fois et puis qu'elle replonge dans l'eau. Je lui donne la grande serviette, elle s'appuie sur moi pour sortir. À la surface, mêlées aux résidus de savon, flottent mille particules de crasse.

Lucas a préparé des vêtements sur son lit, il s'est éclipsé et regarde la télé. J'aide No à s'habiller, je retourne dans la salle de bains pour nettoyer la baignoire avec du Monsieur Propre fraîcheur des pins, on a le même à la maison, ça brille de mille feux, presque autant que sur l'étiquette. Le jean et le pull lui vont parfaitement, je me demande comment une femme aussi menue peut avoir mis au monde un grand machin comme lui, il nous propose de boire quelque chose, il n'ose pas regarder No. Je le remercie pour son aide. Il est temps de repartir. Je ne sais pas ce qu'elle a avalé, elle est là sans y être, elle ne proteste pas non plus quand je lui explique que nous allons chez moi, que mes parents sont d'accord et nous attendent. Elle me regarde pendant quelques secondes, comme s'il fallait tout ce temps pour que l'information parvienne à son cerveau, et puis elle me suit. Tandis que nous attendons l'ascenseur elle se retourne vers Lucas pour le remercier, il dit revenez quand vous voulez. Dans la rue je tire la valise de No, les roulettes ne fonctionnent plus, ça fait un bruit pas possible et je m'en fous.

Nous marchons jusqu'à mon immeuble, dans le hall je la regarde une dernière fois, le rose à ses joues a disparu, ses cheveux sont encore mouillés.

Je sonne à la porte avant d'ouvrir. Je sais que je peux la perdre.

Mon père et ma mère sont sortis de la cuisine pour nous accueillir, j'ai fait les présentations, j'avais les doigts de pied tout contractés à l'intérieur de mes chaussures. Mon père a eu une hésitation, il a failli lui serrer la main, puis il s'est approché pour lui faire la bise, No a eu un mouvement de recul, elle essayait de sourire mais on voyait bien que c'était compliqué.

Nous avons dîné tous les quatre, ma mère avait préparé un gratin de courgettes, pour la première fois depuis longtemps elle n'était pas en robe de chambre, elle avait mis son pull à rayures de toutes les couleurs et son pantalon noir. Ils n'ont pas posé de questions. Ils se sont comportés comme si tout cela était la chose la plus naturelle du monde, ma mère est restée avec nous jusqu'à la fin du repas. Pour la première fois depuis longtemps il m'a semblé qu'elle était vraiment là, que sa présence n'était pas une simple figuration, elle était là tout entière. Nous avons parlé de tout et de rien, mon père a évoqué son prochain voyage en Chine pour son travail et raconté une émission qu'il avait vue à la télévision sur le développement de Shanghai. No n'en avait probablement rien à faire, ni de Shanghai, ni du chien de la gardienne qui passe son temps à déterrer des os imaginaires sur le terre-plein de la cour, ni du relevé des compteurs EDF, mais cela n'avait aucune importance. L'important c'était qu'elle se sente à l'aise, qu'elle n'ait pas le sentiment d'être observée. Et pour une fois il m'a semblé que cela fonctionnait, comme dans les repas de famille qu'on voit dans les publicités pour les plats cuisinés, où les dialogues s'enchaînent sans fausse note, sans temps mort, il y a toujours quelqu'un pour ajouter quelque chose au bon moment, personne n'a l'air fatigué ni accablé de souci, il n'y a pas de silence.

No doit peser quarante kilos, elle a dix-huit ans et en paraît à peine quinze, ses mains tremblent quand elle porte son verre à sa bouche, ses ongles sont rongés jusqu'au sang, ses cheveux lui tombent dans les yeux, ses gestes sont maladroits. Elle fait des efforts pour tenir debout. Pour tenir assise. Pour tenir tout court. Depuis combien de temps n'a-t-elle pas dîné dans un appartement, sans se presser, sans devoir laisser la place aux suivants, depuis combien de temps n'a-t-elle pas posé sur ses genoux une

serviette en tissu et mangé des légumes frais ? Voilà tout ce qui compte. Et le reste peut attendre.

Après le dîner, mon père a déplié le canapé du bureau. Il est allé chercher des draps et une grosse couverture dans le placard de l'entrée. Il est repassé une dernière fois devant nous, s'est adressé à No pour lui dire que son lit était prêt.

Elle a dit merci, elle regardait par terre.

Moi je sais que parfois il vaut mieux rester comme ça, à l'intérieur de soi, refermé. Car il suffit d'un regard pour vaciller, il suffit que quelqu'un tende sa main pour qu'on sente soudain combien on est fragile, vulnérable, et que tout s'écroule, comme une pyramide d'allumettes.

Il n'y a pas eu d'interrogatoire, pas de méfiance, pas de doute, pas de marche arrière. Je suis fière de mes parents. Ils n'ont pas eu peur. Ils ont fait ce qu'il y avait à faire.

No est couchée, je referme la porte du bureau, je lui éteins la lumière, c'est une nouvelle vie qui commence pour elle, j'en suis sûre, une vie avec abri, et moi je serai toujours là, à côté d'elle, je ne veux plus jamais qu'elle se sente toute seule, je veux qu'elle se sente avec moi.

Elle reste dans sa pièce. Porte fermée. Ma mère lui a prêté quelques vêtements, mon père a débarrassé le bureau afin qu'elle puisse aménager son espace. Elle n'en sort qu'en ma présence et dort pratiquement toute la journée. Elle laisse les rideaux ouverts, s'étend tout habillée au-dessus des draps, les bras le long du corps, paumes ouvertes. Je frappe doucement à sa porte, j'entre sur la pointe des pieds, je la découvre dans cette position étrange, et chaque fois je pense à la Belle au Bois Dormant, immobile sous sa cloche de verre, assoupie pour cent ans, sa robe bleue sans un pli étalée sur le lit, ses cheveux lisses entourant son visage. Mais No se réveille, les yeux brillants de sommeil, avec ce sourire incrédule aux lèvres, elle s'étire, me demande des nouvelles du lycée, de la classe, je raconte et repars faire mes devoirs, je referme la porte derrière moi.

Plus tard je viens la chercher pour dîner, elle avale son assiette, aide à débarrasser, s'aventure quelques minutes dans l'appartement et puis retourne s'allonger.

Elle récupère.

À la voir on pourrait croire qu'elle rentre d'un long voyage, qu'elle a traversé le désert et les océans, marché pieds nus sur les sentiers de montagne, longé des kilomètres de nationales, foulé des sols inconnus. Elle revient de loin.

Elle revient de territoires invisibles, et pourtant si proches de nous.

Pendant des semaines elle a pris sa place dans des files d'attente pour manger, laver ses vêtements, pour obtenir un lit, ici ou là. Pendant des semaines elle a dormi avec ses chaussures planquées sous son oreiller, ses sacs coincés entre elle et le mur, son argent et sa carte d'identité dans sa culotte, pour ne pas se les faire voler. Elle a dormi sur le qui-vive, dans des draps en papier, sous des couvertures de fortune ou avec son blouson pour seule protection. Pendant des semaines elle s'est retrouvée dehors au petit matin, sans projet, sans perspective. Elle a erré des journées entières, dans ce monde parallèle qui est pourtant le nôtre, elle n'a cherché rien d'autre qu'un endroit dont elle ne serait pas virée, un endroit pour s'asseoir ou pour dormir.

Elle essaie de tenir le moins de place et de faire le moins de bruit possible, prend une douche rapide le matin, termine le café laissé au chaud par mon père, n'allume pas la lumière de la cuisine, marche à pas de velours et longe les murs. Elle répond par oui ou par non, accepte à peu près tout ce qu'on lui propose et baisse les yeux, sauf sous mon regard. Une fois je me suis assise à côté d'elle sur son lit, elle s'est tournée vers moi et elle m'a dit : alors maintenant on est ensemble, toutes les deux ? J'ai répondu oui, je ne savais pas très bien ce que ça signifiait pour elle, être ensemble, c'est quelque chose qu'elle demande souvent : on est ensemble, hein, Lou ? Maintenant je sais. Ça veut dire que rien jamais ne pourra nous séparer, c'est comme un pacte entre nous, un pacte qui se dispense de mots. La nuit elle se lève, tourne dans l'appartement, fait couler de l'eau, parfois il me semble qu'elle reste éveillée quelques heures, j'entends la porte du couloir, son pas léger sur la moquette. Une nuit je l'ai surprise, le nez collé aux baies vitrées du salon, contemplant du cinquième étage l'étendue de la ville, cette obscurité impossible, les lumières rouges et blanches des voitures, leurs trajectoires, le halo des lampadaires et d'autres points lumineux, plus petits, virevoltant dans le lointain.

Lucas m'attend devant la porte du lycée. Il porte sa veste en cuir, un bandeau noir pour retenir ses cheveux, sa chemise dépasse de son pull, il est immense.

— Alors, Pépité, comment ça se passe ?

— Elle ne sort pas beaucoup de sa chambre, mais je crois qu'elle va rester.

— Et tes parents ?

— Ils sont d'accord. Elle va se réparer un peu et puis après elle pourra chercher du travail, quand elle ira mieux.

— On dit souvent que les gens qui sont dans la rue, ils sont cassés. Au bout d'un moment, ils peuvent plus vivre normalement.

— Je m'en fous de ce qu'on dit.

— Je sais, mais...

— Le problème c'est les *mais*, justement, avec les *mais* on fait jamais rien.

— T'es toute petite et t'es toute grande, Pépité, et t'as bien raison.

Nous entrons dans la salle de maths, les autres nous regardent, Axelle et Léa surtout, Lucas s'assoit à côté de moi, au deuxième rang.

Depuis les vacances il a délaissé le fond de la classe pour me tenir compagnie. Au début les profs n'ont pas caché leur étonnement, Lucas a eu droit à toutes sortes de réflexions ou de mises en garde, tiens, Monsieur Muller, vous voilà en utile compagnie, Mademoiselle Bertignac pourra éventuellement vous transmettre un peu de son sérieux, profitez-en pour vous racheter une conduite, évitez de vous inspirer des copies de votre voisine, vous verrez que par ici l'air est aussi doux qu'au fond de la classe.

Pour autant Lucas n'a pas modifié ses habitudes. Il prend peu de notes pendant les cours, oublie d'éteindre son portable, s'affale sur sa chaise, laisse traîner ostensiblement ses jambes dans le passage, se mouche à grand bruit. Mais il ne renverse plus jamais la table.

Les autres m'accordent dorénavant une sorte de respect, même Axelle et Léa me disent bonjour et me font des sourires. Je n'entends plus de rires étouffés ni de chuchotements quand je dois répondre à une question à laquelle personne n'a trouvé de réponse, je ne surprends plus de regards entendus quand j'ai terminé mon contrôle avant les autres et que le prof ramasse ma copie.

Il est le roi, l'insolent, le rebelle, je suis la première de la classe, docile et silencieuse. Il est le plus âgé et je suis la plus jeune, il est le plus grand et je suis minuscule.

Le soir, nous prenons le métro ou le bus ensemble, il me raccompagne devant chez moi, je ne veux pas traîner, à cause de No. Pour elle il m'apporte des bandes dessinées, des tablettes de chocolat, quelques cigarettes rangées dans une boîte qu'elle fume à la fenêtre. Il me demande de ses nouvelles, s'inquiète de son état, nous invite chez lui, quand elle ira mieux.

Nous avons notre secret.

Depuis quelques jours elle commence à sortir de sa chambre, s'intéresse à ce qui se passe dans la maison. Elle a proposé à ma mère de faire les courses, de descendre les poubelles, de participer à la préparation des repas. Elle laisse sa porte ouverte, fait son lit, range la cuisine, passe l'aspirateur, regarde les matches de foot avec nous à la télévision. Elle sort un peu dans la journée, ne revient jamais plus tard que dix-neuf heures.

Quand je rentre du lycée elle me rejoint, s'allonge sur la moquette pendant que je fais mes devoirs, feuillette un magazine ou une bande dessinée, ou bien elle reste là, les yeux grands ouverts, étendue sous le ciel factice de ma chambre, constellé d'étoiles phosphorescentes, j'observe sa poitrine se soulever au rythme de sa respiration, j'essaie de lire sur son visage le chemin de ses pensées, mais rien n'est visible, jamais rien.

À table elle observe comment je mange, je vois bien qu'elle fait des efforts pour ne pas commettre d'impair, elle ne met pas ses coudes sur la table, elle se tient droite, elle cherche dans mon regard une approbation, je suis sûre qu'on ne lui a jamais appris comment il fallait tenir sa fourchette ou son couteau, qu'il ne faut pas saucer avec le pain, couper la salade et tout, je ne suis pourtant pas un modèle du genre, même si ma grand-mère veut absolument m'apprendre les bonnes manières quand je vais chez elle en vacances. L'autre jour j'ai raconté à No la fameuse histoire qui m'est arrivée l'été dernier chez ma tante Yvonne, qui est la sœur de ma grand-mère et qui a épousé le fils d'un vrai Duc et tout. Ma grand-mère m'avait emmenée boire le thé là-bas, pendant trois jours elle m'avait fait des tas de recommandations, m'avait acheté une robe affreuse pour la circonstance, dans la voiture m'avait délivré ses ultimes conseils, et puis nous nous étions garées devant la belle maison. Yvonne avait fait elle-même des petites madeleines et des tuiles aux amandes. Je buvais mon thé avec le petit doigt en l'air, ça ne semblait pas plaire beaucoup à ma grand-mère mais j'étais assise comme elle m'avait montré, du bout des fesses sur le canapé de velours, jambes serrées mais pas croisées, c'était quand même assez compliqué de manger les gâteaux avec la tasse et la soucoupe dans la main sans faire tomber des miettes sur le tapis. À un moment j'ai voulu faire un petit frais (comme dit ma grand-mère), ce n'était pas facile de prendre la parole dans une ambiance aussi solennelle, mais je me suis lancée. Je

voulais dire : Tante Yvonne, c'est délicieux. Je ne sais pas ce qui s'est passé, un genre de court-circuit dans le cerveau, j'ai pris une grande respiration et j'ai dit calmement, en articulant bien :

— Tante Yvonne, c'est dé-gueu-lasse.

No a tellement ri quand je lui ai raconté. Elle voulait savoir si je m'étais fait engueuler. Mais tante Yvonne a bien compris qu'il y avait eu un problème de connexion, ou que c'était l'émotion, elle a eu juste un petit rire, comme une toux.

C'est comme si No avait toujours été là. De jour en jour nous la voyons reprendre des forces. Nous voyons son visage changer. Et puis sa façon de marcher. Nous la voyons relever la tête, se tenir droite, laisser son regard s'attarder.

Nous l'entendons rire devant la télévision et fredonner dans la cuisine des chansons qui passent à la radio.

No est chez nous. Dehors l'hiver est venu, dans la rue les gens marchent vite, laissent retomber derrière eux les portes lourdes des immeubles, composent des codes, appuient sur des boutons d'interphone et font tourner leur clé dans les serrures.

Dehors des femmes et des hommes dorment enfouis dans des sacs de couchage ou sous des cartons vides, au-dessus des bouches de métro, sous les ponts, ou à même le sol, dehors des femmes et des hommes dorment dans les recoins d'une ville dont ils sont exclus. Je sais qu'elle y pense parfois, mais nous n'en parlons pas. Je la surprends le soir, le front collé à la vitre, elle regarde la nuit et je ne sais rien de ce qui défile dans sa tête, je ne sais rien.

Axelle Vernoux s'est fait couper les cheveux très court, avec une mèche plus longue et plus claire devant, c'est l'attraction du jour, elle rit avec Léa sous le préau, elles sont entourées de garçons, le ciel est bleu, le froid glacial. Ce serait plus simple si j'étais comme elles, si j'avais des jeans moulants, des bracelets porte-bonheur, des soutiens-gorge et tout. Mais bon.

Les élèves se sont installés dans la classe, sans un bruit. Monsieur Marin appelle chaque nom à voix haute, jette un œil, puis met une croix. Il termine.

— Pedrazas... présente, Réviller... présente..., Vandenbergue... présent, Vernoux... absente.

Axelle lève le doigt.

— Mais Monsieur Marin, je suis là !

Il la regarde, la mine vaguement dégoûtée.

— Je ne vous connais pas.

Elle hésite une seconde, sa voix tremble.

— C'est moi, Axelle Vernoux.

— Que vous est-il arrivé ?

Un frisson parcourt la classe. Les larmes lui montent aux yeux, elle baisse la tête. Moi je n'aime pas qu'on humilie les gens, comme ça, gratuitement, sans raison. Je me penche vers Lucas, je dis c'est dégueulasse et cette fois, c'est exactement ce que je veux dire.

— Mademoiselle Bertignac, vous souhaitez nous faire part d'un commentaire ?

Un dixième de seconde pour réfléchir. Rien de plus. Un dixième de seconde pour décider. Je n'ai pas de courage, je n'ai pas d'aplomb, si j'étais équipée d'une fonction *retour vers dix minutes plus tôt*, ça m'arrangerait un peu.

— Je disais : c'est dégueulasse. Vous n'avez pas le droit de faire ça.

— Vous irez jouer les justicières en permanence, mademoiselle Bertignac, prenez vos affaires.

Il ne faut pas rater sa sortie. Ce n'est pas le moment de se prendre les pieds dans le tapis. Je range, je compte mes pas, vingt-six, vingt-sept

jusqu'à la porte, voilà, je suis dehors, je respire encore, je suis beaucoup plus grande qu'il n'y paraît.

À la fin du cours Axelle m'attrape par le bras, elle me dit merci, ça dure une seconde, ça suffit, tout est dans ses yeux.

No m'attend devant l'entrée du lycée, nous avons prévu d'aller chez Lucas, elle porte un pull vert que ma mère lui a prêté, elle a relevé ses cheveux avec une pince, sa peau est redevenue lisse, elle est jolie. Lucas nous rejoint, me félicite pour ma sortie, il embrasse No, comme une copine, ça me pince un peu le cœur, nous marchons tous les trois jusqu'au métro.

Il y a des tableaux partout, des tapis persans, des meubles anciens, le salon est immense, rien n'a été laissé au hasard, tout est magnifique, pourtant chaque pièce semble avoir été abandonnée, comme un décor de cinéma, comme si tout avait été construit pour de faux. Un soir en rentrant du collège, l'année dernière, Lucas a trouvé la lettre de son père. Pendant des semaines il avait préparé son départ, sans rien dire, et puis un matin il a bouclé sa valise, il a refermé la porte derrière lui, il a laissé ses clés à l'intérieur. Son père a pris l'avion, il n'est jamais revenu. Dans la lettre il lui demandait pardon, il disait que plus tard Lucas comprendrait. Il y a quelques mois sa mère a rencontré un autre homme, Lucas le déteste, il paraît que c'est le genre de type qui ne s'excuse jamais, par principe, et considère que tous les autres sont des cons, plusieurs fois ils ont failli se battre alors sa mère s'est installée là-bas, à Neuilly. Elle téléphone à Lucas et revient de temps en temps pour le week-end. Son père envoie de l'argent et des cartes postales du Brésil. Lucas nous fait la visite, No le suit, elle pose des questions, comment fait-il pour manger, comment peut-il vivre seul dans un si grand appartement, est-ce qu'il n'a jamais eu envie de partir là-bas, à Rio de Janeiro.

Lucas nous montre les photos de son père, à tous les âges, une maquette de bateau enfermée dans une bouteille qu'ils ont fabriquée ensemble, quand il était petit, les estampes japonaises qu'il a laissées, et sa collection de couteaux. Il y en a des dizaines, des grands, des petits, des moyens, des canifs, des poignards, des crans d'arrêt, de tous les pays du Monde, des Laguiole, des Kriss, des Thiers, les manches pèsent dans la paume, les lames sont fines. No les sort un par un, les fait danser entre ses doigts, elle

caresse le bois, l'ivoire, la corne, l'acier. Je vois bien que Lucas a peur qu'elle se blesse, mais il n'ose rien dire, il la regarde faire, et moi aussi, elle est habile pour dégager les lames, les replier, on dirait qu'elle a fait ça toute sa vie, elle n'a pas peur. Lucas finit par nous proposer un goûter, No remet les couteaux dans leurs boîtes, je n'y ai pas touché.

Nous sommes assis autour de la table de la cuisine, Lucas a sorti les paquets de gâteaux, le chocolat, les verres, je regarde No, ses poignets, la couleur de ses yeux, ses lèvres pâles, ses cheveux noirs, elle est tellement jolie quand elle sourit, malgré le trou à la place de sa dent.

Plus tard nous écoutons des chansons, avachis dans le canapé, la fumée des cigarettes nous enveloppe d'un nuage opaque, le temps s'arrête, il me semble que les guitares nous protègent, que le monde nous appartient.

Sur les conseils de mon père, No est retournée voir l'assistante sociale qui s'occupe d'elle. Elle a entrepris diverses démarches administratives, se rend deux fois par semaine dans un centre d'accueil de jour qui s'occupe de réinsertion pour jeunes femmes en grande difficulté. Là-bas, elle peut téléphoner, faire des photocopies, utiliser l'ordinateur. Il y a une cafétéria et on lui donne des tickets restaurant pour le midi. Elle a commencé à chercher du travail.

Mon père lui a fait faire un double des clés, elle va et vient à sa guise, déjeune souvent au Burger King parce qu'ils rendent la monnaie sur les tickets, ce qui lui permet d'acheter elle-même son tabac, elle répond à des annonces, pousse la porte des magasins, ne rentre jamais très tard. Elle passe pas mal de temps avec ma mère, elle lui raconte ses recherches, et puis aussi d'autres choses car c'est ma mère qui arrive le mieux à la faire parler. Parfois on lui pose une question, son visage se ferme, elle fait mine de ne pas avoir entendu, parfois elle se met à raconter, au moment où nous nous y attendons le moins, tandis que ma mère prépare le repas, range la vaisselle, ou quand je fais mes devoirs à côté d'elle, c'est-à-dire quand l'attention ne peut lui être portée que partiellement, quand on peut l'entendre sans la regarder.

Ce soir mon père doit rentrer plus tard, nous sommes toutes les trois dans la cuisine, ma mère épluche des légumes (ce qui en soi est déjà un événement), je feuillette un magazine à côté d'elle. Ma mère pose des questions, pas des questions automatiques préenregistrées sur bande magnétique, des vraies questions avec l'air de quelqu'un qui s'intéresse à la réponse. Ça m'énerve un peu, mais No commence à raconter.

Sa mère s'est fait violer dans une grange quand elle avait quinze ans. Ils étaient quatre. Ils sortaient d'un bar, elle roulait en vélo au bord de la route, ils l'ont obligée à monter dans la voiture. Quand elle a découvert qu'elle était enceinte, il était trop tard pour avorter. Ses parents n'avaient pas assez d'argent pour faire le voyage en Angleterre, là où le délai légal n'était pas encore dépassé. No est née en Normandie. Suzanne a quitté le collège quand son ventre s'est arrondi. Elle n'y est jamais retournée. Elle n'a pas

porté plainte pour éviter la honte qui aurait été encore plus grande. Après l'accouchement, elle a trouvé un emploi de femme de ménage dans un hypermarché du coin. Elle n'a jamais pris No dans ses bras. Elle ne pouvait pas la toucher. Jusqu'à l'âge de sept ans, No a été élevée par ses grands-parents. Au début, on les a montrés du doigt, on a chuchoté dans leur dos, les yeux baissés sur leur passage, on a multiplié les soupirs et prédit le pire. Le vide s'est fait, autour d'eux, c'est sa grand-mère qui lui a raconté. Elle l'emmenait au marché, au catéchisme, venait la chercher à l'école du village. Elle la tenait par la main pour traverser la rue, le menton haut et l'allure fière. Et puis les gens ont oublié. No ne se souvient plus si elle a toujours su que sa mère était sa mère, en tout cas elle ne l'appelait pas maman. À table, quand No est devenue une petite fille, sa mère refusait de s'asseoir à côté d'elle. Elle ne voulait pas l'avoir en face non plus. Il fallait que No soit loin, dans l'angle mort. Suzanne ne l'appelait jamais par son prénom, ne lui adressait pas directement la parole, la désignait de loin en disant *elle*. Le soir, Suzanne sortait avec des garçons du coin qui avaient des motos.

Ses grands-parents se sont occupés de No comme de leur propre fille. Ils ont ressorti du grenier les vêtements et les jouets d'enfant, lui ont acheté des livres d'images et des jeux éducatifs. Quand elle parle d'eux sa voix est plus haute, elle esquisse un sourire, comme si elle écoutait une chanson pleine de souvenirs, une chanson qui la rendrait fragile. Ils vivaient dans une ferme, son grand-père cultivait la terre et élevait des poulets. Quand Suzanne a eu dix-huit ans elle a rencontré un homme dans une boîte de nuit. Il était plus âgé qu'elle. Sa femme était morte dans un accident de voiture, elle portait un enfant qui n'est jamais né. Il travaillait à Choisy-le-Roi dans une entreprise de sécurité, il gagnait de l'argent. Suzanne était belle, elle portait des mini-jupes, elle avait de longs cheveux noirs. Il a proposé de l'emmener à Paris. Ils sont partis l'été suivant. No est restée à la ferme. Sa mère n'est jamais revenue la voir.

Quand No est entrée au CP, sa grand-mère est morte. Un matin, elle est montée en haut de l'échelle pour cueillir des pommes, elle n'a pas fait de compote cette année-là, elle est tombée sur le dos, comme un gros sac de bonbons, elle est restée là, par terre dans sa blouse à fleurs. Un filet de sang est sorti de sa bouche. Elle avait les yeux fermés. Il faisait chaud. C'est No qui est allée prévenir la voisine.

Son grand-père n'a pas pu garder No avec lui. Il y avait les poulets et le travail dans les champs. Et un homme seul avec une petite fille, ça ne se faisait pas. Alors No est partie à Choisy-le-Roi rejoindre sa mère et l'homme à la moto. Elle avait sept ans.

D'un coup, elle s'arrête. Ses mains sont posées sur la table, à plat, elle se tait. J'aimerais tellement connaître la suite, mais rien jamais ne doit être brusqué, ma mère l'a compris depuis longtemps, elle ne demande pas.

En l'espace de quelques semaines, No a trouvé sa place parmi nous, elle a repris des couleurs et sans doute quelques kilos, elle m'accompagne à droite ou à gauche, étend le linge, ouvre la boîte aux lettres, fume sur le balcon, participe au choix des DVD. Nous en avons presque oublié le temps d'avant, le temps sans No. Nous pouvons passer des heures sans parler, côte à côte, je vois bien qu'elle attend que je lui propose de venir avec moi, qu'elle aime quand nous montons dans l'ascenseur du même pied, chargées d'une mission, quand nous faisons les courses ensemble, quand nous rentrons, une fois la nuit tombée. C'est elle qui garde la liste dans sa poche, elle raye au fur et à mesure, vérifie une dernière fois que nous n'avons rien oublié, avant de passer à la caisse, comme si la marche du monde en dépendait. Sur le chemin du retour parfois elle s'arrête sur le trottoir et me demande, à brûle-pourpoint, sans raison apparente :

— On est ensemble, hein, Lou, on est ensemble ?

Il y a une autre question qui revient souvent, et comme à la première je réponds oui, elle veut savoir si je lui fais confiance, si j'ai confiance en elle.

Je ne peux pas m'empêcher de penser à cette phrase que j'ai lue quelque part, je ne sais plus où : celui qui s'assure sans cesse de ta confiance sera le premier à la trahir. Alors je chasse les mots loin de moi.

Ma mère a recommencé à feuilleter des magazines, elle a emprunté des livres à la bibliothèque, visité une ou deux expositions. Elle s'habille, se coiffe, se maquille, dîne avec nous tous les soirs, pose des questions, elle raconte des anecdotes, une aventure qui lui est arrivée dans la journée ou une scène à laquelle elle a assisté, elle retrouve l'usage des mots, elle hésite, comme une convalescente, bute sur l'enchaînement, se reprend, elle a rappelé des amies, revu d'anciens collègues et acheté quelques nouveaux vêtements.

Le soir, quand nous sommes à table, je surprends le regard de mon père sur elle, ce regard incrédule et attendri, et en même temps chargé d'inquiétude, comme si tout cela, si mystérieux, ne tenait qu'à un fil.

Dans la vie il y a un truc qui est gênant, un truc contre lequel on ne peut rien : il est impossible d'arrêter de penser. Quand j'étais petite je m'entraînais tous les soirs, allongée dans mon lit, j'essayais de faire le vide absolu, je chassais les idées les unes après les autres, avant même qu'elles deviennent des mots, je les exterminais à la racine, les annulais à la source, mais toujours je me heurtais au même problème : penser à arrêter de penser, c'est encore penser. Et contre ça on ne peut rien.

Un jour j'ai essayé de soumettre la question à No, je me suis dit qu'avec tout ce qu'elle avait vécu elle avait peut-être découvert une solution, un moyen de contourner le problème, elle m'a regardée avec un air moqueur :

— Jamais tu t'arrêtes ?

— M'arrêter de quoi ?

— De gamberger.

— Ben non, justement, c'est ce que je suis en train de t'expliquer, en fait, quand tu y réfléchis, ce n'est pas possible.

— Si, quand tu dors.

— Mais quand on dort on rêve...

— T'as qu'à faire comme moi, je rêve jamais, c'est mauvais pour la santé.

Elle ne trouve pas ça idiot que je découpe les emballages de surgelés, que je collectionne les étiquettes de vêtements et de textiles, que je fasse des tests comparatifs inter-marques sur la longueur des rouleaux de papier toilette, elle me regarde mesurer, trier, classer, avec un sourire au coin de la bouche, un sourire dénué de toute ironie. Assise à côté d'elle je découpe des mots dans les journaux pour les coller sur mon cahier, elle me demande si je n'en ai pas assez, ou à quoi ça sert, mais elle m'aide à chercher dans le dictionnaire, je vois bien que ça lui plaît, il n'y a qu'à voir comme elle me dicte la définition, avec sa voix cassée, elle détache chaque syllabe comme une maîtresse d'école, avec un air sérieux et tout. Un jour elle m'a aidée à découper des formes géométriques pour le lycée, elle s'appliquait en vrai, les lèvres pincées, elle ne voulait pas que je lui parle, elle avait peur de rater, ça avait l'air tellement important pour elle, que tout soit parfait, au micro centième de millimètre près, je l'ai drôlement félicitée quand elle a

eu terminé. Ce qu'elle aime par-dessus tout, c'est m'aider à réciter mes leçons d'anglais. Une fois je devais réviser un dialogue entre Jane et Peter à propos d'écologie, je n'ai pas osé lui dire qu'il suffisait que je le lise une fois ou deux pour le mémoriser, elle voulait absolument faire Peter et que je fasse Jane. Avec un accent français à mourir de rire elle s'y est reprise à dix fois pour prononcer *worldwide*, elle butait sur le mot, faisait la grimace, recommençait. On a tellement ri qu'on n'a jamais pu arriver au bout.

Quand je suis occupée elle passe beaucoup de temps sans rien faire, c'est peut-être la seule chose qui me rappelle d'où elle vient, cette capacité qu'elle a de se poser n'importe où, comme un objet, d'attendre que les minutes passent, le regard perdu, comme si quelque chose devait advenir qui l'emporterait ailleurs, comme si tout cela au fond ne comptait pas, n'avait pas d'importance, comme si tout cela pouvait s'arrêter d'un coup.

Quand elle fume je l'accompagne sur le balcon, on discute en regardant les fenêtres allumées, les formes des immeubles qui se détachent dans l'obscurité, les gens dans leur cuisine. J'essaie d'en savoir davantage sur Loïc, son amoureux, elle m'a dit qu'il était parti vivre en Irlande, mais qu'un jour, quand elle aurait de l'argent et une nouvelle dent, elle irait le retrouver.

Le soir, on se donne rendez-vous chez Lucas. En sortant du lycée je prends le bus avec lui, quand il fait trop froid pour attendre nous descendons dans le métro. No nous rejoint là-bas, nous y sommes seuls et libres. Elle passe ses journées à se présenter dans des boutiques, des associations, des agences, elle dépose son CV à droite et à gauche, appelle des numéros qu'on lui a conseillés, pour entendre toujours les mêmes réponses. Elle a arrêté l'école en troisième, elle ne parle aucune langue étrangère, ne sait pas utiliser un ordinateur, elle n'a jamais travaillé.

Avec Lucas on invente pour elle des jours meilleurs, des hasards bienfaiteurs, des contes de fées. Elle écoute en souriant, elle nous laisse lui raconter une autre vie, Lucas est le champion pour ça, imaginer les scènes, les détails, les enchaînements, inventer les coïncidences et rendre possible l'impossible. J'installe les petites assiettes sur la table de la cuisine, il dépose les bananes au fond de la poêle, saupoudre de sucre, laisse caraméliser, on s'assoit là, tous les trois, à l'abri du monde. Il imite les profs pour me faire rire (sauf Madame Rivery, parce qu'il sait que je l'adore et

que le français est ma matière préférée), nous montre ses bandes dessinées, ses posters, ses logiciels de dessin ou d'animation, nous écoutons de la musique ou nous regardons des films, affalés sur le canapé, je me glisse entre No et lui, je sens la chaleur de leurs corps contre le mien et il me semble que plus rien jamais ne pourra nous arriver.

Nous repartons toutes les deux à pied, nos écharpes enroulées autour du cou, nous avançons contre le vent, nous pourrions faire des kilomètres côte à côte, nous pourrions continuer comme ça, droit devant nous, partir ailleurs pour voir si l'herbe est plus verte, si la vie est plus douce, plus facile.

Quoi qu'il arrive, plus tard quand je penserai à elle, je sais que ces images l'emporteront, lumineuses, intenses, son visage ouvert, son rire avec Lucas, le bonnet de laine que mon père lui a offert enfoncé sur ses cheveux en bataille, ces moments où elle est sans doute elle-même, sans peur et sans rancœur, ses yeux brillants dans le halo bleu de la télévision.

Le soir où No nous a annoncé qu'elle avait trouvé du travail, mon père est descendu acheter une bouteille de champagne. Il a fallu rincer les coupes en cristal, elles n'avaient pas servi depuis longtemps, nous avons levé nos verres, nous avons trinqué à la santé de No, mon père a dit c'est une nouvelle vie qui commence, j'ai cherché l'émotion sur les visages, No avait les joues roses, il n'y avait pas besoin d'être spécialiste, je crois même qu'elle faisait un sacré effort pour ne pas pleurer. Quand elle nous a donné davantage de détails, mon père a eu l'air de trouver que ce n'était pas l'idéal mais elle était tellement contente que personne n'aurait osé gâcher sa joie, ni émettre une réserve, même minuscule.

Tous les matins, à partir de sept heures, No est femme de chambre dans un hôtel près de Bastille. Elle termine à seize heures, mais certains jours elle doit rester plus tard pour remplacer le garçon du bar quand il a des courses à faire ou des livraisons. Le patron la déclare pour un mi-temps, le reste est payé au noir. Elle a dit à mes parents qu'elle les inviterait au restaurant quand elle recevrait sa première paye, et puis qu'elle partirait, quand elle aurait trouvé un endroit où loger. Ils ont répondu en chœur qu'il n'y avait aucune urgence. Elle doit prendre son temps. S'assurer que le poste lui convient. Ma mère a proposé de lui acheter une ou deux tenues pour son travail, on a encore rigolé comme des folles quand on a cherché dans les catalogues de vente par correspondance, on imaginait No dans des blouses à fleurs en polyamide, il y en avait de toutes les formes et de toutes les couleurs, boutonnées devant ou dans le dos, avec de larges poches, et des tabliers de dentelle, comme dans les films de Louis de Funès.

Maintenant No se lève avant nous. Son réveil sonne vers six heures, elle fait le café, avale une tartine et part à pied dans la nuit. À midi elle déjeune d'un sandwich avec le garçon du bar, perchée sur un grand tabouret, mais pas plus d'un quart d'heure, sinon le patron *pète une durite* (j'ai cherché dans le dictionnaire dès qu'elle a eu le dos tourné). Le soir elle se change avant de quitter l'hôtel, détache ses cheveux, enfile son blouson, emprunte le même chemin en sens inverse et rentre chez nous, épuisée. Elle s'allonge un moment, les jambes surélevées, parfois elle s'endort.

Elle doit faire chaque jour une vingtaine de chambres et toutes les parties communes, salon, hall, couloirs, elle n'a pas le temps de rêvasser, le

patron est toujours sur son dos. Elle n'a jamais vraiment pu nous décrire la clientèle de l'hôtel, un mélange paraît-il, parfois elle évoque des touristes, parfois des hommes en déplacement professionnel. C'est toujours plein. Son patron lui a montré comment trier le linge sale du propre (avec une conception très personnelle de la question), comment replier les serviettes sans les laver quand elles ont servi une fois et remettre à niveau les petits flacons de shampoing. Elle n'a pas le droit de faire de pause, ni de s'asseoir, ni de parler aux clients, un jour il l'a surprise en train de fumer une cigarette au rez-de-chaussée, il a hurlé que c'était le premier et le dernier avertissement.

L'assistante sociale a constitué son dossier de couverture médicale unique, elle attend la réponse, comme elle avait mal au dos, mon père l'a envoyée chez notre médecin et lui a donné de quoi régler la consultation. Elle est revenue avec un anti-inflammatoire et un décontractant musculaire, j'ai lu les notices, je m'y connais pas mal en médicaments, à cause de tous ceux que ma mère a pris et continue de prendre, dans la salle de bains je m'enferme pour lire les indications, les posologies, les effets secondaires et tout, je poursuis mes recherches dans l'encyclopédie de la santé, je répertorie les différentes molécules et leurs principales caractéristiques. Quand on me demande ce que je veux faire plus tard, je réponds médecin urgentiste ou bien chanteuse de rock, ça fait sourire les gens, ils ne voient pas le rapport, mais moi oui.

No prend son traitement, elle a l'air d'aller mieux, elle s'habitue. Quand elle reste plus tard pour tenir le bar, elle doit être bien habillée et servir les clients en attendant le retour du garçon. Ma mère lui a prêté une ou deux jupes un peu chic qui lui vont vraiment bien.

Le mardi, quand elle arrive à se sauver, elle nous retrouve chez Lucas. Il télécharge des morceaux sur Internet, nous fait découvrir de nouveaux groupes, ferme les rideaux, nous discutons de tout et de rien, No raconte l'état des chambres au petit matin, les affaires oubliées, les stratégies déployées par son patron pour économiser des bouts de chandelle, elle nous fait rire quand elle l'imites avec son gros ventre et ses doigts couverts de bagues, elle prend une voix grave et fait mine de s'éponger le front avec un mouchoir, il paraît qu'il fait tout le temps ça. Elle nous raconte les anecdotes de la journée, par exemple la porte des toilettes qui est restée bloquée pendant deux heures avec un type dedans qui a fini par la défoncer ou le scandale énorme qu'un client a fait parce qu'il a découvert que le gin

était coupé avec de l'eau. Lucas se charge de lui raconter les histoires de notre classe, d'en dresser les portraits, il passe ses cours à observer les autres élèves, leurs vêtements, leur manière de marcher, leurs manies, il les décrit avec une précision stupéfiante, explique les affinités, les indifférences, les rivalités. Il n'oublie pas de raconter ses propres frasques, avec son air de caïd, les zéros pointés, les renvois fracassants et les copies déchirées. Il n'oublie pas non plus de mentionner mes textes lus à voix haute et d'imiter mon air coincé, il est capable d'en réciter des paragraphes entiers.

Le reste de la semaine je vais seule chez lui, une heure ou deux, avant de rentrer chez moi. Il a créé un blog sur Internet, écrit des petits textes à propos de BD, de musique ou de films, il me demande mon avis et me fait lire les commentaires qu'il reçoit. Il veut créer une rubrique, rien que pour moi, il a trouvé un titre : *l'infiniment Pépité*. J'aime être à côté de lui, respirer son odeur, effleurer son bras. Je pourrais passer des heures comme ça, à le regarder, son nez droit, ses mains, sa mèche qui retombe devant ses yeux.

Et quand il surprend mon regard, il y a ce sourire à ses lèvres, incroyablement doux, tranquille, et alors je me dis que nous avons la vie, toute la vie devant nous.

À Choisy-le-Roi, No vivait avec sa mère et l'homme à la moto, dans un F3 du centre-ville. Il partait tôt le matin et rentrait tard le soir. Il démarchait des entreprises pour vendre des serrures, des portes blindées et des systèmes d'alarme. Il roulait en voiture de fonction, portait des costumes chics et une gourmette en or au poignet. No dit qu'elle se souvient parfaitement de lui, elle pourrait le reconnaître dans la rue. Il était gentil avec elle. Il lui offrait des cadeaux, s'intéressait à son travail scolaire, lui apprenait à faire du vélo. Souvent il se disputait avec sa mère à propos d'elle. Suzanne la faisait dîner dans la cuisine, posait son assiette devant elle, comme un chien, et refermait la porte. Un quart d'heure plus tard elle revenait, criait si No n'avait pas terminé. No regardait l'horloge accrochée au mur, suivait des yeux la petite trotteuse, pour passer le temps. No essayait de passer inaperçue, elle faisait la vaisselle, le ménage, les courses, se réfugiait dans sa chambre dès que possible, y passait des heures entières, silencieuse. Quand l'homme jouait avec elle, la mère faisait la gueule. Les disputes sont devenues de plus en plus fréquentes, à travers le mur No entendait les cris et les éclats de voix, la mère se plaignait que l'homme rentrait tard, l'accusait de voir une autre femme. Parfois No comprenait qu'ils parlaient d'elle, il lui reprochait de ne pas s'occuper de sa fille, il disait tu la fous en l'air, et la mère pleurait, de l'autre côté du mur. L'homme rentrait de plus en plus tard et la mère tournait en rond comme une bête. No l'observait, dans l'entrebâillement de la porte, elle aurait voulu la prendre dans ses bras, la consoler, lui demander pardon. Une fois elle s'est approchée d'elle et sa mère l'a repoussée tellement fort que No s'est ouvert l'arcade sourcilière sur le coin de la table, elle en garde la cicatrice.

Un soir de l'année suivante, l'homme est parti. En rentrant de son travail, il a joué avec No, il lui a lu une histoire et l'a bordée dans son lit. Plus tard dans la nuit, No a entendu du bruit, elle s'est levée, elle a surpris l'homme dans l'entrée, il tenait un gros sac poubelle rempli d'affaires, il portait un long manteau gris. Il a posé le sac pour caresser ses cheveux.

Il a refermé la porte derrière lui.

Quelques jours plus tard une assistante sociale est venue. Elle a posé des questions à No, a rencontré sa maîtresse, parlé aux voisins, a dit qu'elle reviendrait. No ne se souvient plus si sa mère a commencé à boire avant ou

après le départ de l'homme. Elle achetait de la bière, par packs de huit, et du vin de table en bouteille dont elle remplissait un caddie à roulettes. No l'aidait à le hisser dans l'escalier. Elle a trouvé un emploi de caissière dans un supermarché du coin, elle y allait à pied, commençait à boire dès qu'elle rentrait de son travail. Le soir, elle s'endormait devant la télé, tout habillée, No éteignait le poste, la couvrait, lui enlevait ses chaussures.

Plus tard elles ont déménagé à Ivry, dans un HLM, là où sa mère vit toujours. Elle a perdu son travail. No restait souvent avec elle, au lieu d'aller à l'école, pour l'aider à se lever, ouvrir les rideaux, préparer ses repas. Sa mère ne lui parlait pas, elle faisait des signes avec les mains ou avec la tête, pour dire apporte-moi ci ou ça, oui, non, jamais merci. À l'école No restait en retrait, se cachait derrière les poteaux de la cour, ne jouait pas avec les autres, ne faisait pas ses devoirs. En classe, elle ne levait jamais la main, ne répondait pas quand on l'appelait. Un jour elle est arrivée avec la lèvre fendue et des ecchymoses sur tout le corps. Elle était tombée dans l'escalier, s'était cassé deux doigts et n'avait reçu aucun soin. L'assistante sociale a fait un signalement à la DDASS.

À l'âge de douze ans, No a été placée dans une famille d'accueil. Monsieur et Madame Langlois tenaient une station-service sur la départementale, à l'entrée de Colombelles. Ils habitaient une maison neuve, possédaient deux voitures, une télévision couleur avec écran géant, un magnétoscope et un robot mixeur dernière génération. No ajoute toujours ce genre de détails, quand elle raconte quelque chose, avant le reste. Ils avaient trois enfants qui avaient quitté la maison et s'étaient portés candidats comme famille d'accueil. Ils étaient gentils. No a vécu chez eux plusieurs années, son grand-père venait lui rendre visite un après-midi par mois. Monsieur et Madame Langlois lui achetaient les vêtements dont elle avait besoin, lui donnaient de l'argent de poche, s'inquiétaient de ses mauvais résultats scolaires. Quand elle est entrée au collège, elle a commencé à fumer, à traîner avec des garçons au café. Elle rentrait tard, passait des heures devant la télévision, refusait de se coucher. Elle avait peur de la nuit.

Après plusieurs fugues, on l'a envoyée dans un internat éducatif, pas très loin de là. Son grand-père continuait de venir, parfois elle retournait à la ferme pour les petites vacances.

C'est à l'internat qu'elle a rencontré Loïc. Il était un peu plus âgé qu'elle et plaisait beaucoup aux filles. Ils jouaient aux cartes après les cours, se racontaient leur vie et faisaient le mur la nuit pour guetter les étoiles

filantes. C'est là-bas aussi qu'elle a rencontré Geneviève, la fille qui travaille chez Auchan, elles sont devenues amies tout de suite. Les parents de Geneviève étaient morts quelques mois plus tôt dans un incendie, elle piquait des crises de nerfs en classe et cassait les vitres, personne ne pouvait l'approcher. On l'appelait *la sauvage*, elle était capable d'arracher les rideaux et de les réduire en morceaux. Un week-end sur deux Geneviève rejoignait ses grands-parents près de Saint-Pierre-sur-Dives. Une ou deux fois elle a invité No chez eux, elles ont pris le train ensemble, la mamie de Geneviève les attendait à la gare. No aimait bien cette maison, ses murs blancs, ses plafonds hauts, elle se sentait en sécurité.

Geneviève, elle avait la rage, la rage de s'en sortir. C'est No qui le dit. Geneviève, quand elle a cessé de tout casser et de se cogner la tête contre les murs, elle a décroché son BEP et elle est partie vivre à Paris. No a recommencé à fuguer.

Nous avons entendu la clé dans la serrure, mon père est entré dans la cuisine, No s'est interrompue. Quand elle parle avec ma mère, elle fait attention, elle dit moins de gros mots. Je vois bien comment ma mère lui répond. À dix-huit ans on est adulte, ça se sent à la manière dont les gens s'adressent à vous, avec une forme d'égard, de distance, pas comme on s'adresse à un enfant, ce n'est pas seulement une question de contenu mais aussi de forme, une façon de se mettre à égalité, c'est comme ça que ma mère parle à No, sur un ton particulier, et j'avoue que ça me pique à l'intérieur, comme des petites aiguilles qu'on enfoncerait dans mon cœur.

Moi quand j'avais trois ou quatre ans je croyais que l'âge s'inversait. Qu'à mesure que je grandirais, mes parents deviendraient petits. Je m'imaginais déjà debout dans le salon, les sourcils froncés et l'index levé, dire non non non avec une grosse voix, vous avez mangé assez de Nutella.

Le dimanche est jour d'expériences domestiques : réaction des différentes variétés de pain à la position 8 du toaster (pain de mie, baguette, viennoise, 6 céréales), temps de disparition des empreintes de pied sur sol humide, temps de disparition des empreintes de bouche sur miroir embué, test de résistance d'un chouchou comparé à un élastique de cuisine, degré de volatilité du Nesquick comparé au café en poudre, analyses approfondies, synthèse recopiée au propre dans le cahier prévu à cet effet. Depuis que No est à la maison il faut que je m'occupe d'elle, je veux dire quand elle n'est pas à son travail, c'est une sorte d'expérience aussi, de très haut niveau, une expérience de grande envergure menée contre le destin.

Le soir quand elle rentre, No vient toujours me voir dans ma chambre. Elle s'allonge par terre avec les pieds posés sur une chaise, les bras croisés sous la nuque, on se raconte des tas de trucs sans importance, moi j'aime bien ça, quand le temps glisse entre les mains, sans ennui, sans que rien de particulier se passe, juste la douceur d'être là. Elle réclame toujours plein de détails sur la classe, comment était habillée Axelle, quelle note a eue Léa, comment Lucas s'en est sorti, elle connaît presque tous les noms et demande des nouvelles comme s'il s'agissait d'un feuilleton. Des fois je me dis que peut-être ça lui manque, l'école et tout, qu'elle aimerait bien courir en short dans un gymnase, manger de la langue de bœuf à la cantine et donner des coups de pied dans le distributeur de boissons. Parfois elle me demande de sortir avec elle, comme si soudain l'air lui manquait, comme si elle avait besoin d'être dehors, alors on descend faire un tour, on s'amuse à faire des concours sur les lignes du trottoir, on joue les funambules, on saute de case en case, jamais je n'aurais cru qu'à son âge elle pouvait aimer ça, mais No me suit dans toutes mes aventures, relève les défis que je lui lance et finit presque toujours par gagner. L'autre soir on s'est assises sur un banc, il faisait incroyablement doux pour un mois de janvier, on est restées comme ça, côte à côte, à compter le nombre de femmes qui portaient des bottes (une épidémie) et le nombre de bouledogues au bout d'une laisse (c'est la mode aussi).

Avec elle rien n'est absurde, rien n'est inutile. Elle ne dit jamais « t'as de ces idées », elle m'emboîte le pas. Elle m'a accompagnée chez Monsieur

Bricolage pour acheter les cordes à linge que je veux accrocher dans ma chambre (afin de suspendre mes trucs en expérimentation), elle est venue avec moi ramasser des vieux tickets de métro (parce que je voulais comprendre quel est le code utilisé et comment les contrôleurs savent si le billet est valable ou non), elle m'a aidée quand j'ai fait des tests d'étanchéité sur différentes boîtes Tupperware dans la baignoire. Au début elle aimait bien faire l'assistante, me passait les pinces, les ciseaux, les récipients avec une grande rapidité, maintenant elle prend une part active dans mes petites affaires, propose de nouvelles formules et même des solutions.

Je vois bien que ce n'est pas facile à son travail mais elle n'aime pas en parler. Peut-être qu'un jour elle pourra trouver autre chose de mieux, dans un autre hôtel ou ailleurs, quand elle aura un peu d'expérience. En attendant elle part tous les matins dans la nuit et passe tout son temps libre avec moi.

Elle a récupéré de nouveaux vêtements dans un vestiaire d'Emmaüs, une jupe rouge, très courte, et deux pantalons serrés. Ma mère lui a donné quelques pulls qu'elle met souvent, elle a tenu à garder son blouson, celui qu'elle portait quand je l'ai rencontrée, ma mère l'a fait nettoyer mais les traces n'ont pas complètement disparu. Elle est retournée voir l'assistante sociale pour son dossier de logement, mais avec la moitié de son salaire au noir, les chances sont nulles. La seule chose qu'elle peut espérer est d'obtenir une place dans un Centre d'hébergement et de réinsertion sociale, où les séjours sont plus longs.

Moi je n'ai pas envie qu'elle s'en aille. Je lui rappelle qu'on est ensemble, c'est elle qui l'a dit, c'est une promesse entre nous, on est ensemble, hein, No, alors elle fait oui de la tête et elle arrête de répéter que ça ne peut pas durer.

Lucas m'écrit des petits mots en classe, il les plie en deux et les glisse devant moi. *Awful !* quand la prof d'anglais porte une jupe bizarre avec des franges et des perles en bas, *Qu'il aille se faire foutre...* parce que Monsieur Marin lui a collé un énième zéro, *Où est le gnome ?* parce que Gauthier de Richemont est absent (un garçon qui n'est pas très beau et qu'il déteste depuis qu'il l'a dénoncé à la Principale un jour où Lucas fumait dans les toilettes). En français il reste tranquille, même quand on fait de la grammaire, c'est le cours où je suis la plus attentive, je déteste qu'on me dérange, je me concentre pour ne pas en perdre une miette. Madame Rivery me donne des devoirs spéciaux, c'est comme un jeu de logique ou de déduction, un exercice de dissection sans scalpel et sans cadavre.

Ceux qui croient que la grammaire n'est qu'un ensemble de règles et de contraintes se trompent. Si on s'y attache la grammaire révèle le sens caché de l'histoire, dissimule le désordre et l'abandon, relie les éléments, rapproche les contraires, la grammaire est un formidable moyen d'organiser le monde comme on voudrait qu'il soit.

Après m'avoir fait mille recommandations, mon père est parti quelques jours à Shanghai pour son travail. Je ne dois pas rentrer trop tard, aider ma mère à préparer les repas et l'avertir au moindre problème. Il téléphone tous les matins, demande à me parler, s'inquiète de savoir si ma mère va bien, si elle s'en sort sans lui. Je m'éloigne dans une autre pièce, je donne tous les détails pour le rassurer, oui elle fait les courses et la cuisine, elle parle, elle a acheté du tissu au marché Saint-Pierre pour recouvrir les vieux coussins.

Le soir nous dînons toutes les trois. Comme mon père n'est pas là on en profite pour manger des trucs qu'il réproouve, des hamburgers, des frites, des pommes dauphine, je me garde bien d'en parler au téléphone. Ma mère, elle s'en fiche complètement des histoires de diététique et de bonne santé, elle a d'autres chats à fouetter.

Hier elle a raconté à No comment, à l'âge de quatre ans, j'avais appris à lire en quelques semaines, d'abord les étiquettes des paquets de céréales, de lessive, de chocolat en poudre, et puis les livres. Ensuite elle a raconté le jour où je suis tombée du haut du réfrigérateur que j'avais escaladé pour

observer le fonctionnement de la chaudière, et celui où j'ai démonté entièrement mon magnétophone *Fisher Price* pour comprendre comment ça marchait. Encouragée par l'intérêt de No, elle a continué à évoquer les histoires de mon enfance, la perte de mon lapin jaune, abandonné par mégarde sur une aire d'autoroute, ma bouée en forme de canard avec laquelle j'ai dormi tout un été, refusant de la quitter, mes sandales roses avec une étoile jaune, portées avec des chaussettes jusqu'au cœur de l'hiver, et ma passion pour les fourmis.

J'écoutais et je me disais c'est incroyable, ma mère a des souvenirs. Ainsi, tout n'a pas été effacé. Ma mère abrite dans sa mémoire des images en couleur, des images d'avant.

Nous avons veillé tard, elle avait ouvert une bouteille de vin, pour elle et No, j'ai eu le droit de tremper mes lèvres pour goûter. No s'est mise à lui poser des questions sur sa vie quand elle était plus jeune, à quel âge elle avait rencontré mon père, à quel âge ils s'étaient mariés, est-ce que nous avons toujours vécu ici, dans cet appartement, depuis quand elle ne travaillait plus et tout. Quand ma mère a parlé de Thaïs, j'ai failli tomber de ma chaise, parce qu'alors No m'a regardée d'un air réprobateur, ça signifiait pourquoi tu me l'as jamais dit, et moi j'avais le nez dans mon assiette, parce que des raisons il n'y en a pas. Certains secrets sont comme des fossiles et la pierre est devenue trop lourde pour la retourner. Voilà tout.

Elles ont fini la bouteille de vin et puis ma mère a déclaré qu'il était tard, j'avais cours le lendemain.

Quand je suis très en colère je parle toute seule et c'est ce que j'ai fait dans mon lit, pendant au moins une heure, l'inventaire de mes griefs et doléances, c'est un truc qui soulage beaucoup, c'est encore mieux quand on se place devant un miroir et qu'on en rajoute un peu, comme si on engueulait quelqu'un, mais là j'étais trop fatiguée.

Ce matin j'ai entendu No se lever, et puis le bruit de la douche et celui de la cafetière, j'ai gardé les yeux fermés. Depuis qu'elle travaille nous avons moins de temps à passer ensemble, alors souvent je me lève plus tôt pour la voir quelques minutes, mais aujourd'hui non, je n'avais pas envie.

Au lycée, j'ai retrouvé Lucas, il m'attendait devant l'entrée, nous avons un devoir de géographie sur table, il n'avait rien révisé. Je lui ai laissé voir ma copie, il n'y a pas jeté un œil. Il ne triche pas, n'invente pas, il dessine

des personnages dans les marges d'une feuille qui reste vide, j'aime leurs cheveux en bataille, leurs yeux immenses, leurs habits merveilleux.

Dans la queue de la cantine j'ai pensé à ma mère, à la mobilité de son visage et de ses mains, à sa voix qui n'est plus un murmure. Peu importe qu'il y ait ou non une explication, une relation de cause à effet. Elle va mieux, elle est en train de retrouver le goût de la parole et de la compagnie, et rien d'autre ne doit compter.

En sortant du lycée Lucas m'a offert un coca au Bar Botté, il trouvait que j'avais l'air triste. Il m'a raconté les potins du lycée (il est au courant de tout parce qu'il connaît tout le monde), il a essayé de me tirer les vers du nez, mais je n'arrivais pas à parler parce que tout était emmêlé dans ma tête et je ne savais pas par quoi commencer.

— Tu sais, Pépite, tout le monde a ses secrets. Et certains doivent rester au fond, là où on les a planqués. Moi, mon secret je peux te le dire, c'est que quand tu seras grande je t'emmènerai quelque part où la musique est si belle qu'on danse dans la rue.

Je ne peux pas dire l'effet que ça m'a fait, ni exactement où ça se passait, quelque part en plein milieu du plexus, quelque chose qui empêchait de respirer, pendant plusieurs secondes je n'ai pas pu le regarder, je percevais le point d'impact et la chaleur qui montait à mon cou.

On est restés comme ça, sans rien dire, et puis j'ai demandé :

— Est-ce que tu crois qu'il y a des parents qui n'aiment pas leurs enfants ?

Avec son père à l'autre bout du monde et sa mère déguisée en courant d'air, ce n'était pas très malin. Souvent je regrette qu'on ne puisse pas effacer les mots dans l'air, comme sur un papier, qu'il n'existe pas un stylo spécial qu'on agiterait au-dessus de soi pour retrancher les paroles maladroites avant qu'elles puissent être entendues.

Il a allumé une cigarette, il a regardé au loin par la vitrine. Et puis il a souri.

— Je sais pas, Pépite. Je crois pas. Je crois que c'est toujours plus compliqué que ça.

L'autre jour on a fait des photos, No et moi. Lucas avait retrouvé un appareil dans le placard de son père, un vieux truc avec une pellicule dedans qu'il faut faire développer. Dans la même boîte il y avait deux ou trois rouleaux périmés, on a décidé d'essayer. On est sorties pendant qu'il était à son cours de guitare, on s'est prises toutes les deux, avec le retardateur, on a inventé des coiffures de sorcières (Lucas m'avait prêté un gel pour faire tenir les cheveux en l'air). Quelques jours plus tard on est allées les chercher ensemble, on s'est assises sur un banc pas loin de la boutique pour les regarder. Les couleurs étaient un peu passées, comme si les photos étaient restées accrochées au mur. Elle a voulu les déchirer. Elle se trouvait horrible sur toutes, elle m'a dit regarde comme j'étais plus jolie avant, quand j'étais petite. Elle a sorti de son sac une photo d'elle enfant, c'est la seule qu'elle possède, elle ne me l'avait jamais montrée. Je l'ai regardée longtemps.

Elle doit avoir cinq ou six ans, sa frange est bien coiffée, deux tresses brunes entourent son visage, elle sourit, et pourtant il y a dans l'image quelque chose qui fait de la peine, elle fixe l'objectif, on ne distingue pas bien ce qu'il y a autour d'elle, une bibliothèque ou une salle de classe, mais ça ne compte pas, elle est toute seule, ça se voit sur la photo, c'est là, dans la manière dont elle se tient, ses mains posées sur sa robe, et ce vide autour d'elle. C'est une petite fille seule au monde, une petite fille abandonnée. Elle a repris la photo, elle était toute fière, elle a répété tu vois comme j'étais jolie quand j'étais petite ? Je ne sais pas pourquoi à ce moment-là j'ai pensé à un reportage que j'avais vu à la télévision il y a quelques mois, sur les enfants qui sont dans des orphelinats, j'avais tellement pleuré que mon père m'avait envoyée me coucher avant la fin.

— En fait, t'en as rien à foutre...

Depuis quelques jours, elle est de mauvaise humeur, elle s'enferme dans sa chambre et elle s'énerve pour un oui ou pour un non quand nous sommes toutes les deux. Ça me fait de la peine mais je me souviens qu'un jour mon père m'a dit que c'est avec les gens qu'on aime le plus, en qui on a le plus confiance, qu'on peut se permettre d'être désagréable (parce qu'on sait que cela ne les empêchera pas de nous aimer). J'ai découvert que No piquait des

médicaments à ma mère, des Xanax et des trucs comme ça, je l'ai surprise dans la salle de bains en train de refermer la boîte. Elle m'a fait promettre de ne rien dire, comme si j'étais du genre à cafter et tout. Elle a besoin de ça pour se calmer, mais moi je sais qu'on ne peut pas prendre n'importe quoi sans ordonnance, c'est marqué dans mon encyclopédie de la santé, elle m'a promis qu'elle retournerait voir le médecin quand elle aura obtenu sa CMU. Je vois bien qu'à son travail les choses se compliquent. Elle rentre de plus en plus tard, de plus en plus fatiguée, certains soirs elle refuse de venir dîner, prétextant qu'elle n'a pas faim, la nuit elle va et vient, laisse couler l'eau, ouvre la fenêtre, la referme, plusieurs fois je l'ai entendue vomir dans les toilettes malgré la porte close. Mes parents ne s'en rendent pas compte, parce que ma mère prend des médicaments pour dormir et mon père a le sommeil très lourd (il paraît que quand il était petit on pouvait passer l'aspirateur à côté de lui sans qu'il se réveille). Quand il est rentré de Chine il nous a offert à chacune un petit porte-bonheur qu'on peut accrocher grâce à une ficelle rouge, j'ai pendu le mien au-dessus de mon lit, car je sais que c'est la nuit que les choses se perdent. No l'a noué à la boutonnière de son blouson. Elle a touché sa première paye, la moitié en chèque, la moitié en liquide. Son patron n'a pas compté les heures supplémentaires. Il lui a dit que, si elle n'était pas contente, elle pouvait aller voir ailleurs. Le jour même elle a craché dans son café, elle l'a mélangé avec précaution pour bien dissoudre la salive, avant de le lui apporter, elle a recommencé les jours suivants. Son patron il est gros et sale, il serait prêt à tuer père et mère pour économiser un euro, il arnaque les clients et passe son temps au téléphone pour négocier des affaires louches. Voilà ce qu'elle dit. Il lui reproche de ne pas travailler assez vite, de passer trop de temps dans chaque chambre, alors qu'il y a le linge à faire, les couloirs et le hall à nettoyer. En contrepartie de sa lenteur il estime qu'elle peut bien faire quelques extra. Le garçon du bar a été renvoyé, et comme il n'a pas été remplacé, No doit servir les clients tous les soirs en attendant l'autre barman qui arrive à dix-neuf heures. Elle ne veut pas en parler à mes parents. Elle dit que ce n'est pas grave mais moi je suis sûre que son patron il n'est pas tellement en règle avec le droit du travail et tous ces trucs-là.

Lucas m'a offert un cahier avec une couverture rigide, comme un livre blanc, et puis un feutre avec une pointe spéciale pour tracer les pleins et les déliés. Il m'a emmenée avec lui acheter des vieux CD et choisir une nouvelle veste. Il m'a dit qu'il m'inviterait dans un restaurant près de chez

lui, dont il connaît le patron, et qu'un jour on partirait en vacances tous les deux avec un camping gaz, des boîtes de ravioli, une tente Igloo et tout. Et puis l'autre jour j'ai bien cru qu'il allait casser la gueule à Gauthier de Richemont parce qu'il m'avait bousculée dans la cour sans s'excuser.

Sa mère appelle de temps en temps pour savoir si tout va bien, il aimerait que je la rencontre, une fois je l'ai entendu lui demander si elle pensait revenir pour le week-end, après j'ai bien vu qu'il faisait la tête mais je n'ai pas posé de question. Mes parents sont contents que j'aie un ami dans la classe, j'ai évité les précisions sur son âge et sa situation scolaire. Quand je vais chez lui je lui donne des nouvelles de No, je lui raconte les histoires avec son patron, on imagine des complots, des vengeance, des représailles, chaque fois le scénario est différent mais l'issue est la même, on va crever les pneus de sa voiture, l'attendre au coin de la rue avec des cagoules noires comme dans les films, on lui fait tellement peur qu'il nous donne tout l'argent de la caisse et abandonne son hôtel sans jamais réapparaître. Alors au bout d'un an et un jour No devient propriétaire, elle fait repeindre les murs et ravalier la façade, elle conquiert une clientèle raffinée et internationale, il faut réserver des mois à l'avance pour avoir une chambre, elle gagne beaucoup d'argent et organise des soirées dansantes, un jour elle rencontre un chanteur de rock anglais, ils tombent fous amoureux l'un de l'autre, alors elle ouvre une succursale au cœur de Londres et voyage entre les deux capitales. Ou bien c'est Loïc qui revient, il décide de quitter l'Irlande pour vivre avec elle.

Ce que j'aime chez Lucas c'est qu'il est capable d'imaginer les histoires les plus invraisemblables et d'en parler pendant des heures, avec plein de détails, comme si cela suffisait pour qu'elles adviennent, ou seulement pour le plaisir des mots quand ils sont dits exactement comme si c'était vrai. Lucas même s'il n'aime pas les cours de français il est comme moi, il connaît le pouvoir des mots.

L'autre jour, alors qu'il rendait les copies, Monsieur Marin a déclaré devant toute la classe que j'étais une utopiste. J'ai fait mine de prendre ça pour un compliment. J'ai vérifié dans le dictionnaire. Après, j'en étais moins sûre. Monsieur Marin, quand il fait les cent pas dans la classe, mains dans le dos, sourcils froncés, on voit bien qu'il a dans la tête toute la vraie réalité de la vie, en formule concentrée. La vraie réalité de l'économie, des marchés financiers, des problèmes sociaux, de l'exclusion et tout. C'est pourquoi il se tient un peu voûté.

Moi, je suis peut-être utopiste, n'empêche que je mets des chaussettes de la même couleur, ce qui n'est pas toujours son cas. Et pour exhiber une chaussette rouge et une chaussette verte devant trente élèves, on ne m'ôtera pas de l'idée qu'il faut avoir un petit coin de sa tête accroché dans les étoiles.

Contrairement à la plupart des gens, j'aime bien les dimanches quand il n'y a rien à faire. Nous sommes assises dans la cuisine, No et moi, ses cheveux lui tombent dans les yeux, dehors le ciel est pâle et les arbres sont nus. Elle dit : il faut que j'aille voir ma mère.

— Pour quoi faire ?

— Il faut que j'y aille.

Je frappe à la porte de mes parents, ils dorment encore. Je m'approche du lit, je chuchote à l'oreille de mon père : on voudrait aller aux puces de Montreuil. No ne veut pas que je dise la vérité. Il se lève, propose de nous accompagner, je le décourage en quelques mots, il devrait plutôt se reposer, c'est direct en métro, si on prend par Oberkampf. Dans le couloir il hésite, nous regarde toutes les deux, l'une après l'autre, j'affiche un air raisonnable et je souris.

Nous prenons le métro jusqu'à Gare d'Austerlitz, et puis le RER jusqu'à Ivry, No a l'air tendue, elle se mord la lèvre, je lui demande à plusieurs reprises si elle est sûre de vouloir y aller, sûre que c'est le bon moment. Elle a sa mine butée, le blouson fermé jusqu'au menton, les mains enfouies dans les manches, les cheveux dans les yeux. Quand nous sortons de la gare je m'approche du plan, j'adore repérer la flèche qui indique *Vous êtes ici*, localiser le rond rouge au milieu des rues et des carrefours, préciser mon emplacement à l'aide du quadrillage, c'est comme à la bataille navale, H4, D3, touché, coulé, pour un peu on croirait que le monde entier est là : affiché devant soi.

Je vois bien comme elle tremble, je lui pose la question une dernière fois.

— T'es sûre que tu veux y aller ?

— Oui.

— T'es sûre qu'elle habite toujours ici ?

— Oui.

— Comment tu le sais ?

— L'autre jour j'ai téléphoné, c'est elle qui a répondu. J'ai dit je voudrais parler à Suzanne Pivet, elle a dit c'est moi, j'ai raccroché.

Il n'est pas encore midi, nous entrons dans la cité, en bas de l'immeuble elle me montre la fenêtre qui était celle de sa chambre, les rideaux sont fermés. Nous montons l'escalier doucement, je sens mes jambes se dérober sous moi, mon souffle coupé. No sonne une première fois. Puis une deuxième. Un pas traînant se dirige vers la porte, le judas s'obscurcit, pendant quelques secondes nous retenons notre souffle, No finit par dire c'est moi, Nolwenn. Nous entendons une voix d'enfant qui vient de loin, des chuchotements, et puis de nouveau le silence. De l'autre côté on peut sentir une présence muette, attentive. Les minutes passent. Alors No se met à donner des grands coups de pied dans la porte, et des coups de poing aussi, mon cœur bat à toute vitesse, j'ai peur que les voisins appellent la police, elle tape de toutes ses forces, elle hurle c'est moi, ouvre, mais rien ne se passe, alors au bout d'un moment je la tire par la manche, j'essaie de lui parler, d'attraper ses mains, son visage, elle finit par me suivre, je l'entraîne vers l'escalier, nous descendons deux étages et là, d'un seul coup, elle se laisse glisser par terre, elle est si pâle que j'ai peur qu'elle s'évanouisse, elle respire fort et tout son corps tremble, même à travers ses deux blousons on voit bien que c'est trop, trop de chagrin, elle continue de taper dans le mur, sa main commence à saigner, je m'assois à côté d'elle et je la prends dans mes bras.

— No, écoute-moi, ta mère, elle a pas la force de te voir. Peut-être qu'elle aimerait bien, mais elle peut pas.

— Elle en a rien à foutre, Lou, tu comprends, elle en a rien à foutre.

— Mais non, je suis sûre que non...

Elle ne bouge plus. Il faut qu'on s'en aille d'ici.

— Tu sais, les histoires entre les parents et les enfants, c'est toujours plus compliqué. On est ensemble, toi et moi, hein ? Oui ou non ? C'est toi qui l'as dit. Viens avec moi. Allez ! Lève-toi, on s'en va d'ici.

Nous descendons les derniers étages, je la tiens par le poignet. Dans la rue le soleil projette notre ombre sur le sol, elle se retourne vers l'immeuble, à la fenêtre nous apercevons un visage d'enfant, aussitôt disparu, nous marchons jusqu'à la gare, les rues sont désertes, au loin il me semble entendre la rumeur d'un marché.

Le mari de ma tante Sylvie a rencontré une nouvelle femme, il veut divorcer. Mon père a décidé qu'on allait partir chez elle trois ou quatre jours pendant les vacances de février. Elle a besoin de soutien. Pour une fois ma mère est d'accord. Même s'il y a des lustres que nous n'avons pas quitté Paris, ça m'embête un peu. Surtout que No ne pourra pas venir avec nous, à cause de son travail. J'ai bien essayé d'émettre l'hypothèse que je pourrais rester avec elle, à cause de tout ce que j'ai à faire pour le lycée, j'ai même prétexté que j'avais en cours quelques expériences personnelles qui ne pouvaient supporter mon absence, mais ils n'ont rien voulu savoir. Le soir j'ai entendu que mon père et ma mère discutaient pour décider si c'était possible de laisser No toute seule à la maison, ils parlaient à voix basse alors je n'ai pas pu tout comprendre, juste quelques bribes dont j'ai déduit que ma mère était plutôt pour et mon père pas très rassuré.

Nous sommes dans sa chambre, les fringues traînent par terre, le lit est défait. No fume à la fenêtre, appuyée sur un coude.

— On va partir quelques jours, la semaine prochaine, en Dordogne chez ma tante, la sœur de mon père. Elle est super triste parce que son mari l'a laissée tomber, avec mes cousins et tout, c'est pas facile...

— Combien de temps ?

— Pas très longtemps, quelques jours. Tu vas pouvoir rester ici, t'inquiète pas.

— Toute seule ?

— Ben oui... Mais bon, pas longtemps.

Elle reste silencieuse pendant plusieurs secondes, elle se mord la lèvre, j'ai déjà remarqué ça, elle est capable de se mordre la lèvre jusqu'au sang quand elle est contrariée.

— Et toi, tu peux pas rester ? Faut que t'y ailles aussi ?

Des trucs comme ça, ça me fend le cœur en deux. Elle jette son mégot par la fenêtre, s'allonge sur son lit, les bras derrière la tête, elle ne me regarde pas. Je reste avec elle, j'essaie de faire diversion, mais c'est là, au-dessus de nous, ça flotte et ça s'épaissit, j'ai le sentiment horrible de l'abandonner.

Mon père lui a fait un vrai discours sur la confiance, la responsabilité, l'avenir et tout, on aurait dit un chef de parti politique, sauf qu'il n'avait pas de micro. Mon père, on voit bien qu'il encadre une équipe de vingt-cinq personnes à son travail, parfois ça déteint sur son comportement à la maison, il adore faire des plannings, des projets, des courbes de croissance, c'est tout juste s'il ne nous impose pas un entretien individuel à la fin de l'année. Quand ma mère était très malade, c'était plus compliqué, mais maintenant qu'elle reprend des forces, il est en train de nous mijoter un programme en quatre étapes de retour à la vie.

Pour ma part je trouve qu'avec No il en a rajouté, mais elle a pris un air très sérieux, très concerné, elle faisait oui de la tête, oui elle fera attention à ne pas perdre les clés, oui elle ramassera le courrier, oui elle appellera tous les jours, oui elle descendra les poubelles, oui elle a bien compris qu'elle ne devait inviter personne. Moi j'ai remarqué que quand on répète cinquante fois aux gens qu'on a confiance en eux, c'est souvent qu'on n'en est pas si sûr. Mais No elle n'a pas eu l'air vexée, juste un peu inquiète.

On part demain. Ce soir, No doit me retrouver chez Lucas pour une petite fête. J'ai préparé mes affaires, tout est en ordre, sauf que j'ai une boule dans le ventre, je n'arrive pas bien à savoir de quoi elle est fabriquée, une petite boule qui fait peur ou mal, ou les deux. No sonne à la porte, elle a pu s'échapper de son travail, quand Lucas lui ouvre il fait *Waow !*, elle a mis sa mini-jupe, elle est maquillée, c'est la première fois que je la vois comme ça, perchée sur des talons, elle est belle comme un personnage de manga, avec ses cheveux noirs, sa peau claire, ses yeux immenses. Cela fait longtemps que nous ne nous sommes pas retrouvés tous les trois, Lucas descend acheter ses gâteaux préférés et du cidre parce qu'elle adore ça. Moi aussi j'en bois, au moins trois ou quatre verres, la chaleur se répand dans mon ventre, la petite boule se dissout, on ferme les rideaux, on s'installe tous les trois sur le canapé, comme avant, on se serre les uns contre les autres, on met un DVD que Lucas a choisi. C'est l'histoire d'une jeune femme sourde qui travaille dans une entreprise, personne ne sait qu'elle porte un appareil pour entendre. Elle embauche un stagiaire, il sort de prison, elle tombe amoureuse de lui, il l'utilise pour monter un gros coup

parce qu'elle lit sur les lèvres, elle accepte tout ce qu'il lui demande, devient sa complice, prend des risques énormes, elle a confiance en lui, elle l'aime et tout, mais le jour du casse elle découvre qu'il a prévu de partir sans elle, il a pris un seul billet d'avion. Pourtant elle ne lâche pas, elle va au bout, et c'est elle qui le sauve. À la fin il l'embrasse et c'est sans doute la première fois de sa vie qu'un garçon l'embrasse, c'est une scène magnifique parce qu'on sait qu'il ne va pas la laisser, il a compris qui elle était, sa force et sa constance.

Dans le noir on n'a pas vu l'heure tourner, il est très tard quand nous repartons de chez Lucas, je téléphone chez moi pour prévenir qu'on arrive. Sur le chemin du retour No ne dit rien, je lui prends la main.

— Il y a quelque chose qui va pas ?

— Non, ça va.

— Tu veux pas me dire ?

— ...

— C'est parce que t'as peur de rester toute seule ?

— Non.

— Tu sais, si on est ensemble, tu dois me dire pour que je puisse t'aider.

— Tu m'as déjà beaucoup aidée. C'est pas le problème. Mais t'as tes parents, ta classe, ta famille, t'as ta vie, tu comprends...

Je sens que ma voix commence à trembler.

— Non, je comprends pas.

— Si, tu comprends très bien.

— Mais toi aussi t'es dans ma vie. Tu vois bien, tu vois bien que j'ai besoin de toi... et puis tu... tu fais partie de notre famille...

— Je suis pas de ta famille, Lou. C'est ça qu'il faut que tu comprennes, je serai jamais de ta famille.

Elle pleure. Dans le vent glacé elle a du mal à contenir ses sanglots.

On marche en silence et maintenant je sais qu'il lui est arrivé quelque chose, quelque chose qu'on ne peut pas dire, quelque chose qui fait basculer.

Ma tante Sylvie avait son chignon tout de travers. Pour une fois elle n'a fait aucune réflexion à ma mère, elle a dû comprendre d'un seul coup qu'on ne peut pas toujours avoir l'air d'aller bien, assurer la cuisine, le ménage, le repassage, la conversation et tout, d'ailleurs elle avait perdu son sourire-de-toute-circonstance et oublié de mettre son rouge à lèvres impeccable qui ne bouge pas de la journée. Franchement, ça m'a fait de la peine de la voir comme ça. Elle n'arrivait même plus à crier sur mes cousins qui en profitent bien, il y a un fouillis sans précédent dans leur chambre et ils répondent à peine quand elle les appelle.

Comme convenu, No a téléphoné les deux premiers jours. Et puis les deux derniers, on n'a plus eu de nouvelles. Mon père a essayé d'appeler à la maison, ça ne répondait jamais, ni le matin, ni le soir, ni même la nuit. Il a contacté la voisine d'en dessous, elle a écouté à la porte, elle n'a rien entendu. Il a décidé de ne pas s'affoler, on avait prévu de rentrer le jeudi, on rentrerait le jeudi. Moi ça m'a paru interminable, je n'avais même pas le cœur à jouer avec mes cousins qui ont pourtant des tas d'idées pour entreprendre des chantiers dans le jardin, des tunnels, des systèmes d'irrigation, des parcours champêtres, des trucs incroyables qu'on ne peut pas faire à Paris. Je suis restée enfermée à lire des romans d'amour, ma tante en a toute une collection, *Le courage d'aimer*, *Lune de miel à Hawaï*, *La belle et le pirate*, *L'ombre de Célia* et j'en passe. J'ai accepté une ou deux balades, participé à l'épluchage des légumes et aux parties de Trivial Pursuit, histoire de faire acte de présence. Mon père et ma mère se sont beaucoup occupés de ma tante, ils ont passé des heures à discuter, on aurait dit un conseil de guerre.

Quand je suis montée dans la voiture j'ai poussé un gros soupir de soulagement, et puis la petite boule est revenue dans mon ventre, pendant tout le trajet du retour elle n'a fait que grandir, et grandir encore, je guettais les panneaux qui indiquent la distance pour Paris, on n'avancait pas, on se traînait alors que moi j'en étais sûre : on était dans une course contre la montre. La plupart des gens disent après coup qu'ils avaient un mauvais pressentiment. Une fois qu'il s'avère qu'ils avaient raison. Mais moi j'avais un vrai mauvais pressentiment, un pressentiment d'*avant*.

Mon père a mis des disques de musique classique dans le lecteur CD, ça m'a énervée parce qu'il écoute toujours des trucs tristes avec des voix limpides qui vous font voir à quel point le monde est en désordre. Ma mère s'est endormie, elle avait posé sa main sur sa cuisse. Depuis qu'elle va mieux ils se rapprochent, je le vois bien, ils s'embrassent dans la cuisine et ils rigolent tous les deux avec un air de grande connivence.

Moi j'avais peur. Peur que No soit partie. Peur d'être toute seule, comme avant. J'ai fini par m'endormir, à cause des arbres qui défilent à toute vitesse comme une guirlande sans lumières. Quand je me suis réveillée nous étions sur le périphérique, il faisait très chaud dans la voiture, j'ai regardé ma montre, il était bientôt vingt heures, No devait être à la maison. Mon père avait essayé d'appeler le matin même, elle n'avait pas répondu.

Le périphérique était bloqué, nous avons roulé au pas, par la vitre j'ai vu les campements de SDF sur les talus, sous les ponts, j'ai découvert les tentes, les tôles, les baraquements, je n'avais jamais vu ça, je ne savais pas que ça existait, là, juste au bord, mon père et ma mère regardaient droit devant eux, j'ai pensé des gens vivent là, dans le bruit des moteurs, la crasse et la pollution, au milieu de nulle part, des gens vivent là jour et nuit, ici, en France, Porte d'Orléans ou Porte d'Italie, depuis quand ? Mon père ne savait pas au juste. Depuis deux ou trois ans, les campements se sont multipliés, il y en a partout, tout autour, surtout à l'est de Paris. J'ai pensé c'est ainsi que sont *les choses*. Les choses contre lesquelles on ne peut rien. On est capable d'ériger des gratte-ciel de six cents mètres de haut, de construire des hôtels sous-marins et des îles artificielles en forme de palmiers, on est capable d'inventer des matériaux de construction « intelligents » qui absorbent les polluants atmosphériques organiques et inorganiques, on est capable de créer des aspirateurs autonomes et des lampes qui s'allument toutes seules quand on rentre chez soi. On est capable de laisser des gens vivre au bord du périphérique.

C'est ma mère qui a ouvert la porte, nous sommes entrés dans l'appartement, tout était normal à première vue, les rideaux tirés, les objets à leur place, rien n'avait disparu. La chambre de No était ouverte, le lit défait, ses affaires éparpillées. J'ai ouvert le placard pour vérifier que la valise était toujours là. C'était déjà ça. Alors j'ai vu les bouteilles d'alcool renversées par terre, quatre ou cinq, mon père était derrière moi, c'était trop

tard pour les cacher. Il y avait de la vodka, du whisky et des plaquettes de médicaments vides.

Alors j'ai pensé aux adverbes et aux conjonctions de coordination qui indiquent une rupture dans le temps (*soudain, tout à coup*), une opposition (*néanmoins, en revanche, par contre, cependant*) ou une concession (*alors que, même si, quand bien même*), je n'ai plus pensé qu'à ça, j'ai cherché à les énumérer dans ma tête, à en faire l'inventaire, je ne pouvais rien dire, rien du tout, parce que ça se brouillait autour de moi, les murs et la lumière.

Alors j'ai pensé que la grammaire a tout prévu, les désenchantements, les défaites et les emmerdements en général.

La nuit quand on ne dort pas les soucis se multiplient, ils enflent, s'amplifient, à mesure que l'heure avance les lendemains s'obscurcissent, le pire rejoint l'évidence, plus rien ne paraît possible, surmontable, plus rien ne paraît tranquille. L'insomnie est la face sombre de l'imagination. Je connais ces heures noires et secrètes. Au matin on se réveille engourdi, les scénarios catastrophes sont devenus extravagants, la journée effacera leur souvenir, on se lève, on se lave et on se dit qu'on va y arriver. Mais parfois la nuit annonce la couleur, parfois la nuit révèle la seule vérité : le temps passe et *les choses* ne seront plus jamais ce qu'elles ont été.

No est rentrée au petit matin, je dormais en surface, j'avais laissé la porte de ma chambre ouverte pour ne pas la manquer. J'ai entendu la clé dans la serrure, le bruit était léger, très doux, il s'est d'abord infiltré dans mon rêve, j'ai vu ma mère dans ma chambre, elle portait la chemise de nuit qu'elle mettait à la maternité quand Thaïs est née, ouverte sur le devant, ses pieds étaient nus et blancs dans l'obscurité, je me suis réveillée en sursaut, j'ai sauté du lit et me suis avancée dans le couloir, ma main glissait le long du mur pour me guider, dans l'entrebâillement de la porte j'ai vu No ôter ses chaussures, elle s'est allongée tout habillée, sans même prendre la peine d'enlever son jean. Je me suis approchée, j'ai entendu qu'elle pleurait, c'était comme un sanglot de rage et d'impuissance, une note à la fois aiguë et rauque, insupportable, une note qui ne pouvait naître que dans le silence, parce qu'elle se croyait seule. Sur la pointe des pieds, j'ai fait marche arrière. Je suis restée debout, derrière ma porte, j'avais froid, je ne pouvais plus bouger, j'ai vu mon père entrer dans la chambre de No, j'ai entendu sa voix pendant une heure, douce et ferme, c'était trop loin pour que je puisse comprendre, et la voix de No, encore plus basse.

Je me suis levée tôt, No dormait encore, elle avait rendez-vous en fin de matinée avec l'assistante sociale, elle l'avait noté depuis des semaines sur l'ardoise magique à côté du frigo. C'était son jour de congé. J'ai retrouvé mon père dans la cuisine, devant son café, j'ai versé le lait dans mon bol, attrapé les céréales, je me suis assise en face de lui, je regardais autour de moi, ce n'était pas le moment de poursuivre mon expérience sur la capacité

d'absorption des différentes marques d'éponge ni d'entamer un nouveau test sur la puissance des aimants des portes du placard. C'était le moment de sauver ce qui pouvait l'être. Mon père s'est approché.

— Tu sais quelque chose, Lou ?

— Non.

— Tu l'as entendue rentrer ?

— Oui.

— Les bouteilles, c'est la première fois ?

— Oui.

— Elle a des soucis à son travail ?

— Oui.

— Elle t'en a parlé ?

— Un peu. Pas vraiment.

Il y a des jours où l'on sent bien que les mots peuvent vous emmener sur une mauvaise pente et vous faire dire des trucs qu'il vaut mieux taire.

— Elle continue d'aller à son travail ?

— Je crois.

— Tu sais, Lou, si ça ne se passe pas bien, si No ne respecte pas notre vie à nous, si maman et moi on se dit que ce n'est pas bien pour toi, que ça te met en danger, elle ne pourra pas rester. C'est ce que je lui ai dit.

— ...

— Tu comprends ?

— Oui.

Moi je voyais l'heure qui tournait et No qui ne se réveillait pas alors qu'elle avait son rendez-vous avec l'assistante sociale. Je voyais le moment où mon père allait lever les yeux vers la pendule, où il se dirait voilà, c'est bien la preuve que ça ne va plus, que ça dérape, qu'on ne peut plus compter sur elle. Je me suis levée, j'ai dit je vais la réveiller, c'est elle qui me l'a demandé.

J'ai avancé jusqu'au lit, il y avait cette odeur que je n'arrivais pas à définir, une odeur d'alcool ou de médicament, j'ai marché sans le vouloir sur les affaires qui traînaient par terre, quand mes yeux ont commencé à s'habituer à l'obscurité j'ai vu qu'elle s'était enroulée dans le couvre-lit. Je l'ai secouée doucement, et puis plus fort, il a fallu beaucoup de temps pour qu'elle ouvre les yeux. Je l'ai aidée à changer de tee-shirt et à enfiler un pull, j'ai entendu mon père claquer la porte d'entrée. Je suis retournée dans

la cuisine pour faire du café. J'avais toute une journée devant moi. J'aurais bien appelé Lucas mais il était parti pour toutes les vacances chez sa grand-mère.

No a fini par se lever, elle avait raté l'heure du rendez-vous. J'ai pris un chiffon pour effacer l'ardoise, j'ai mis la radio à cause du silence. Plus tard elle s'est enfermée pendant deux heures pour prendre un bain, on n'entendait rien, seulement de temps à autre le bruit de l'eau chaude, ma mère a fini par frapper à la porte pour savoir si tout allait bien.

Vers midi je l'ai retrouvée dans sa chambre, j'ai essayé de lui parler, mais elle ne semblait pas m'entendre, j'aurais voulu la secouer de toutes mes forces, au lieu de ça je suis restée en face d'elle, sans rien dire, son regard était vide.

Alors j'ai pensé au regard de maman après la mort de Thaïs, comme il se posait sur les objets et les gens, un regard mort, j'ai pensé à tous les regards morts de la terre, des millions, privés d'éclat, de lumière, des regards égarés qui ne reflètent rien d'autre que la complexité du monde, un monde saturé de sons et d'images, et pourtant si démun.

No a changé de poste à l'hôtel, elle travaille de nuit. Elle tient le bar jusqu'à deux heures et reste jusqu'au matin pour ouvrir la porte aux clients. C'est mieux payé. Il y a les pourboires. Depuis une semaine mon père la croise en bas de l'immeuble quand il part à son travail, souvent il l'aide à monter, elle s'écroule sur le lit, n'enlève jamais ses vêtements. Une fois il l'a ramassée dans le hall, ses collants étaient déchirés, ses genoux abîmés, il l'a portée jusqu'en haut, lui a mis la tête sous la douche, et puis il l'a couchée.

Elle dort toute la journée. Mon père dit qu'elle boit de l'alcool et qu'elle prend des cachets. Il a pris contact avec son assistante sociale, elle ne peut pas faire grand-chose si No ne vient plus. Un soir je les ai surpris dans la cuisine, ma mère et lui, ils étaient en plein conciliabule, dès que je suis entrée ils se sont tus et ont attendu que je referme la porte pour reprendre leur conversation. J'aurais bien caché un ou deux micros sous un torchon.

Je n'arrive pas à sortir et à profiter des vacances, je reste à la maison, je traîne toute la journée, je regarde la télévision, je feuillette des magazines, je guette les bruits dans la chambre de No, le moment où elle va se réveiller. Elle ne vient plus me rejoindre dans la mienne et lorsque je frappe à sa porte, en fin de journée, je la trouve allongée sur le lit, recroquevillée. Ma mère a essayé de la faire parler, de poser des questions, No a baissé les yeux comme elle sait le faire, pour échapper au regard. Elle ne vient plus dans la cuisine, ni dans le salon, se faufile dans la salle de bains quand elle est sûre de ne croiser personne. Le soir elle dîne avec nous avant de repartir à l'hôtel, c'est la même scène qu'il y a un mois, la même lumière, les mêmes places, les mêmes gestes, vues de haut les images pourraient se confondre, se superposer, mais de là où je suis on peut percevoir combien l'air a changé, s'est alourdi.

Je ne sais pas pourquoi j'ai pensé au Petit Prince, hier soir en m'endormant. Au renard, plus exactement. Le renard demande au petit prince de l'apprivoiser. Mais le Petit Prince ignore ce que cela signifie. Alors le renard lui explique, je connais le passage par cœur, *tu n'es encore pour moi qu'un petit garçon tout semblable à cent mille petits garçons. Et*

je n'ai pas besoin de toi. Je ne suis pour toi qu'un renard semblable à cent mille renards. Mais, si tu m'apprivoises, nous aurons besoin l'un de l'autre. Tu seras pour moi unique au monde. Je serai pour toi unique au monde.

Peut-être qu'il n'y a que ça qui compte, peut-être qu'il suffit de trouver quelqu'un à apprivoiser.

Les cours reprennent ce matin, il fait nuit dehors, l'odeur du café flotte dans la cuisine. No est assise en face de mon père, son visage est pâle, fatigué, elle vient sans doute de rentrer. Mon père a les poings posés sur la table comme deux grenades dégoupillées. Il se lève, il a l'air de quelqu'un qui a repris la situation en main. Dans le contexte actuel cela n'a rien de rassurant.

Mon réveil vient de sonner, je suis en chemise de nuit, pieds nus, il dit No va s'en aller. Je crois bien qu'il le répète plusieurs fois parce que je reste sans réaction. No va aller dans un centre où on va s'occuper d'elle. Elle a besoin d'aide. No se tait. Elle regarde la table. Je tire le tabouret vers moi, je m'assois, j'ai du mal à respirer alors je me concentre là-dessus, ralentir le rythme, ouvrir la bouche comme un poisson rouge pour absorber l'air, par petites goulées, écarter mes doigts comme des palmes pour résister au courant, garder les pieds bien à plat sur le carrelage de la cuisine.

— Tu comprends, Lou, tu comprends ?

Je n'ai pas envie de répondre. Je n'ai pas envie d'entendre ça, ni le reste, les histoires d'assistante sociale, d'aide, de désintoxication, tous ces mots pour rien, des algues microscopiques et nauséabondes à la surface de la mer. On avait dit qu'on allait aider No, nous, jusqu'au bout, on avait dit qu'on serait là pour elle, on avait dit qu'on ne lâcherait pas l'affaire. Je veux qu'elle reste, je veux qu'on se batte, je veux qu'on fasse opposition. Sous la table j'enfonce mes ongles dans mes paumes, au plus profond, pour détourner la douleur, pour qu'elle se concentre et afflue là où elle laissera une trace, visible, une trace qui pourra guérir.

Je prends ma douche, je m'habille, j'attrape mon sac de classe et je les laisse là, tous les deux, mon père continue de lui parler, No ne répond pas, si je pouvais je lui dirais qu'elle n'a qu'à faire comme moi, quand j'étais petite, plaquer ses mains sur ses oreilles pour faire le vide, faire taire les bruits et le tumulte, faire taire le monde assourdissant.

Je cours jusqu'à l'arrêt du bus, j'ai peur d'être en retard au cours de Marin, je n'ai rien avalé et ma tête tourne, je monte par la porte de derrière et me faufile entre les gens, il y a tous ces mots qui s'entremêlent au-dessus

de moi, et le bruit du moteur, et celui de la rue, le sang bat à mes tempes, je regarde le panneau électronique avec les noms des stations qui défilent et le temps estimé pour arriver au terminus, je ne regarde que ça, les lettres rouges glissant de gauche à droite, et je compte les voyelles, pour ne pas me mettre à pleurer.

J'entre dans le lycée juste après la sonnerie, Lucas m'attend en bas des escaliers, les yeux brûlants je m'avance vers lui, quand j'arrive à sa hauteur ses bras se referment sur moi, je sens mon corps minuscule peser d'un seul coup contre le sien, son souffle dans mes cheveux.

Dans les livres il y a des chapitres pour bien séparer les moments, pour montrer que le temps passe ou que la situation évolue, et même parfois des parties avec des titres chargés de promesses, *La rencontre*, *L'espoir*, *La chute*, comme des tableaux. Mais dans la vie il n'y a rien, pas de titre, pas de pancarte, pas de panneau, rien qui indique *attention danger*, *éboulements fréquents* ou *désillusion imminente*. Dans la vie on est tout seul avec son costume, et tant pis s'il est tout déchiré.

J'aurais fait n'importe quoi pour que No reste chez nous. Je voulais qu'elle fasse partie de notre famille, qu'elle ait son bol, sa chaise, son lit, à la bonne taille, je voulais les dimanches aux couleurs d'hiver, le parfum de la soupe échappé de la cuisine. Je voulais que notre vie ressemble à celle des autres. Je voulais que chacun ait sa place à table, son heure pour la salle de bains, son rôle dans l'organisation domestique, qu'il n'y ait plus qu'à laisser filer le temps.

Je croyais que l'on pouvait enrayer le cours des *choses*, échapper au programme. Je croyais que la vie pouvait être autrement. Je croyais qu'aider quelqu'un ça voulait dire tout partager, même ce qu'on ne peut pas comprendre, même le plus sombre. La vérité c'est que je ne suis qu'une *madame-je-sais-tout* (c'est mon père qui le dit quand il est en colère), un ordinateur en plastique minable qu'on fabrique pour les enfants avec des jeux, des devinettes, des parcours fléchés et une voix débile qui donne la bonne réponse. La vérité c'est que je n'arrive pas à faire mes lacets et que je suis équipée de fonctionnalités merdiques qui ne servent à rien. La vérité c'est que *les choses sont ce qu'elles sont*. La réalité reprend toujours le dessus et l'illusion s'éloigne sans qu'on s'en rende compte. La réalité a toujours le dernier mot. C'est Monsieur Marin qui a raison, il ne faut pas rêver. Il ne faut pas espérer changer le monde car le monde est bien plus fort que nous.

Mon père est parti à son travail, ma mère est sortie faire des courses, j'imagine que No n'a pas dû hésiter longtemps. Qu'est-ce qu'ils croyaient ? Qu'elle allait attendre patiemment une place dans un quelconque centre de soin ou de réinsertion ? Qu'il suffisait de lui expliquer le problème, en

détachant bien les syllabes, non tu ne peux pas rester chez nous, nous ne sommes plus en mesure de nous occuper de toi, nous allons donc reprendre le cours de notre vie, merci d'être venue et à bientôt ?

Quand je suis rentrée elle n'était plus là. J'ai regardé la pièce vide, elle avait fait le lit, passé l'aspirateur, chaque objet était à sa place, comme si elle avait tout noté, consigné, comme si elle savait qu'un jour tout devrait être remis en ordre. J'ai regardé le tapis marocain sur lequel elle aimait s'allonger, la lampe qu'elle laissait allumée toute la nuit, j'ai pensé à sa valise à roulettes, pleine à craquer, bringuebalant sur le trottoir, j'ai pensé à la nuit tombée, aux rues désertes, j'ai fermé les yeux.

Elle a laissé les vêtements que ma mère lui avait prêtés, pliés avec soin sur la table. Elle a vidé la pharmacie, c'est mon père qui me l'a dit, elle a pris tout ce qui restait, les somnifères et les tranquillisants.

Sur mon bureau elle a laissé la photo d'elle quand elle était petite, glissée dans une enveloppe sale, j'ai regardé autour si elle n'avait pas écrit un mot, il n'y avait rien, rien d'autre que ses yeux qui regardaient l'objectif, qui me regardaient.

No a sonné à la porte, Lucas était tout seul, il regardait la télé. Elle tenait sa valise d'une main, un ou deux sacs de l'autre, son blouson était ouvert, elle ne portait rien sous son pull, on voyait la blancheur de sa peau, les veines de son cou, il a attrapé ses affaires et l'a laissée entrer. Elle s'est appuyée sur le guéridon pour avancer, elle tenait à peine debout, il l'a emmenée jusqu'à la chambre de sa mère, lui a enlevé son jean et ses chaussures, il a rabattu la couette et a éteint la lumière. Il m'a téléphoné avec une voix de gangster, j'ai tout de suite compris.

Sa mère était venue quelques jours plus tôt, elle avait rempli le réfrigérateur, récupéré quelques vêtements, elle avait laissé un nouveau chèque et elle était repartie. Ça nous laissait du temps.

J'y suis allée le lendemain. No s'est levée quand elle a entendu ma voix, elle est venue vers moi, elle m'a prise dans ses bras, nous n'avons rien dit, pas un mot, nous sommes restées comme ça, j'ignore laquelle de nous deux soutenait l'autre, laquelle était la plus fragile. No a défait sa valise dans la chambre, elle a étalé les affaires à même le sol : des fringues récupérées au vestiaire des associations ou données par Geneviève, une trousse de maquillage, un livre d'enfant offert par sa grand-mère, sa mini-jupe rouge. Sur la table de nuit elle a posé le gros cendrier du salon, elle a retourné les cadres photos, elle a fermé les rideaux de la chambre et ne les a plus jamais rouverts.

À plusieurs reprises mes parents m'ont demandé si j'avais de ses nouvelles, j'ai pris mon air triste et j'ai répondu non.

Nous allons nous occuper d'elle. Nous ne dirons rien à personne. Nous garderons ce secret pour nous tout seuls, parce que nous en avons la force.

Ma mère met du rimmel et du rouge à lèvres, elle s'est acheté des nouveaux habits, elle a diminué son traitement et demandé un rendez-vous avec le DRH de son ancienne entreprise. Elle va peut-être reprendre son travail à mi-temps. Mon père a commencé des travaux dans la chambre de Thaïs, il a lessivé les murs, arraché la moquette, prévu de poser un parquet flottant. Il va choisir des meubles high-tech pour faire un beau bureau. Le soir ils feuilletent les catalogues Ikea et Castorama, ils font des calculs, des projets, parlent vacances et aménagements. Ils sont d'accord sur tout, ils sont assis tous les deux dans le canapé, jambes croisées, comme si tout cela était parfaitement normal, comme si tout cela avait toujours été.

Ils trouvent que je passe un peu trop de temps chez Lucas alors je suis obligée d'inventer des ruses et des prétextes pour rentrer plus tard. Je travaille avec François Gaillard sur un nouvel exposé, je fais des recherches en bibliothèque, je participe à l'atelier de préparation de la journée portes-ouvertes, j'aide Axelle Vernoux qui a des difficultés en maths. Je n'ai jamais mentionné le fait que Lucas vivait seul et je parle de sa mère comme si elle habitait là, pour qu'ils ne se doutent de rien. Mon père a téléphoné à l'assistante sociale de No à plusieurs reprises. Il était inquiet. Elle n'avait plus aucune nouvelle, elle a dit c'est souvent comme ça, vous savez, les gens de la rue ne sont pas fiables, ils repartent comme ils sont venus.

À la maison je m'occupe comme je peux. J'ai terminé mon étude sur les surgelés. On constate en effet la présence d'ingrédients communs à la plupart des plats : gluten de blé, amidon de riz, amidon de maïs ou de blé transformé, éventuellement diphosphate disodique ou carbonate acide de sodium. J'en ai profité pour entreprendre une analyse complémentaire sur les additifs alimentaires, lesquels constituent un champ inépuisable d'analyses complémentaires. Émulsifiants, gélifiants, stabilisants, agents conservateurs, antioxydants et exhausteurs de goût occupent mes heures perdues, mes heures sans No.

Si on tire dix fois à pile ou face, l'un ou l'autre l'emporte. Mais il paraît que, si on tire un million de fois, pile et face arrivent à égalité. C'est la loi des grands nombres. Et comme j'aime bien expérimenter moi-même les lois et les théorèmes, je lance une pièce et je coche sur un papier.

J'ai confectionné une immense guirlande pour No, une guirlande qui lui ressemble, avec toutes sortes de trucs : pot de yaourt vide, chaussette célibataire, étui de carte orange, vestige de tire-bouchon, prospectus pour club de karaté, filet Ariel prévu pour les comprimés de lessive, barrette Betty Boop trouvée par terre, billet de 10 RMB rapporté par mon père, canette de Schweppes (vide), papier d'aluminium froissé, bon de réduction Marché U d'une valeur de 50 centimes. Je lui offrirai quand elle aura un endroit à elle où elle pourra l'accrocher. En attendant je l'ai suspendue dans ma chambre, j'ai dit à ma mère que c'était de l'art conceptuel. Elle n'a pas eu l'air convaincu.

Le matin quand j'arrive au collège, Lucas me donne les nouvelles. À quelle heure elle est rentrée, dans quel état, est-ce qu'elle tenait debout, est-ce qu'elle lui a parlé. Nous nous mettons à l'écart, nous discutons à voix basse, nous arrêtons les hypothèses, échafaudons des stratégies. Lucas a vidé dans l'évier deux bouteilles de vodka, No était folle de rage, il lui a dit qu'elle ne pouvait pas boire chez lui, sa mère pouvait passer un jour à l'improviste, ou bien la femme de ménage, et c'est déjà assez risqué comme ça. Il ne lui a pas donné le double des clés, il a exigé qu'elle rentre avant qu'il parte.

Depuis qu'elle travaille de nuit No n'est plus la même, c'est quelque chose à l'intérieur d'elle, comme une immense fatigue ou un insondable dégoût, quelque chose qui nous échappe. Chaque soir à la fin des cours nous nous dépêchons de prendre le métro, nous montons les escaliers en silence, Lucas ouvre la porte et je me précipite dans la chambre, j'ai peur de la retrouver morte ou de découvrir la pièce vide, sans aucune trace de ses affaires. No est allongée sur le lit, elle dort ou elle somnole, je regarde ses bras nus et les cernes sous ses yeux, je voudrais prendre son visage entre mes mains, caresser ses cheveux, et que tout s'efface.

Elle se lève quand nous rentrons, avale deux ou trois tranches de pain avec un litre de café, prend une douche, enfile ses vêtements et nous rejoint dans le salon. Elle nous demande des nouvelles, s'inquiète de savoir s'il fait froid dehors, me fait un compliment sur ma jupe ou ma coiffure, elle essaie de faire bonne figure, se roule une cigarette, s'assoit près de nous, ses gestes sont courts, maladroits. Je suis sûre qu'elle aussi elle y pense, aux soirées que nous passions tous les trois à regarder des films ou à écouter de la

musique, il n'y a pas si longtemps, qu'elle y pense comme à un temps révolu, irrattrapable, car tout cela maintenant est recouvert d'un voile, inaccessible.

Avant de repartir elle se maquille, relève ses cheveux en chignon, glisse ses chaussures à talons dans un sac en plastique et ferme la porte derrière elle. Quand il n'est pas trop tard je l'accompagne un bout de chemin avant de rentrer chez moi, on discute de choses et d'autres, comme avant, on s'embrasse pour se dire au revoir, elle fait mine de sourire, dans le froid je regarde sa silhouette frêle s'éloigner, tourner le coin de la rue, je ne sais pas ce qui l'attend, vers quoi elle se rend, sans jamais reculer.

Au lycée nous parlons d'elle à voix basse, nous avons des codes pour évaluer l'état de la situation, des sourires complices et des airs entendus. Un peu plus on se croirait pendant la guerre, quand les Justes cachaient des enfants juifs. Nous sommes des résistants. J'adore la tête de Lucas quand il arrive le matin et ce petit signe de tête qu'il m'adresse de loin, pour me dire ça va. Il s'occupe de tout, avec son air de caïd, descend au supermarché, nettoie la cuisine, range derrière elle, éteint la lumière une fois qu'elle s'est endormie. La femme de ménage vient une fois par semaine, il faut planquer les affaires de No dans un placard, faire le lit, aérer la chambre, éliminer toute trace de sa présence. Nous sommes parfaitement organisés. Nous avons prévu ce qu'il faut répondre si sa mère téléphone, nous avons imaginé des scénarios d'urgence et des explications adaptées, au cas où elle débarquerait sans crier gare, au cas où mes parents se mettraient en tête de venir me chercher, au cas où Madame Garrige découvrirait le pot aux roses. Nous sommes armés de prétextes et d'arguments.

Il y a des jours où No se lève avant notre retour, elle regarde la télé en nous attendant, sourit quand elle nous voit. Des jours où elle danse, debout sur le canapé, où tout paraît si simple, puisqu'elle est là. Il y a des jours où on peut à peine lui adresser la parole, des jours où elle n'ouvre la bouche que pour dire putain, chier et merde, des jours où elle donne des coups de pied dans les chaises et les fauteuils, des jours où on a envie de lui dire si t'es pas contente rentre chez toi. Le problème c'est qu'un chez-soi, elle n'en a pas. Le problème c'est qu'elle est unique, parce que je l'ai apprivoisée. Et je suis sûre que Lucas l'aime aussi. Même si parfois il me dit qu'il en a marre, ou bien tout ça pour quoi. Même si parfois il dit on n'est pas assez forts, Lou, on ne va pas y arriver.

Un soir j'accompagne No jusqu'à l'hôtel, il fait nuit, elle décide de me payer un verre, pour tous ceux que je lui ai offerts, nous entrons dans un café. Je la regarde avaler coup sur coup trois vodkas, ça me troue le ventre et je n'ose rien dire. Je ne sais pas quoi dire.

Un autre soir je marche avec elle, pas loin de Bastille, un homme nous interpelle, vous n'auriez pas une petite pièce s'il vous plaît, il est assis, le

dos appuyé contre la devanture d'une boutique laissée à l'abandon, No jette un œil, nous passons devant lui sans nous arrêter. Je la pousse du coude, c'est Momo, ton copain de la gare d'Austerlitz ! Elle s'arrête, hésite quelques secondes, fait demi-tour, s'approche de lui, elle dit Salut Momo et lui tend un billet de vingt euros. Momo se lève, se tient devant elle, droit comme un i, il la regarde de bas en haut et de haut en bas, il ne prend pas le billet, il crache par terre, il se rassoit. Je sais bien à quoi elle pense, tandis que nous reprenons notre marche, elle n'est plus de ce monde et elle n'est pas du nôtre non plus, elle n'est ni dehors ni dedans, elle est entre les deux, là où il n'y a rien.

Un autre jour elle vient de se lever, Lucas est parti faire des courses, nous sommes toutes les deux dans le grand salon, son cou est couvert de traces rouges, elle prétend que son écharpe s'est coincée dans un escalier roulant. Je ne sais pas dire mon œil, et encore moins me fâcher. Je ne sais plus lui poser des questions en rafale, comme avant, et tenir bon, jusqu'à ce qu'elle réponde. Je vois bien qu'elle est contente de me voir, elle se lève dès que j'arrive, dès qu'elle m'entend. Je vois bien qu'elle a besoin de moi. Les rares fois où je n'ai pas pu venir parce que c'était trop risqué, elle a paniqué. C'est Lucas qui m'a raconté.

Elle fait des économies. Dans une enveloppe kraft, elle glisse les billets, un par un. Un jour, quand il y en aura assez, elle ira rejoindre Loïc en Irlande, c'est ce qu'elle m'a dit. Elle ne veut pas que j'en parle à Lucas. Ni de l'enveloppe, ni de Loïc, ni de l'Irlande, rien. J'ai promis avec la main tendue comme quand j'étais petite et que je jurais sur la tête de ma mère. Je n'ai jamais osé regarder dans l'enveloppe. C'est toujours quand Lucas n'est pas là qu'elle me parle de Loïc. Elle me raconte leurs frasques quand ils étaient à l'internat, les ruses pour avoir du rab à la cantine, les parties de cartes, les virées à la nuit tombante.

Ils s'aimaient. C'est ce qu'elle m'a dit.

Ils se racontaient leurs histoires, leurs rêves, ils voulaient partir tous les deux, très loin, ils fumaient des cigarettes et buvaient du café dans la salle commune, les murs gris étaient recouverts d'affiches de films américains. Ils parlaient à voix basse pendant des heures, les gobelets de plastique restaient là, après leur départ, avec au fond le sucre séché. Avant d'être admis à l'internat, Loïc avait braqué une boulangerie, piqué le sac d'une

vieille dame, il avait été placé dans un centre fermé pour délinquants. Il savait jouer au poker, il sortait des billets froissés de sa poche, pariait gros contre rien, il avait appris à No, à Geneviève et à d'autres, ils jouaient tard dans la nuit, bien après l'extinction des feux, dans le silence des dortoirs. Elle savait quand il était maître du jeu, quand il bluffait, quand il trichait, parfois elle le prenait en flagrant délit, elle jetait ses cartes sur la table, quittait la partie, alors il courait derrière elle, la rattrapait, prenait son visage entre ses mains et l'embrassait. Geneviève disait vous êtes faits pour être ensemble, tous les deux.

Souvent il y a des questions que j'aimerais poser à No, sur l'amour et tout, mais je vois bien que ce n'est plus le moment.

Quand Loïc a été majeur, il a quitté l'internat. Le dernier jour il a annoncé à No qu'il partait vivre en Irlande pour chercher du travail et changer de décor. Il lui a dit qu'il lui écrirait, dès qu'il serait installé, et qu'il l'attendrait. Il avait promis. Geneviève est partie la même année pour faire son BEP. No avait dix-sept ans. L'année suivante, elle a recommencé à fuguer. Un soir à Paris elle a rencontré un homme dans un bar, il lui a offert à boire, elle a avalé les verres les uns après les autres, en le regardant droit dans les yeux, elle voulait se brûler à l'intérieur, elle avait ri, ri et pleuré jusqu'à ce qu'elle tombe de sa chaise, au milieu du café. Les pompiers étaient venus, et puis la police, c'est comme ça qu'elle s'est retrouvée dans un service d'accueil d'urgence pour mineurs, dans le quatorzième arrondissement, quelques semaines ou quelques mois avant que je la rencontre. Les lettres de Loïc elle les a cachées quelque part, dans un endroit qu'elle seule connaît. Des dizaines de lettres.

Quand elle se lève et qu'elle n'a plus la force, quand elle ne veut pas manger parce qu'elle a mal au cœur, je m'approche d'elle et je lui dis tout bas, pense à Loïc, là-bas, il t'attend.

J'ai guetté dans la cour la silhouette de Lucas, jusqu'au dernier moment, je suis montée après tous les autres, me suis faufilée in extremis alors que Monsieur Marin refermait la porte. Lucas n'est pas là.

Monsieur Marin fait l'appel. Léa porte un pull noir moulant et des anneaux d'argent. Axelle a retrouvé sa vraie couleur de cheveux, elle a mis du gloss sur ses lèvres. Léa se retourne vers moi pour savoir si Lucas est malade. Elles me sourient d'un air complice. Monsieur Marin démarre le cours comme à son habitude, il circule entre les rangs, les mains dans le dos, il ne regarde jamais ses notes, il a tout dans la tête, les dates, les chiffres, les courbes. On entendrait une mouche voler.

C'est fou ce que *les choses* peuvent avoir l'air normal en apparence. Si on se donne un peu de mal. Si on évite de soulever le tapis. Un peu plus on se croirait dans un monde parfait où tout finit toujours par s'arranger.

Le cours a commencé depuis plus d'une demi-heure lorsque Lucas frappe à la porte. Il entre. Monsieur Marin le laisse s'asseoir, poursuit son développement, Lucas sort son classeur, enlève sa veste, nous prenons des notes. Est-il possible que Marin laisse passer ça ?

Non.

L'attaque ne se fait plus attendre.

— Monsieur Muller, votre réveil est tombé en panne ?

— Euh, non, m'sieur, mon ascenseur. Je suis resté bloqué dans l'ascenseur.

Une rumeur hilare parcourt les rangs.

— Vous espérez me faire avaler ça ?

— Ben oui... enfin, je veux dire, c'est la vérité.

— Monsieur Muller, il y a bientôt trente-cinq ans que j'enseigne, vous êtes sans doute le cinquantième élève à me faire le coup de l'ascenseur...

— Mais...

— Faites au moins preuve d'imagination. Vous nous avez habitués à mieux. Un troupeau de chèvres vous aurait barré la route, j'aurais sans doute compati.

— Mais...

— Vous pouvez vous rhabiller. Allez donc saluer Madame le Proviseur.

Lucas se lève, attrape sa veste, il sort sans me regarder. Il avait l'air inquiet. Il est parti sans demander son reste. Ce n'est pas son genre. Pas un marmonnement, pas un bougonnement, il n'a même pas traîné les pieds ni claqué la porte. Il a dû se passer quelque chose. Il s'est passé quelque chose.

À la fin du cours, Monsieur Marin me suit dans l'escalier, il m'interpelle.

— Mademoiselle Bertignac, votre lacet est défait.

Je hausse les épaules. Ça ne fait pas loin de treize ans que mon lacet est défait. J'étire, j'enjambe, j'allonge le pas. Question d'entraînement. Monsieur Marin passe devant moi, un sourire aux lèvres.

— Prenez soin de vous.

Je n'ai pas prononcé un mot. Il a très bien compris.

Devant le cours d'anglais je retrouve Lucas, je n'ai pas le temps de poser la question : No n'est pas rentrée. Il a laissé la clé sous le paillason. Il dit qu'elle va mal, elle boit en cachette, elle pue l'alcool à plein nez, elle fait n'importe quoi, n'importe quoi, il parle vite, et fort, il ne fait plus attention, on doit l'entendre de l'autre bout du couloir, il dit nous n'allons pas y arriver, Lou, il faut que tu comprennes, on ne peut pas la laisser dans cet état, elle prend des trucs, on ne peut plus lui parler, on ne peut pas se battre contre ça...

— À moi elle me parle.

Lucas me regarde, il a l'air de me prendre pour une folle, il entre dans la salle, je m'assois à côté de lui.

— Tu ne te rends pas compte, Pépité, tu ne veux pas te rendre compte.

Je suis appuyée contre mon arbre qui est aussi le sien, autour de nous fusent les rires et les cris. Je ne sais pas quoi dire. Je ne comprends pas l'équation du monde, la division du rêve et de la réalité, je ne comprends pas pourquoi *les choses* basculent, se renversent, disparaissent, pourquoi la vie ne tient pas ses promesses. Axelle et Léa se dirigent vers nous d'un pas décidé, bras dessus bras dessous.

— Salut !

— Salut.

— On voulait vous inviter à une fête chez Léa, samedi prochain.

Lucas sourit.

— OK, c'est cool.

— T'es sur MSN ?

— Ouais.

— Alors, donne-nous ton adresse, on t'enverra l'invit' !

Moi ça ne me plaît pas. Nous avons d'autres chats à fouetter. Nous avançons contre le cours des *choses*. Nous sommes liés par un même serment. Un serment silencieux. C'est autrement plus important. Le reste ne compte pas. Le reste ne doit pas compter.

Je ne dis rien, je les écoute parler musique, Lucas apportera son iPod, il a plein de trucs dessus, de quoi tenir toute la nuit, les meilleurs morceaux du monde et tout. Elles s'esclaffent, s'extasient, se tournent vers moi, et toi aussi, Lou, cette fois, tu viendras ? Je les observe tandis qu'elles rigolent avec lui, elles ont quinze ans, de la poitrine à l'intérieur de leur soutien-gorge et des fesses pour remplir leur jean. Elles sont jolies, il n'y a rien à redire, même pas un petit truc qui pourrait aider à les trouver moches, rien. Lucas ramasse les cheveux qui lui tombent dans les yeux, et tout à coup je n'aime plus ce geste, ni cette façon qu'il a de se tenir, devant elles, sûr de lui, décontracté.

Je boude un peu pour le reste de la journée. Ça fait du bien de boudier, c'est comme engueuler quelqu'un devant le miroir, ça soulage. Il ne faut pas que ça dure trop longtemps, juste histoire de marquer le coup, il faut savoir s'arrêter, avant que ça commence à macérer. C'est pourquoi à la sortie du cours de maths je l'entraîne, allez viens, on va chez toi, je t'offre une brioche suisse. C'est ce qu'il préfère, à cause de la crème pâtissière et des pépites de chocolat. Il adore les pépites, voilà à quoi je pense dans la queue de la boulangerie, il m'adore mais il ne le sait pas. Ou bien il me trouve trop petite pour m'embrasser. Ou bien il m'en veut de l'avoir abandonné pour No. Ou bien il est amoureux de Léa Germain. Ou bien...

Le problème avec les hypothèses, c'est qu'elles se multiplient à la vitesse du son, si on se laisse aller.

Nous entrons dans l'appartement avec un énorme sac de viennoiseries. Les rideaux sont fermés. Dans la pénombre nous la trouvons étendue sur le canapé, elle a dû s'écrouler là, en rentrant le matin, son tee-shirt est remonté sur son ventre, un filet de salive s'échappe de sa bouche, ses cheveux pendent dans le vide, elle est allongée sur le dos, offerte au regard. Nous

avançons sur la pointe des pieds, j'ose à peine respirer. Lucas me regarde et dans ses yeux je peux lire en lettres capitales : qu'est-ce que je t'avais dit.

C'est vrai qu'il y a une bouteille vide à côté d'elle. C'est vrai que ça pue l'alcool dans toute la pièce. C'est vrai qu'elle ne va pas bien. Pas tellement mieux qu'avant. Mais avant elle était seule. Avant personne au monde ne s'inquiétait de savoir où elle dormait ni si elle avait de quoi manger. Avant personne au monde ne s'inquiétait de savoir si elle était rentrée. Maintenant nous sommes là. Nous la transportons dans un lit quand elle ne peut pas le faire elle-même, nous avons peur quand elle ne rentre pas. Ça fait la différence. Ça ne change peut-être pas le cours *des choses*, mais ça fait la différence.

Lucas m'écoute. Il ne dit rien. Il pourrait dire t'es toute petite et t'es toute grande, Pépite, mais il se tait. Il sait que j'ai raison. Ça fait la différence. Il passe sa main dans mes cheveux.

Avant je croyais que *les choses* avaient une raison d'être, un sens caché. Avant je croyais que ce sens présidait à l'organisation du monde. Mais c'est une illusion de penser qu'il y a des raisons bonnes ou mauvaises, et en cela la grammaire est un mensonge pour nous faire croire que les propositions s'articulent entre elles dans une logique que l'étude révèle, un mensonge perpétué depuis des siècles, car je sais maintenant que la vie n'est qu'une succession de repos et de déséquilibres dont l'ordre n'obéit à aucune nécessité.

Ils ont sorti les cartons du placard, les ont déposés au sol pour les trier. Ils sont tous les deux assis par terre, les objets, les papiers et les journaux jonchent la moquette, étalés devant eux. Mon père a pris deux jours de congé pour entreprendre un grand rangement avant que les peintures soient refaites. J'entre dans le salon, sac sur l'épaule, ils me saluent. Ma mère ne déroge pas à ses questions rituelles, tu as passé une bonne journée, tu n'as pas attendu le bus trop longtemps, ses cheveux sont dénoués, elle porte les boucles d'oreilles que mon père lui a offertes à Noël dernier. Ils ont fait deux tas : ce qu'ils gardent et ce qu'ils jettent. Ils sont contents. Ils mettent de l'ordre. Ils s'organisent pour une nouvelle vie. Différente. Bien sûr, ils n'ont pas oublié No, pas tout à fait. Parfois nous parlons d'elle, le soir au dîner, mon père essaie de me rassurer, nous aurons des nouvelles, un jour, il en est certain. Il continue d'appeler l'assistante sociale, presque chaque semaine.

Je pose mon sac dans ma chambre, ouvre un ou deux placards dans la cuisine, attrape une pomme et les rejoins dans le salon. Ils agissent en silence, ma mère regarde mon père, un objet à la main, l'air interrogateur, il répond par un signe de tête, elle dépose l'objet sur le bon tas. Ensuite c'est lui qui la consulte à propos d'une pile de vieux journaux, elle fait la moue, il les met de côté. Ils se comprennent.

— Je suis invitée à une fête, samedi prochain, chez une copine de la classe.

— Ah, très bien.

C'est mon père qui gère la décision, ma mère n'a même pas relevé la tête.

— C'est le soir. À partir de huit heures.

— Ah bon. Jusqu'à quelle heure ?

— Je sais pas, minuit, peut-être. Quand on veut.

— Très bien.

Voilà. « Très bien. » Tout est parfait. Tout est pour le mieux. L'affaire est réglée.

Je retourne dans ma chambre, je m'allonge sur le dos, les bras en croix, comme No.

Je n'aime pas cette nouvelle vie. Je n'aime pas quand *les choses* s'effacent, se perdent, je n'aime pas faire semblant d'avoir oublié. Je n'oublie pas.

Je n'aime pas le soir qui tombe. Ces jours qui s'en vont dans l'ombre, pour toujours.

Je cherche les souvenirs, la précision des images, la lumière exacte. Ces heures passées avec ma mère à jouer aux Playmobil, les histoires inventées sur la moquette, mille fois recommencées. Nous nous répartissions les personnages en plastique, hommes, femmes et enfants, nous leur donnions des voix et des prénoms, ils partaient en pique-nique dans le camion jaune, dormaient sous des tentes, fêtaient des anniversaires. Ils avaient des vélos, des gobelets, des chapeaux amovibles et des sourires inaltérables. C'était avant Thaïs.

Je me souviens d'un soir d'automne, plus tard, je dois avoir neuf ou dix ans. Nous sommes avec ma mère dans un parc, la lumière baisse, il n'y a presque plus personne, les autres enfants sont partis, c'est l'heure du bain, des pyjamas, des pieds humides enfilés dans les chaussons. Je porte une jupe à fleurs avec des bottines, mes jambes sont nues. Je fais du vélo, ma mère est assise sur un banc, me surveille de loin. Dans l'allée principale je prends de la vitesse, blouson fermé, cheveux au vent, je pédale de toutes mes forces pour gagner la course, je n'ai pas peur. Au tournant je dérape, le vélo part sur le côté, je prends de la hauteur avant de m'étaler sur les genoux. Je déplie les jambes, j'ai mal. La plaie est large, incrustée de terre et de petits cailloux. Je hurle. Ma mère est sur son banc, à quelques mètres de là, elle regarde le sol. Elle n'a pas vu. Elle n'entend pas. Le sang commence à couler, je hurle plus fort encore. Ma mère ne bouge pas, absente à ce qui l'entoure. Je crie tant que je peux, je m'époumone, le sang est sur mes mains, j'ai replié le genou abîmé devant moi, les larmes brûlent mes joues. De là où je suis je vois une dame se lever, s'approcher de ma mère. Elle pose sa main sur son épaule, ma mère relève la tête, la dame pointe du doigt dans ma direction. J'augmente le son. Ma mère me fait signe d'approcher. Je ne bouge pas, je continue de hurler. Elle reste assise, paralysée. Alors la dame s'approche, s'accroupit à mes côtés. Elle sort un mouchoir de son sac, nettoie ma jambe autour de la plaie. Elle dit il faudra désinfecter, quand tu rentreras chez toi. Elle dit viens, je vais t'amener à ta

maman. Elle m'aide à me relever, attrape le vélo, me conduit jusqu'au banc. Ma mère m'accueille avec un faible sourire. Elle ne regarde pas la dame, elle ne dit pas merci. Je m'assois à côté d'elle, je ne pleure plus. La dame repart s'installer à sa place. Sur son banc. Elle regarde vers nous. Elle ne peut pas s'empêcher. Je tiens le kleenex de la dame serré fort dans ma main. Ma mère se lève, elle dit on va y aller. On y va. On passe devant la dame, qui ne me quitte pas des yeux. Je me retourne vers elle une dernière fois. La dame me fait un signe de la main. Et moi je comprends ce que ça veut dire, un signe comme ça, alors que la nuit tombe sur un parc vide. Ça veut dire il va falloir être forte, il va falloir beaucoup de courage, il va falloir grandir avec ça. Ou plutôt sans.

Je marche à côté de mon vélo. Dans un bruit sec, le portillon se referme derrière moi.

— Monsieur Muller, levez-vous et comptez jusqu'à 20.

Ce matin Lucas est en vrac, ça se voit à ses yeux tout rétrécis, ses cheveux chiffonnés, son air de ne pas y être. Il soupire avec ostentation, se lève au ralenti, il commence à compter.

— Un, deux, trois,...

— STOP !... C'est votre note, monsieur Muller : trois sur vingt. Le devoir était annoncé depuis deux semaines, votre moyenne pour le deuxième trimestre est de cinq et demi, je vais demander trois jours de renvoi à Madame le Proviseur. Si vous souhaitez tripler votre seconde, c'est bien parti. Vous pouvez disposer.

Lucas range ses affaires. Pour la première fois il a l'air humilié. Il ne proteste pas, il ne fait rien tomber, avant de quitter la classe il se retourne vers moi, dans ses yeux c'est comme s'il me disait aide-moi, ou ne me laisse pas, mais moi je fais la fière sur ma chaise, le dos bien droit, la tête haute, et l'air concentré comme dans *Questions pour un champion*. Si j'étais équipée d'une fonction *verrouillage automatique des portes*, ça m'arrangerait un peu.

Il va aller à la soirée de Léa. Il va y aller sans moi. J'ai bien essayé d'imaginer le décor, et moi au milieu. J'ai bien essayé de m'imaginer au cœur de la fête, avec les spots, la musique, les terminale et tout. J'ai bien essayé de trouver des images qui avaient l'air authentiques, moi en train de danser au milieu des autres, moi en train de discuter avec Axelle, un verre à la main, moi assise sur un canapé en train de rigoler. Mais ça ne fonctionnait pas. Ce n'est pas possible, tout simplement. C'est inconcevable. C'est comme essayer de se représenter une limace au milieu du Salon International des libellules.

Dans la cour je le cherche des yeux, il parle avec François Gaillard, il fait des grands gestes, de loin je vois qu'il me sourit et je ne peux pas m'empêcher de sourire aussi, même si je suis fâchée, parce que je n'ai pas de carapace comme les tortues ni de coquille comme les escargots. Je suis une minuscule limace en Converse. Toute nue.

À la sortie du lycée Léa et Axelle parlent fort, elles sont avec Jade Lebrun et Anna Delattre, des filles très belles qui sont en terminale, je

comprends tout de suite qu'elles parlent de Lucas, elles ne m'ont pas vue, je m'arrange pour rester cachée derrière le poteau, je tends l'oreille.

— Ce matin il était à la brasserie du boulevard avec une fille super bizarre, ils buvaient un café.

— C'était qui la fille ?

— Je sais pas. C'était pas une fille du lycée. Elle avait pas l'air bien dans ses pompes, je peux te dire, si t'avais vu la tronche de cadavre, elle pleurait et lui il l'engueulait à mort.

Lucas me rejoint. Elles s'arrêtent aussitôt. Nous partons tous les deux vers le métro. Je ne dis rien. Je regarde mes chaussures, les lignes du trottoir, je compte les mégots.

— Pépite, tu devrais venir avec moi samedi, chez Léa, ça te changerait les idées.

— J'peux pas.

— Pourquoi ?

— Mes parents veulent pas.

— Tu leur as demandé ?

— Ben oui, je leur ai demandé, ils veulent pas. Ils trouvent que je suis trop jeune.

— C'est dommage.

Tu parles. Il s'en fout. Il a sa vie. Chacun sa vie. Finalement, c'est No qui a raison. Il ne faut pas tout mélanger. Il y a des *choses* qui ne se mélangent pas. Il a dix-sept ans. Il n'a pas peur qu'on le regarde, il n'a pas peur d'être ridicule, il n'a pas peur de parler aux gens, ni aux filles, il n'a pas peur de danser, de mal se fondre dans le décor, il sait combien il est beau, et grand, et fort. Et moi ça m'énerve.

On continue de marcher en silence. Je n'ai plus envie de lui parler. Je dois quand même passer chez lui, à cause de No. Quand nous arrivons, elle est prête à partir pour son travail. Je lui propose de l'accompagner, de loin je dis au revoir à Lucas. Nous prenons l'escalier pour descendre parce qu'elle a mal au cœur dans l'ascenseur. D'ailleurs elle a mal au cœur tout court, ça se voit, elle a le cœur blessé.

Lorsque nous sommes dans la rue elle sort de son sac une boîte en carton. Elle me la tend.

— Tiens, c'est pour toi.

J'ouvre et je découvre une paire de Converse rouge, celles dont je rêvais. Il y a des moments où c'est vraiment compliqué de ne pas se mettre à pleurer. Si je pouvais trouver quelque chose à compter, là tout de suite, à portée, ça m'arrangerait bien. Mais il n'y a rien qui me vient, que des larmes dans mes yeux. Elle m'a acheté une paire de Converse qui coûtent au moins cinquante-six euros. Des rouges comme je voulais.

— Ben merci. Fallait pas. Faut garder tes sous pour toi, pour ton voyage...

— T'inquiète pas pour ça.

Je marche à côté d'elle. Je cherche un kleenex au fond de ma poche, même un vieux, je ne trouve rien.

— Lucas, il veut que tu partes ?

— Non, non, t'inquiète pas. Tout va bien.

— Il t'a rien dit ?

— Non, non, ça va aller. T'en fais pas. Ça va aller. Faut que j'y aille, là. Rentre chez toi, je vais y aller toute seule.

Je lève la tête et je découvre le panneau d'affichage sous lequel nous sommes arrêtées. C'est une publicité pour un parfum, une femme marche dans la rue, décidée, dynamique, un grand sac en cuir sur l'épaule, ses cheveux volent dans le vent, elle porte un manteau de fourrure, derrière elle on devine une ville au crépuscule, la façade d'un grand hôtel, les lumières scintillent, un homme est là aussi, il se retourne sur elle, subjugué.

Comment ça a commencé, cette différence entre les affiches et la réalité ? Est-ce la vie qui s'est éloignée des affiches ou les affiches qui se sont désolidarisées de la vie ? Depuis quand ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

Je laisse No repartir, un sac en plastique à la main, elle tourne le coin de la rue, rien ne brille autour d'elle, tout est sombre et gris.

Quand je rentre je jette mes affaires par terre, j'aime bien signifier que je suis énervée, comme ça ma mère est obligée de faire des efforts pour me parler. Ça marche à tous les coups. Elle est habillée, maquillée, si on n'y regarde pas de trop près elle a l'air d'une mère standard qui vient de rentrer de son travail. Elle me suit dans la cuisine, je n'ai même pas dit bonjour, ni bonsoir, j'ouvre le placard, le referme aussitôt, je n'ai pas faim. Elle me suit dans ma chambre, je lui claque la porte au nez. Je l'entends qui crie de l'autre côté, ça m'en bouche un coin, il y a bien trois milliards d'années qu'elle ne m'a pas engueulée. Elle se plaint que je ne range rien, que je laisse tout traîner, les ciseaux, la colle, la ficelle, elle en a marre de mes expériences conceptuelles et de mes tests de résistance, marre, marre, marre, l'appartement est sens dessus dessous, on peut à peine me parler, qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas ?

C'est donc bien LA question : qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas ? Une question générale, une question que tout le monde se pose sans pouvoir y répondre. Qu'est-ce qui ne tourne pas rond ? Je n'ouvre pas la porte, je reste de l'autre côté, je ne réponds pas.

Il y a par exemple que moi aussi j'en ai marre, marre, marre d'être toute seule, marre qu'elle me parle comme si j'étais la fille de la gardienne, marre des mots et des expériences, marre de tout. Il y a que je voudrais qu'elle me regarde comme les autres mères regardent leurs enfants, il y a que je voudrais qu'elle reste le soir près de mon lit pour discuter avant d'éteindre la lumière, sans avoir l'impression qu'elle suit le marquage au sol et qu'elle a appris le dialogue par cœur.

— Lou, ouvre cette porte !

Je ne dis rien, je me mouche à toute force, histoire qu'elle culpabilise un peu.

— Lou, pourquoi tu ne veux pas me parler ?

Je ne veux pas lui parler parce qu'elle n'écoute pas, parce qu'elle a toujours l'air de penser à autre chose, d'être perdue dans son monde ou d'avoir avalé un Lexomil de travers. Je ne veux pas lui parler parce qu'elle ne sait plus qui je suis, parce qu'elle semble toujours se demander ce qui nous relie, elle et moi, quel est le rapport.

J'entends la clé dans la serrure, mon père rentre de son travail, il nous appelle. Ses pas s'approchent, il discute avec ma mère, à voix basse, je n'arrive pas à comprendre ce qu'ils disent, elle s'éloigne.

— Hé, Schtroumpf Rebelle, tu m'ouvres ?

Je fais tourner le verrou. Mon père me prend dans ses bras.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Je regarde mon kleenex froissé dans ma main, je suis vraiment triste.

— Alors ?

— Maman, elle m'aime pas.

— Pourquoi tu dis ça, tu sais bien que ce n'est pas vrai.

— Si c'est vrai, et c'est toi qui sais bien. Depuis que Thaïs est morte maman m'aime plus.

Alors mon père devient très pâle, c'est comme si quelque chose s'était abattu sur lui, et je regrette d'avoir dit ça, même si je le pense, parce que mon père ça fait des années qu'il déploie des trésors d'énergie pour cacher la vérité.

Il lui faut plusieurs minutes avant de répondre, et je sens combien c'est difficile de trouver les bons mots, ceux qui peuvent faire illusion, ceux qui rassurent.

— Lou, tu te trompes. Maman t'aime, elle t'aime de tout son cœur, elle ne sait plus très bien comment faire, pour le montrer, c'est un peu comme si elle avait perdu l'habitude, comme si elle se réveillait d'un long sommeil, mais dans ses rêves elle pensait à toi, beaucoup, et c'est pour toi qu'elle s'est réveillée. Tu sais, Lou, Maman a été très malade... Elle va mieux, beaucoup mieux, mais il faut lui laisser le temps.

J'ai dit d'accord pour montrer que j'avais bien compris. J'ai même souri. Mais au même moment j'ai pensé aux vendeurs devant les Galeries Lafayette, perchés sur leurs petits stands, ceux qui font des démonstrations avec des machines incroyables qui découpent les trucs en cubes, en tranches, en rondelles, en lamelles, en roses des vents, qui râpent, pressent, broient, mixent, bref qui font absolument tout et qui durent toute la vie.

N'empêche que moi je ne suis pas tombée du dernier RER.

No a allumé la télévision, elle s'est installée à côté de moi après avoir sorti la bouteille de vodka qui était planquée sous son lit. Nous regardons la finale de *La Nouvelle Star*, enfoncées dans le canapé, elle fait semblant de s'intéresser aux commentaires du jury mais au fond je vois bien qu'elle s'en fout, de ça comme du reste, qu'elle se fout de tout.

Mes parents sont au théâtre, ils m'ont autorisée à rester chez Lucas, ils passeront me chercher après la pièce. J'ai apporté une quiche lorraine que ma mère avait faite, je me suis arrêtée en chemin pour acheter des litchis et des mangues que No adore. Elle ne va pas travailler ce soir, c'est son jour de congé.

Nous attendons Lucas. Le jeudi il a son cours de guitare. Le prof a prévenu sa mère qu'il manquait une fois sur deux, depuis il y va, pour éviter les ennuis. Il n'est pas encore rentré. À mesure que l'heure avance je me dis que ça ne peut pas être son cours qui le retient si tard. À mesure que l'heure avance je pense à la soirée chez Léa, à laquelle je ne suis pas allée. Peut-être qu'ils se sont donné rendez-vous pour boire un verre, peut-être qu'elle a mis son pull noir avec un col en V, très échancré, et son jean très serré. Peut-être qu'il en a marre, lui aussi.

Pour Océane, il faut taper 1, pour Thomas, il faut taper 2. No elle préfère Océane, moi je voterais pour Thomas parce qu'il ressemble à Lucas, en plus mince, avec des yeux plus petits, parce que Lucas ses yeux sont grands et noirs.

À la télévision, les gens ont tous les dents blanches. J'ai demandé à No à quoi cela était dû, selon elle, s'il s'agissait d'un effet des éclairages ou d'un dentifrice spécial qu'ils utilisent, réservé aux stars, ou encore un produit qu'ils mettent avant l'émission comme un vernis qui ferait briller les dents.

— Je ne sais pas de quoi *il s'agit*, Lou, tu te poses trop de questions, tu vas finir par te flinguer les neurones.

Elle est de mauvais poil. Elle se recroqueville sur le canapé, je l'observe à la dérobée. Elle est maigre comme le premier jour où je l'ai rencontrée, on dirait qu'elle n'a pas dormi depuis des semaines, ses yeux brillent comme si elle avait de la fièvre. Dès lors que l'on regarde autour de soi, on se pose

des questions. Je regarde autour de moi, c'est tout. Et je me dis qu'à ce train-là, elle n'aura jamais la force de partir en Irlande. Je vois que ses mains tremblent et qu'elle ne peut pas rester debout. Je vois qu'il ne reste plus beaucoup de vodka. L'alcool la protège, m'a-t-elle expliqué, mais pour autant elle ne veut pas que j'en boive, pas une goutte. Moi aussi j'aime bien être protégée par quelque chose, j'aimerais que quelqu'un me dise que tout va s'arranger, que tout cela n'est pas si grave.

Pendant la publicité, j'essaie de faire diversion.

— Tu sais, en Irlande, il y a des manoirs, des châteaux, des collines, des falaises incroyables, et même des lagon.

— Ah bon. Alors tu vas venir avec moi ?

Ce n'est pas une question en l'air. Pas une question pour rien. Elle attend une réponse. Peut-être qu'en Irlande la vie ressemble aux affiches qu'on voit dans le métro. Peut-être que l'herbe est vraiment verte et le ciel tellement immense qu'il laisse voir l'infini. Peut-être qu'en Irlande la vie est plus facile. Peut-être que si je partais avec elle, elle serait sauvée. Il est tard et Lucas n'est pas rentré.

— Je sais pas. Peut-être...

Loïc, il travaille dans un pub à Wexford et habite une grande maison dans la campagne, avec des chiens et des chats. Dedans il y a plein de chambres, et une cuisine immense, il reçoit souvent des amis, ils font cuire des volailles à la broche, allument des feux dans son jardin, chantent des vieilles chansons, ils jouent de la musique et passent la nuit dehors, enroulés dans des couvertures, il gagne beaucoup d'argent, ne compte pas ce qu'il dépense. Il voulait une maison pour elle, il lui a envoyé les photos, elle a vu la hauteur des arbres, cette lumière incroyable, et le lit où ils dormiront. Loïc il a des mains longues et fines, des cheveux bouclés, il porte des bagues avec des têtes de mort, un long manteau noir, c'est ce que No m'a dit. Elle lui a écrit pour le prévenir qu'elle viendrait bientôt, quand elle aurait l'argent.

Océane a gagné. Elle a des larmes qui coulent sur ses joues, elle sourit de toutes ses dents. Elle est belle. No s'est endormie. Elle a terminé la bouteille de vodka. Je regarde l'heure encore une fois. J'aimerais savoir combien il y a d'argent dans l'enveloppe. J'aimerais m'allonger à côté

d'elle, fermer les yeux, attendre quelque chose qui ressemblerait à une musique, quelque chose qui nous envelopperait.

Je n'ai pas entendu Lucas, il est debout devant moi. J'aimerais brailler c'est à cette heure-ci que tu rentres, sur un ton péremptoire lui demander où il était, lui barrer le passage pour obtenir des explications. J'aimerais faire vingt centimètres de plus et savoir me fâcher.

Mon père m'appelle, ils sortent du théâtre, ils seront là dans une demi-heure. La sonnerie du téléphone a dû réveiller No, elle ouvre les yeux, me demande qui a gagné. Elle est livide, elle murmure je vais vomir, Lucas fait vite, il l'attrape sous les bras pour l'emmener aux toilettes, elle prend appui sur la cuvette, se penche en avant, il la soutient tout le temps que ça dure. Des billets dépassent de la poche de son jean, des billets de cinquante euros, il y en a plusieurs, dans son dos j'attrape le bras de Lucas sans rien dire, du doigt je lui montre. Alors Lucas entre dans une rage folle, il la plaque contre le mur, il se met à hurler, il est hors de lui, je ne l'ai jamais vu comme ça, il hurle qu'est-ce que tu fais, No, qu'est-ce que tu fais, il la secoue à toute force, réponds-moi, No, qu'est-ce que tu fais ? No serre les dents, les yeux secs elle le regarde sans répondre, elle ne se défend pas, elle le regarde avec cet air de défi, et je sais bien ce que ça veut dire, il la tient par les épaules, et moi je crie arrête arrête et j'essaie de le retenir, elle le regarde et ça veut dire qu'est-ce que tu crois, comment tu crois qu'on peut s'en sortir, comment tu crois qu'on peut sortir de cette merde, je l'entends comme si elle hurlait, je n'entends plus que ça. Quand il finit par lâcher prise elle retombe sur le carrelage, elle s'ouvre la lèvre sur le rebord de la cuvette, il claque la porte et la laisse là, hagarde.

Alors je m'assois à côté d'elle, je caresse ses cheveux, le sang coule sur mes mains, je dis c'est pas grave et je le répète plusieurs fois, c'est pas grave, mais au fond je sais que c'est grave, au fond je sais que je suis toute petite, au fond je sais qu'il a raison : nous ne sommes pas assez forts.

Avant de rencontrer No, je croyais que la violence était dans les cris, les coups, la guerre et le sang. Maintenant je sais que la violence est aussi dans le silence, qu'elle est parfois invisible à l'œil nu. La violence est ce temps qui recouvre les blessures, l'enchaînement irréductible des jours, cet impossible retour en arrière. La violence est ce qui nous échappe, elle se tait, ne se montre pas, la violence est ce qui ne trouve pas d'explication, ce qui à jamais restera opaque.

Ils m'attendaient depuis vingt minutes, juste en bas de l'immeuble, j'ai ouvert la portière, je me suis installée à l'arrière, le parfum de ma mère flottait dans la voiture, ses cheveux lisses entouraient ses épaules. Ils m'avaient appelée trois fois d'en bas avant que je descende, ils s'impatienzaient. Je n'avais pas envie de parler. Je n'avais pas envie de leur demander s'ils avaient aimé la pièce ou passé une bonne soirée. L'image de No était collée à ma rétine. No assise par terre, le sang dans sa bouche. Et Lucas en superposition, tapant du poing contre le mur. Mon père a garé la voiture dans le parking, nous avons pris l'ascenseur, il était plus de minuit. Il voulait me parler. Je l'ai suivi dans le salon, ma mère s'est dirigée vers la salle de bains.

— Qu'est-ce qui se passe, Lou ?

— Rien.

— Si. Il se passe quelque chose. Si tu voyais ta tête, tu ne dirais pas rien.

— ...

— Pourquoi vous êtes toujours fourrés chez Lucas ? Pourquoi tu n'invites jamais tes amis à la maison ? Pourquoi tu ne veux pas que je monte te chercher ? Pourquoi tu nous fais attendre vingt minutes alors que je t'ai appelée pour te prévenir qu'on partait ? Qu'est-ce qui se passe, Lou ? Avant, on y arrivait pas mal, tous les deux, on se racontait des choses, on se parlait. Qu'est-ce qui ne va pas ?

— ...

— Est-ce que No est chez Lucas ?

Là, je ne peux pas m'empêcher de relever la tête. Merde. Mon père est trop fort. On avait pourtant blindé le truc.

- Réponds-moi, Lou, est-ce que No est chez Lucas ?
- Oui.
- Ses parents l'ont recueillie ?
- Oui... enfin... non. Ses parents ne sont pas là.
- Ses parents ne sont pas là ?

Il y a un silence de quelques secondes, mon père prend la mesure de l'information. Depuis tout ce temps je vais chez Lucas, depuis tout ce temps nous sommes livrés à nous-mêmes, dans ce grand appartement, sans l'ombre de l'ombre d'un parent, depuis tout ce temps je mens par omission. Depuis tout ce temps ils sont occupés ailleurs. Il hésite entre le reproche et l'ouragan, il respire un grand coup.

- Ses parents sont où ?
- Son père est parti vivre au Brésil et sa mère habite à Neuilly, elle revient des fois le week-end.
- No est chez lui depuis qu'elle est partie ?
- Oui.
- Pourquoi tu nous as rien dit ?
- Parce que j'avais peur que tu l'envoies dans un centre.

Mon père est furieux. Furieux et fatigué.

Il m'écoute et j'essaie d'expliquer. Elle ne veut pas aller dans un centre parce que c'est sale, parce qu'on les jette à huit heures du matin, parce qu'il faut dormir d'un œil pour ne pas se faire dépouiller, parce qu'elle a besoin de laisser ses affaires quelque part, d'avoir un endroit où se poser. Elle ne veut pas se soigner parce qu'il n'y aura personne pour l'attendre, quand elle sortira, personne pour s'occuper d'elle, parce qu'elle ne croit plus à rien, parce qu'elle est toute seule. Je pleure et je continue de parler, je dis n'importe quoi, de toute façon vous vous en foutez pas mal, de No comme de moi, vous avez jeté le manche, vous avez renoncé, vous essayez juste de maintenir le décor, de peindre par-dessus les fissures, mais moi non, moi je ne renonce pas, moi je me bats. Mon père me regarde avec toutes ces larmes sur ma figure et cette morve qui me sort du nez, il me regarde comme si j'étais devenue folle et moi je continue, je ne peux plus m'arrêter, vous vous en foutez pas mal parce que vous êtes bien au chaud, parce que ça vous dérange d'avoir quelqu'un qui picole chez vous, quelqu'un qui ne va pas

bien, parce que ça fait désordre dans le tableau, parce que vous préférez regarder le catalogue Ikea.

— Tu dis n'importe quoi, Lou. C'est injuste et tu le sais. Va te coucher.

Ma mère sort de la salle de bains, elle a dû m'entendre crier, elle nous rejoint dans le salon, enveloppée dans un peignoir en soie, elle a coiffé ses cheveux, mon père lui annonce la couleur en quelques mots, je dois dire qu'il fait preuve d'une grande capacité de synthèse, que Madame Rivery ne manquerait pas de souligner. Ma mère se tait.

Je voudrais qu'elle me prenne dans ses bras, qu'elle caresse mon front, mes cheveux, qu'elle me serre contre elle jusqu'à l'apaisement des sanglots. Comme avant. Je voudrais qu'elle me dise ne t'en fais pas ou bien maintenant je suis là, je voudrais qu'elle embrasse mes yeux mouillés.

Mais ma mère reste debout, à l'entrée du salon, les bras le long du corps.

Alors je pense que la violence est là aussi, dans ce geste impossible qui va d'elle vers moi, ce geste à jamais suspendu.

J'ai tout de suite reconnu sa voix au téléphone, il était dix heures du matin, elle m'a suppliée de venir, elle a répété s'il te plaît, plusieurs fois, il fallait qu'elle parte, la mère de Lucas savait quelque chose, elle allait débarquer, vérifier, il fallait que je vienne, maintenant. Elle ne pouvait pas y arriver toute seule. Elle a répété ça plusieurs fois, je ne peux pas y arriver toute seule.

Le moment était venu que nous redoutions tant. Le moment où No serait obligée de faire ses bagages, une nouvelle fois. Il était dix heures et la ligne s'était brisée, le point de rupture était là, visible. Il était dix heures et j'allais partir, partir avec No. J'ai cherché dans le placard le sac de sport que j'utilise pour les vacances, je l'ai ouvert sur le lit. J'y ai déposé quelques vêtements, j'ai attrapé ma brosse à dents, mon dentifrice, les ai glissés dans ma trousse de toilette, avec quelques boules de coton rose et une lotion rafraîchissante que ma mère m'a achetée. J'avais du mal à respirer.

Mes parents étaient sortis de bonne heure pour faire le marché. J'allais partir sans les voir, j'allais partir comme une voleuse, j'avais la gorge serrée. J'allais partir parce qu'il n'y avait pas d'autre solution, parce que je ne pouvais pas laisser No, l'abandonner. J'ai fait mon lit, j'ai bien tiré le drap du dessous et lissé la couette, tapoté l'oreiller. J'ai plié ma chemise de nuit, je l'ai posée dans le sac, sur le dessus. Dans la cuisine j'ai trouvé quelques paquets de gâteaux, je les ai ajoutés, ainsi qu'un rouleau de Sopalin, je me suis assise devant une feuille, j'ai levé le stylo, j'ai cherché les mots qui convenaient, les mots adéquats, ne vous inquiétez pas, ne prévenez pas la police, j'ai choisi une autre vie, je dois aller au bout, au bout des *choses*, veuillez m'excuser, ne m'en voulez pas, l'heure est venue, adieu, votre fille qui vous aime, mais tout me semblait dérisoire, ridicule, les mots étaient en dessous du moment, de sa gravité, les mots ne pouvaient dire ni la nécessité ni la peur. J'ai refermé le bloc sans avoir rien écrit. J'ai enfilé ma parka d'hiver et tiré la porte derrière moi. Sur le palier j'ai eu une seconde d'hésitation, mon cœur battait si vite, une seconde comme une éternité, mais c'était trop tard, le sac était à mes pieds et j'avais laissé ma clé à l'intérieur.

Dans la rue j'ai marché vite, j'ai traversé sans regarder, le froid m'arrachait la gorge, j'ai grimpé les marches quatre à quatre, en haut de l'escalier il m'a fallu plusieurs minutes pour reprendre mon souffle. C'est Lucas qui m'a ouvert, il avait l'air à peu près aussi paniqué qu'elle, il courait dans tous les sens, attrapait les affaires ici ou là, revenait vers la chambre, repartait. No était assise sur le lit, immobile.

Elle m'a regardée et c'était comme une prière, c'était le même regard qu'elle avait eu à la gare, ce jour où elle m'avait demandé de lui parler, encore plus grave, plus tendu, un regard auquel on ne peut pas dire non. J'ai cherché de quoi l'habiller, je lui ai enfilé ses vêtements, ses chaussures, j'ai coiffé ses cheveux avec mes doigts. J'ai pris les affaires qui traînaient par terre, j'ai fourré tout ce qui me tombait sous la main dans la valise, j'ai fait le lit et ouvert la fenêtre en grand pour aérer.

No a fini par se lever pour attraper l'enveloppe Kraft cachée dans un placard, je l'ai aidée à mettre son blouson, j'ai prévenu Lucas que mon père avait sans doute appelé sa mère, il fallait qu'il affûte ses arguments. Nous nous sommes retrouvés tous les trois dans l'entrée, Lucas a vu mon sac, posé près de la porte, j'ai tiré No par la manche, il ne fallait pas perdre de temps. La question était entre nous, suspendue, qu'est-ce que tu fais, Pépité, où tu vas, j'ai soutenu son regard, il avait l'air désespéré. J'ai appuyé sur le bouton de l'ascenseur sans me retourner.

Nous nous sommes retrouvées dans la rue, No et moi, le froid était glacial, je tenais la valise d'une main et le sac de l'autre, il n'y avait personne autour. J'ai pensé je ne reviendrai plus jamais chez moi, je suis dehors, avec No, pour toute la vie. J'ai pensé voilà comment *les choses* basculent, exactement, sans préavis, sans pancarte, voilà comment *les choses* s'arrêtent, et ne reviennent plus jamais. Je suis dehors, avec No.

Nous nous sommes arrêtées dans un café pas loin, No avait de l'argent. Elle a voulu que je prenne un croissant, des tartines et un grand chocolat, elle a insisté, elle voulait qu'on se fasse un super-méga-petit-déj, elle a fouillé dans l'enveloppe pour en sortir un billet de vingt euros. Nous avons tout dévoré jusqu'à la dernière miette, il faisait chaud, nous étions bien. Peu à peu il m'a semblé que son corps s'apaisait, elle tremblait moins, elle a commandé un autre chocolat, elle a souri. Nous sommes restées là au moins deux heures, à cause de la chaleur, ça m'a rappelé les premières fois, quand je préparais mon exposé. Quand tout semblait possible. Je n'avais pas

tellement envie d'être triste alors je lui ai raconté un sketch de Gad Elmaleh que j'avais vu quelques jours plus tôt à la télévision sur la peur de l'avion. Elle a ri. Après nous n'avons plus tellement parlé, on s'est contentées de regarder autour de nous, les gens, leurs allées et venues, nous écoutions les conversations qui venaient du comptoir, je suis sûre qu'elle aurait pu s'endormir, si elle avait fermé les yeux.

C'est elle qui a voulu aller au cinéma, elle a dit s'il te plaît, encore une fois, ça m'embêtait qu'elle dépense tout cet argent, elle a dit ne t'inquiète pas pour ça, elle a répété s'il te plaît, il y a si longtemps que j'y suis pas allée. Nous avons pris le métro jusqu'au Forum des Halles, elle portait le sac et moi la valise, vues de très loin nous étions comme deux touristes cherchant leur hôtel.

Nous avons choisi le film au hasard, nous sommes enfoncées dans nos sièges, No a acheté du pop corn, elle a insisté, on a partagé le cornet en regardant les pubs, j'avais mal au cœur mais je voulais lui faire plaisir. Je crois qu'elle a un peu dormi vers la fin, j'ai fait comme si je ne m'en étais pas rendu compte, de toute façon elle n'avait pas raté grand-chose. Nous avons passé la fin de l'après-midi dans le quartier, elle voulait tout acheter, une écharpe pour Lucas, des barrettes pour moi, des paquets de cigarettes, elle s'arrêtait devant chaque vitrine, rentrait dans les boutiques, insistait pour que je choisisse une bougie, des gants, des cartes postales, elle répétait ne t'inquiète pas en tapotant son blouson à hauteur de la poche intérieure. J'ai dû faire comme si rien ne me plaisait pour éviter qu'elle achète n'importe quoi, je n'ai pas pu l'empêcher de choisir un bonnet pour elle et pour moi, le même. Vers six heures nous nous sommes assises sur le rebord de la Fontaine des Innocents, il faisait toujours aussi froid, nous nous sommes partagé une énorme gaufre au Nutella, nous sommes restées là, à faire des commentaires sur les gens qui passaient, elle m'a demandé de leur inventer des vies, comme avant, alors j'ai imaginé des tas de trucs plus incroyables les uns que les autres pour la faire rire. Je parlais pour oublier que j'étais partie de chez moi, sans laisser un mot, je parlais pour ne pas penser à la tête de mes parents, à leur inquiétude, aux hypothèses qu'ils avaient dû passer en revue, sans vraiment y croire. À l'heure qu'il était, la peur avait dû naître, ils avaient peut-être prévenu la police. Ou bien ils avaient attendu, pensant que j'allais rentrer, ils avaient confiance en moi, ils attendaient encore. J'ai vu ma mère dans le canapé, mon père faisant les cent pas, l'œil rivé sur la pendule du salon. La nuit était tombée, j'ai eu peur

de ne pas être capable, de ne pas avoir la force, j'ai chassé l'image, mais elle revenait, se précisait, je l'ai reléguée loin, j'avais envie d'être là, ici, avec No.

Cela m'a paru si simple tout à coup, sortir de son sous-ensemble, suivre la tangente en fermant les yeux et marcher sur un fil, comme un funambule, sortir de sa vie. Cela m'a paru si simple. Et vertigineux.

— On va partir en Irlande. Je viens avec toi.

No s'est tournée vers moi, elle avait le nez rouge, le bonnet enfoncé jusqu'aux yeux, elle n'a pas répondu.

— Demain on ira prendre le train à Saint-Lazare, pour aller jusqu'à Cherbourg, soit c'est direct, soit il faut changer à Caen. À Cherbourg on cherchera le port, on achètera les billets, il y a un départ tous les deux jours, si j'avais su j'aurais regardé les dates, mais bon, c'est pas grave, on attendra. Et du port de Rosslare il y a des trains jusqu'à Wexford.

Elle a soufflé sur ses doigts pour les réchauffer, elle m'a regardée longtemps, j'ai bien vu qu'elle était sur le point de pleurer.

— Tu veux que je vienne avec toi, oui ou non ?

— Oui.

— Tu veux qu'on parte demain ?

— Oui.

— Tu as assez d'argent ?

— T'inquiète pas pour ça, je t'ai dit.

— Il y a dix-huit heures de ferry, tu me promets que tu vomiras pas pendant tout le trajet ?

Alors on s'est tapé dans les mains, en signe d'accord, et on a ri, vraiment fort, les gens se retournaient sur nous, mais nous on s'en foutait, on allait partir en Irlande, là où l'herbe est plus verte et le ciel plus vaste, là où No serait heureuse, là où Loïc l'attendait. J'ai suivi la trace de notre souffle dans le froid, j'ai tapé des pieds pour me réchauffer, nous nous sommes levées et nous avons marché au hasard. Il devait être au moins dix heures du soir, la circulation était moins dense, sur le boulevard Sébastopol nous avons continué notre route en direction du Nord. Nous étions dans la rue. À la rue. Nous n'avions nulle part où dormir. No m'a dit de mettre mon bonnet et de rentrer mes cheveux dedans pour qu'on ne puisse pas me

reconnaître. Chaque pas à ses côtés m'éloignait de chez moi, chaque pas dans la nuit me semblait irrémédiable. J'avais mal au ventre.

En haut du boulevard de Strasbourg, No connaissait un hôtel où nous pouvions passer la nuit.

Le patron l'a reconnue, il a demandé le paiement d'avance, elle a sorti des billets de l'enveloppe, j'aurais bien voulu voir ce qui restait, mais elle l'a rangée aussitôt. Il nous a tendu une clé, nous sommes montées dans la chambre. Les murs étaient jaunes et sales, ça sentait l'urine, les draps n'avaient pas l'air franchement propres, les traces noires dans la douche prouvaient qu'elle n'avait pas dû être nettoyée depuis longtemps. Voilà où elle dormait, avant que je la rencontre, quand elle avait assez d'argent. Voilà le genre de taudis dans lequel elle s'écroulait, quand la manche avait été bonne. Voilà ce qu'il fallait payer pour une pièce immonde où grouillent les cafards.

No est ressortie acheter un Mac Do, elle n'a pas voulu que je vienne avec elle. Je suis restée seule, je n'arrivais pas à me réchauffer. J'ai cherché le radiateur et puis j'ai pensé à ma chambre à moi, à ma housse de couette arc-en-ciel, à mon vieux lapin jaune, posé sur une étagère, aux portes coulissantes de mon armoire, j'ai pensé à ma mère, à sa façon de m'appeler, depuis la cuisine, de s'essuyer les mains sur le torchon pendu à côté de l'évier, à sa façon de lire, assise en travers du fauteuil, à son regard par-dessus ses lunettes, j'ai pensé à ma mère et elle m'a manqué, d'un seul coup, c'était comme être dans un ascenseur en chute libre. Heureusement No est revenue, elle avait acheté deux Cheese Burgers, des frites, des milk-shakes et une petite bouteille de whisky. On s'est installées sur le lit, elle a commencé par boire, elle a insisté pour que je mange pendant que c'était chaud, j'ai pensé à l'enveloppe, il ne devait pas rester grand-chose, avec tout ce qu'on avait dépensé. Et puis je me suis dit que s'il le fallait on ferait du stop jusqu'à Cherbourg et qu'après on se débrouillerait. No est descendue du lit, elle était en culotte et en tee-shirt, elle a attrapé la bouteille en guise de micro et m'a fait une imitation de Johnny Hallyday, c'était à mourir de rire, on a chanté à tue-tête que je t'aime que je t'aime et allumez le feu, on s'en foutait des coups tapés contre le mur, on s'en foutait de l'odeur de poisson mort, on s'en foutait des bestioles au ras des murs, on était toutes les deux, on allait partir, tailler la route, on allait partir loin.

Quand nous nous sommes couchées elle avait vidé la bouteille, les frites étaient tombées par terre, je n'avais pas enfilé ma chemise de nuit avec une

lune dessus et ne m'étais pas brossé les dents, j'étais légère comme je ne l'avais jamais été, tout était calme dans ma tête, ça n'avait jamais été aussi calme, et clair, il n'y avait plus de mots, seulement des gestes, j'ai poussé ce qui restait sur le lit, on s'est glissées dans le draps, j'ai éteint la lumière.

Le lendemain je me suis réveillée à huit heures, c'était lundi, j'ai pensé à Lucas, j'ai pensé à Monsieur Marin qui devait être en train de faire l'appel, j'ai récité dans ma tête en même temps que lui, Amard, présent, Antoine, présente, Berthelot, présent, Bertignac ?... je l'ai vu comme si j'y étais, j'ai entendu le silence dans la classe. Mademoiselle Bertignac n'est pas là, Mademoiselle Bertignac a quitté sa vie, Mademoiselle Bertignac a disparu. No s'est réveillée beaucoup plus tard, j'avais eu le temps de ranger les affaires dans la valise, de jeter les restes du Mac Do et de compter les fleurs du papier peint. On a pris le métro jusqu'à Saint-Lazare, en face de nous un homme ne cessait de se lever et de se rasseoir, il vérifiait son col, rajustait sa cravate, tirait sur sa chemise, se contemplait dans la vitre, puis, quelques secondes plus tard, recommençait les mêmes gestes, dans le même ordre. C'était bien la preuve, si besoin en était, que quelque chose ne tournait pas rond. Il suffisait de regarder autour de soi. Il suffisait de voir le regard des gens, de compter ceux qui parlent tout seuls ou qui déraillent, il suffisait de prendre le métro. J'ai pensé aux effets secondaires de la vie, ceux qui ne sont indiqués dans aucune notice, aucun mode d'emploi. J'ai pensé que la violence était là aussi, j'ai pensé que la violence était partout.

Le vent s'engouffrait dans la gare, nous nous sommes avancées sous le panneau d'affichage pour lire les horaires, le prochain train pour Cherbourg partait deux heures plus tard. Nous avons cherché la salle d'attente pour poser les affaires, nous sommes assises sur les sièges en plastique le plus loin possible de la porte, elle a roulé une cigarette, elle m'a dit je vais prendre les billets, attends-moi là.

Je ne sais pas comment je n'ai pas vu qu'elle prenait la valise avec elle, je ne sais pas comment c'est possible. Je lui ai redemandé si elle avait assez d'argent, elle a répété ne t'inquiète pas, j'ai plongé le nez dans le sac pour chercher un kleenex, tandis qu'elle s'éloignait. Je n'ai pas vu, je n'ai pas vu qu'elle tirait la valise derrière elle.

J'ai attendu qu'elle revienne. Je ne me suis pas inquiétée. J'ai attendu une demi-heure. Et puis une autre. Et puis j'ai vu que la valise n'était plus là. J'ai attendu encore, parce qu'il n'y avait rien d'autre à faire. Parce qu'elle ne pouvait pas être partie sans moi. J'ai attendu parce que j'avais

peur qu'on se perde. J'ai attendu sans bouger pour qu'elle sache où me trouver. J'ai attendu et la nuit est tombée. Je crois que je me suis endormie un peu, à un moment il m'a semblé que quelqu'un me tapait sur l'épaule, par derrière, j'ai ouvert les yeux, mais elle n'était pas là. J'ai attendu et elle n'est pas revenue.

Il faisait froid et je n'avais rien avalé depuis le matin. J'ai fini par sortir de la gare, le dernier train pour Cherbourg venait de partir, je me suis avancée sur le parvis jusqu'à la rue Saint-Lazare, il y avait ce bruit tout autour, les voitures, les bus, les klaxons, et ma tête qui tournait, je me suis arrêtée, j'ai caressé au fond de ma poche le petit Opinel que Lucas avait fait tomber un jour dans la cour sans s'en rendre compte, que je garde toujours sur moi.

No m'avait laissée, No était partie sans moi.

Autour de moi rien ne s'était tu, autour de moi la rue continuait de vivre, bruyante et désordonnée.

On est ensemble, hein, Lou, on est ensemble, est-ce que tu me fais confiance, t'as confiance en moi, appelle-moi quand tu pars, je t'attends en bas des marches, je t'attends devant le café, c'est mieux payé mais je travaille la nuit, laisse-moi dormir, je suis crevée, je peux pas bouger, il ne faut pas en parler, on est ensemble, Lou, si tu m'apprivoises tu seras pour moi unique au monde, j'ai dit je voudrais parler à Suzanne Pivet, si tu pouvais m'accompagner, tu te poses trop de questions tu vas finir par te flinguer les neurones, on est ensemble, hein, alors tu vas venir avec moi, je serai jamais de ta famille, Lou, qu'est-ce que tu crois, alors tu vas venir avec moi, je vais chercher les billets, c'est pas ta vie, tu comprends, c'est pas ta vie.

Je suis rentrée chez moi à pied, je n'avais pas de ticket de métro, je n'avais rien. J'ai marché longtemps, je ne me suis pas dépêchée, je n'ai pas demandé de l'aide, je n'ai pas été voir la police. Mes baskets me faisaient mal. Quelque chose venait de m'arriver. Quelque chose dont je devais comprendre le sens, dont je devais prendre la mesure, pour toute la vie. Je n'ai pas compté les feux rouges, ni les Twingo, je n'ai pas fait de multiplications dans ma tête, je n'ai pas cherché les synonymes de déshérence ni la définition de complexion. J'ai marché en regardant droit devant moi, je connaissais le chemin, quelque chose venait de m'arriver qui m'avait fait grandir. Je n'avais pas peur.

J'ai sonné à la porte, ma mère a ouvert. J'ai vu sa tête toute défaite, ses yeux rougis. Elle est restée devant moi, aucun son ne semblait pouvoir sortir de sa bouche, et puis elle m'a attirée contre elle, sans un mot, elle pleurait comme jamais je ne l'avais vue pleurer. Je ne sais pas combien de temps ça a duré, ce silence, son corps soulevé par les sanglots, j'avais mal partout mais je n'avais pas de larmes, j'avais mal comme jamais auparavant. Elle a fini par dire tu nous as fait peur, elle est partie dans le salon pour prévenir mon père qui était au commissariat.

Avec Lucas nous avons attendu quelques semaines pour aller voir Geneviève, nous avons pris le métro jusqu'à la porte de Bagnole, nous avons attrapé un caddie pour entrer dans l'hypermarché, nous nous sommes laissé entraîner par la musique, les cloches tintaient et les œufs de Pâques s'étaient sur une allée entière. Nous avons fait la queue au rayon Charcuterie, Geneviève m'a reconnue, elle m'a dit qu'elle avait sa pause dans un quart d'heure, elle nous rejoignait à la cafétéria.

On l'a attendue sous les lampadaires en plastique orange, devant un coca. Elle nous a rejoints sans sa coiffe en dentelles, elle n'avait que vingt minutes, Lucas lui a proposé de boire quelque chose, elle a refusé. Je pensais que No lui avait peut-être écrit une carte, en souvenir du temps qu'elles avaient passé ensemble avec Loïc, qu'elle avait peut-être eu envie de lui dire qu'elle était là-bas, qu'elle allait mieux. Mais Geneviève n'avait aucune nouvelle. Elle nous a raconté Loïc, exactement comme No me l'avait raconté, son départ pour l'Irlande, sa promesse d'écrire. Mais No n'avait jamais rien reçu. Ni là-bas, ni plus tard. Elles ont appris par un éducateur que Loïc vivait à Wexford, qu'il travaillait dans un bar. Il n'a jamais écrit.

Monsieur Marin vient de terminer son cours, nous avons pris des notes sans rater un mot, même si c'est le dernier jour. Il s'est arrêté un quart d'heure avant la sonnerie pour que nous ayons le temps de ranger la classe. Nous détachons les affiches accrochées au mur, roulons les cartes et les graphiques avec précaution, la salle va être repeinte pendant les vacances. L'an prochain Lucas ira vivre avec sa mère à Neuilly, ils vendront l'appartement. L'an prochain j'irai à la boum d'anniversaire de Léa Germain, elle m'a fait promettre devant témoins. L'an prochain Monsieur Marin ne sera plus là, il va prendre sa retraite. Il a l'air un peu triste même s'il se plaint que le niveau baisse chaque année, c'est de pire en pire, il préfère s'arrêter avant de faire cours à des moutons.

Par la fenêtre je regarde le ciel clair. Sommes-nous de si petites choses, si infiniment petites, que nous ne pouvons rien ?

Nous sortons de la salle, les élèves le saluent avec chaleur, au revoir Monsieur Marin, bonne continuation, bonnes vacances, reposez-vous bien. Au moment où je passe la porte, il m'interpelle.

— Mademoiselle Bertignac ?

— Oui ?

— Je voudrais vous donner quelque chose.

Je m'approche de son bureau. Il me tend un vieux livre, recouvert de papier kraft. Je le prends, l'ouvre à la première page, je n'ai pas le temps de lire le titre, seulement son nom, écrit à l'encre bleue : Pierre Marin 1954.

— C'est un livre qui a été très important pour moi, quand j'étais jeune homme.

Le papier est jaune, le livre semble avoir traversé quatre ou cinq siècles. Je le remercie, je suis seule dans la classe avec lui, très intimidée, je ne sais pas du tout ce qu'il faut dire, dans ces cas-là, je suis sûre que c'est un très beau cadeau, je remercie encore. Je me dirige vers la porte, il m'appelle de nouveau.

— Mademoiselle Bertignac ?

— Oui ?

— Ne renoncez pas.

Geneviève est repartie dans son rayon, elle nous a fait un petit signe avant de disparaître.

Je devais avoir une petite tête parce que Lucas a passé sa main sur mon visage, tout doucement.

Il a approché sa bouche de la mienne, et j'ai senti ses lèvres d'abord, et puis sa langue, et nos salives se sont mélangées.

Alors j'ai compris que, parmi les questions que je me pose, le sens de rotation de la langue n'est pas la plus importante.

Mai 2006 - Mars 2007